Numéro 2 REVUE HISTORIQUE DE L'ARMÉE 2

REVUE HISTORIQUE DE L'ARMÉE

2

2e Année — Avril 1946

ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE • SERVICE HISTORIQUE

REVUE
HISTORIQUE
DE L'ARMÉE

Il a été tiré de ce numéro
100 exemplaires hors commerce
dont 76 numérotés de 24 à 100.

REVUE HISTORIQUE DE L'ARMÉE

PUBLICATION TRIMESTRIELLE
DE L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE

SERVICE HISTORIQUE

NUMÉRO 2

DEUXIÈME ANNÉE
AVRIL-JUIN

1946

La Revue Historique de l'Armée se trouve en vente dans les principales librairies de province et de Paris, en particulier dans les dépôts : Librairie Cart, 8, rue de l'Ancienne-Comédie, Paris (6e) ; Librairie du Studio, 67, avenue de Suffren, Paris (7e) ; Librairie Climats, 43, rue de Clichy, Paris (18e) et chez l'Imprimeur, 13, rue Saint-Georges, Paris (9e).

Prix de l'abonnement : 600 fr. - Prix du numéro : 175 fr.

(Pour l'Étranger, port en plus.)

LES ARTICLES ET DOCUMENTS DE CETTE REVUE NE PEUVENT ÊTRE TRADUITS OU REPRODUITS SANS L'AUTORISATION PRÉALABLE ET ÉCRITE DU SERVICE HISTORIQUE DE L'ARMÉE. LA REVUE LAISSE AUX AUTEURS L'ENTIÈRE RESPONSABILITÉ DE LEURS OPINIONS.

SOMMAIRE

TRADITIONS MILITAIRES

Drapeaux et Reliques, par le Capitaine Garros..... 7
Symbolique militaire..... 13

HISTOIRE MILITAIRE ANCIENNE ET MODERNE

Siège et prise de Château-Gaillard, par M. P. Bouteiller... 15
La Bataille de Fontenoy, par le Lt-Colonel Jeanroy..... 28

HISTOIRE MILITAIRE DE LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE

1939-1940

Le Début d'une guerre de coalitions (suite) :
La Bataille de Belgique et du Nord, par le Commandant P. Lyet..... 41

1940-1945

Le 4e Bureau de l'E. M. de la Ire Armée Française des côtes de la Méditerranée aux Alpes autrichiennes, document d'archives de la Ire Armée Française..... 76
La Part de l'aviation dans la libératian des poches de l'Atlantique, par le Commandant Antzen-Berger..... 85

DOCUMENTS ET SOUVENIRS

Le Capitaine du génie Nicolas-Auguste Verlaine..... 91
Sur une lettre de Verlaine..... 93

ACTUALITÉS

Un Guerrier franc exhumé dans l'Orne, par le comte Robert du Mesnil du Buisson..... 97
Une Zone de conflits entre deux mondes :
L'Afrique du Nord, par M. Meary..... 101

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

L'Œuvre historique d'Albert Sorel, par Jean Albert-Sorel... 115
La Bibliothèque du ministère de la Guerre, par M. P. Paul. 120
Chronique des livres.
Chronique des revues.

DRAPEAUX ET RELIQUES

Matinée terne de janvier, dans le cadre imposant de la cour d'honneur des Invalides. Une légère brume flotte dans l'air. Les lignes sévères de l'architecture du bâtiment s'estompent dans la grisaille de cette heure presque irréelle, où un rayon de soleil essaie en vain de percer le manteau de nuages qui s'appesantit sur le dôme doré...

Des troupes sont là, dont les sections s'alignent sur le Côté de l'Occident. Les caisses des tambours, les instruments de la musique mettent leurs reflets de cuivre dans le coin auprès de la chapelle. Au-dessus de la compagnie de droite, à l'étage de la galerie, l'avion de Guynemer semble avoir le désir de prendre encore un dernier vol de gloire.

Tant de commandements militaires ont retenti entre les quatre murs de cette cour qu'elle les répercute avec une docilité surprenante. Mais où est cette époque des généraux empanachés, ceints de broderies, culottés de peau blanche passant au front des bataillons bigarrés, dans le fracas des airs guerriers? Sur ces pavés mal équarris ont défilé les soldats du roi, les grenadiers de Napoléon et les fantassins en pantalon rouge de 1900. Dans les flancs de ces murailles dorment tous les souvenirs militaires d'un peuple dont les drapeaux sont surchargés de noms glorieux.

Des drapeaux... En voici qui surgissent du portail de la chapelle, portés par des officiers, tandis que des anciens combattants présentent sur des coussins des débris de soies ternies, des reliques émouvantes. Les troupes se sont mises au garde-à-vous ;

Le général Le Gentilhomme, gouverneur militaire de Paris, passe les troupes en revue.

les armes, d'un même mouvement, se plaquent au défaut de l'épaule ; les clairons sonnent, un officier supérieur salue.

Le musée de l'Armée va accueillir des emblèmes que lui verse le Service historique.

Ils forment, au milieu de la cour, un groupe magnifique, et leurs soies usées, passées tressaillent au petit vent du matin gris. Les ors de leurs garnitures ou des couronnes de laurier qui enferment les numéros des régiments ne sont plus qu'une douce lueur au sein des étoffes élimées, retenues par des filets de cordonnet. Le public qui garnit les galeries a fait silence. Les têtes sont nues, les regards, fixes, bien des yeux se sont embués. Tandis que les clairons sonnent toujours, tandis que la musique joue les notes de l'hymne national, dans le ciel blême, un cortège que nul ne peut voir, un cortège sublime, défile sous les nuées : celui des héros qui sont tombés pour que ces drapeaux flottent aujourd'hui, dans cette cour des Invalides où, tout à l'heure, de vieux soldats chevronnés, médaillés, rangés au bas d'un perron de pierre, dans leurs uniformes surannés, ayant à leur tête un général aux moustaches blanches, dont la manche gauche du manteau pend, vide, le long du corps, les porteront dans cette grande salle toute tapissée d'emblèmes tricolores.

Et la cérémonie se déroule, suivant les rites.

Le général Le Gentilhomme, gouverneur militaire de Paris, passe la revue des troupes. Puis il remet deux étendards à des unités qui se sont distinguées sur maints champs de bataille depuis trois années, mais qui n'avaient pas encore reçu leurs emblèmes : le 5e spahis marocains et le 68e d'artillerie. Les colonels et les délégations ont pris place devant le gouverneur. Les étendards, battant neuf, aux couleurs éclatantes, sont sortis de leurs gaines et les chefs de corps les reçoivent avec fierté. Une fanfare sonne. C'est maintenant la remise des décorations aux récipiendaires alignés devant les généraux. Enfin, voici qu'avance le groupe des emblèmes glorieux, moment culminant de cette prise d'armes.

Et un officier parle, jette des mots aux échos du quadrilatère, évoque l'histoire superbe de ces drapeaux, de ces étendards auxquels les honneurs sont rendus une dernière fois avec toute la solennité que comporte une telle cérémonie.

Beaucoup ont fait la campagne de 1914. Voici celui du 2e Régiment d'infanterie coloniale, dont il ne subsiste qu'une partie de la soie. Il était tout neuf en quittant Brest, un jour du mois d'août 1914, escorté par ses « marsouins » en capote bleue, aux sons de la fanfare qui jouait l'air du *Soldat de marine*. Trois semaines plus tard, c'était le dur accrochage de Rossignol. Un village belge perdu à l'orée de la forêt d'Ardenne, au bord d'une grande route qui mène à Neufchâteau. Les coloniaux se battirent là toute une journée à un contre quatre. La « marsouille » et les bigors qui déclavetèrent leurs pièces lorsque le Boche fut sur les batteries, et les chasseurs d'Afrique de Constantine, qui chargèrent les fantassins de Breslau... La brigade coloniale de Cherbourg et Brest laissa 5.000 hommes sur le carreau. Au soir de cette terrible mêlée, les survivants se frayèrent un chemin vers la Semoy, une petite rivière qui coule dans un paysage admirablement champêtre, mais qui, ce 22 août 1914, roula des cadavres dans ses eaux. C'était le lieutenant Rodière qui portait le drapeau. Le caporal Auger se trouvait auprès de lui. Ils s'arrêtèrent à Villers-sur-Semoy. Les patrouilles ennemies étaient partout, la nuit tombait, ils risquaient à tout moment de se jeter dans les pattes des chevaux des uhlans. Alors, ils essayèrent d'enfouir le drapeau du 2e. Mais ils n'avaient pas d'outil et grattaient la terre de leurs mains. Pénible corvée : allaient-ils confier leur fardeau à ce petit trou qu'ils avaient péniblement réalisé et dont ils se figuraient que tout le monde connaîtrait, demain, l'emplacement? Ils péné-

trèrent dans une maison, y trouvèrent une vaillante femme belge, Mme Warnimont. Elle n'hésita pas : elle prit dans son buffet un grand bocal de verre et y enfouit tout ensemble le fer de lance doré, la lourde cravate brodée et la soie peinte de couronnes et de noms de batailles. Puis elle aida les hommes à creuser. On enterra le bocal. Un soldat, Le Guidec, s'était joint aux deux autres. Ensemble ils se redressèrent, saluèrent militairement et se perdirent dans la nuit.

Le drapeau du 2e Colonial resta là près de cinq années. Puis on revint le chercher. Le régiment avait gagné quatre citations, portait la fourragère aux couleurs de la Médaille militaire sur l'épaule, s'était battu partout, de la mer aux Vosges, mais n'avait jamais défilé derrière son drapeau depuis le départ de Brest. Il prit sa revanche le 5 mai 1919, à Schifferstadt, dans le Palatinat, sur la terre allemande. Le drapeau parut devant 3.000 braves, vêtus de bleu horizon :

« Quelle satisfaction pour moi de vous le présenter sur ce sol ennemi, s'écria le colonel. Quelle ne doit pas être la vôtre de pouvoir à nouveau le contempler. Voyez-le ! Il est presque en lambeaux. Il n'est guère plus qu'une loque, mais combien chère et combien glorieuse ! Ses couleurs sont ternies, mais elles n'en brillent que d'un éclat plus incomparable, elles n'en flottent que plus fièrement au-dessus de ces plaines arrosées par un fleuve, le Rhin, dont nous, Français, avons maintenant la garde ! »

Le 2e R. I. C. est revenu une fois de plus sur le Rhin. De 1919 à 1939, vingt années durant, il conserva le glorieux drapeau de 1914 dans sa salle d'honneur. Puis, la France perdit une bataille... Le drapeau fut replié, repassa entre de pieuses mains de Français qui le cachèrent encore. Des années terribles passèrent. Pendant ce temps, une poignée de braves formaient de nouvelles unités coloniales, se battaient sur la terre d'Afrique, partaient de nouveau à la conquête de la victoire et un 2e Colonial digne de l'ancien ressurgissait, vainqueur, sur le sol français. A la cravate d'un nouveau drapeau, le général de Gaulle accrochait, récompense digne de ces héros, la croix de la Libération. Des marsouins de ce toujours jeune régiment regardent aujourd'hui, dans la cour des Invalides, leur vieux drapeau participer à sa dernière revue.

Et voici le drapeau qu'emporta du Havre, en 1914 aussi, le 129e d'infanterie, régiment de Parisiens et de Normands. La soie enfermée dans une résille, car elle tombe en lambeaux. Ce drapeau a flotté, derrière le général Mangin, à Escardes et à Courgivaux, lors de la première bataille de la Marne, il a flotté sur le champ de bataille de Douaumont, pour cette brillante contre-attaque de mai 1916, où la 5e division se surpassa... Voici le drapeau du 85e d'infanterie, qui fut à Sarrebourg lors de cette ruée épique du 8e Corps, toujours en août 1914, la dernière guerre de mouvement du bon vieux temps, où il y avait des fantassins chargeant à la baïonnette, des hussards habillés de bleu azur, des cuirassiers en casque et en cuirasse, des dragons avec des lances. Voici le drapeau du 58e, qui a fait toute la campagne de la première guerre mondiale, qui a été emporté par une unité de forteresse des Alpes en 1939 et qui a été enterré dans un jardin méridional avec son camarade du 40e d'infanterie pendant les années sombres. Autour de ces deux reliques, les hommes se sont entre-tués, les bombes des avions ont fait voler les pierres des murs abattus, les chars ont roulé dans le vacarme de leurs chenilles. Et puis, un jour, devant une compagnie de la Légion Etrangère qui présentait les armes, les deux vieux drapeaux ont revu le soleil du Midi, un soleil qui éclairait un paysage de catastrophe, mais de victoire... Voici l'étendard du 1er spahis marocains, de ces héroïques cavaliers qui partirent de Casablanca, firent la bataille de la Marne, furent transportés à Salonique, se battirent sur le Vardar,

pénétrèrent en Serbie libérée à la tête de la cavalerie française, firent prisonnier un maréchal allemand, Mackensen, vinrent en Syrie, chargèrent les troupes de l'émir chérifien, entrèrent à Damas en 1920... Il me souvient du jour où le général Gouraud leur remit, à Beyrouth, sur la place des Canons, cet étendard dont les trois couleurs paraient de leur éclat le glorieux soldat vêtu de kaki... Un quart de siècle a passé. Le même étendard est là, devant moi, lacéré, déchiqueté, noirci, usé... mais des décorations et des fourragères pendent à sa cravate, et des noms de victoires illustrent sa soie. Voyez encore sur ces coussins ces reliques devant lesquelles on demeure confondu : du drapeau du 8e Régiment de zouaves, qui défendit Dunkerque jusqu'au dernier de ses soldats, en mai 1940, il n'est resté que ce petit morceau de soie bleue, ce ferret de fourragère accroché à un bout rouge et cette Croix d'honneur émaillée de blanc. Le 8e zouaves était un des plus beaux régiments de « l'autre guerre », celui de la Division du Maroc. Il avait été six fois cité. Il connut la mort des héros, face à l'ennemi, et ne se rendit pas. Depuis, il renaquit de ses cendres. Mais son drapeau ne sera pas suspendu aux voûtes du temple : il n'en reste que ces débris.

Le colonel Blanc, chef du Service historique de l'armée, reçoit un drapeau qui s'est couvert de gloire au cours de la récente campagne.

Débris aussi ceux du 70e d'infanterie ; débris ceux du 95e, dont le fer de lance a été percé d'une balle ; débris ceux de ce drapeau inconnu, que l'on n'a pu identifier et qui sont arrivés au Service historique dans une simple enveloppe de papier. Quel était ce régiment qui a défendu le dépôt sacré que la patrie lui avait confié, qui s'est sacrifié pour en sauver ces mor-

ceaux informes qui n'ont plus ni trame ni couleur? On ne le saura pas. Dans ce coffret, voici les cendres du drapeau du 86e d'infanterie, avec la Croix de guerre qui était accrochée à sa hampe. Régiment de montagnards, d'Auvergnats têtus, régiment du Puy-en-Velay. Ils sont morts, mais ils avaient brûlé leur drapeau, que l'ennemi ne put retrouver parmi les corps étendus « à la face du ciel ». Et voici encore le drapeau du 94e, le régiment de Bar-le-Duc, le régiment de « La Garde », dont le passé est tellement rempli d'épisodes hallucinants que l'on hésite à en choisir un. Le 94e, qui défendit seul le village de Sainte-Marie-aux-Chênes, le 18 août 1870, contre les Saxons et la Garde prussienne. Le 94e, qui faisait partie de cet héroïque 6e Corps et de cette belle 42e Division de 1914 ! Dans une boîte à masque en fer-blanc, ce sont les cendres de l'étendard du 509e Régiment de chars de combat que l'on a laissées dans leur urne militaire. Et voici un étendard très vieux, puisqu'il date de 1880, celui de l'Ecole de cavalerie de Saumur : il porte une croix de la Légion d'honneur, comme les emblèmes de toutes les écoles militaires qui ont donné sans compter des milliers de leurs élèves pour que vive la plus grande France. Il a flotté au front des magnifiques pelotons qui firent le renom de la cavalerie française. Et il porte aussi une Croix de guerre : celle que lui valut le courage indomptable des « cadets de Saumur » qui défendirent leur école, leur ville, seuls, mousqueton au poing, à pied ou à bord de quelques vétustes automitrailleuses... contre les divisions panzer allemandes, en juin 40... Le vieil étendard devait être confié à la garde de la nouvelle Ecole de la cavalerie et de l'arme blindée qui a repris, à Saumur, la tradition... Mais il est à l'âge de la retraite glorieuse. Il ne flottera plus en tête des escadrons que nous allions voir défiler au galop à Longchamp ou à Bellecour ou sur le plateau de Malzéville...

« Général, je vous remets ces drapeaux ! » a prononcé la voix d'un grand chef.

« Je les reçois au nom de la France ! » a répondu le général Rodes, gouverneur des Invalides, en saluant de son unique main gantée de blanc.

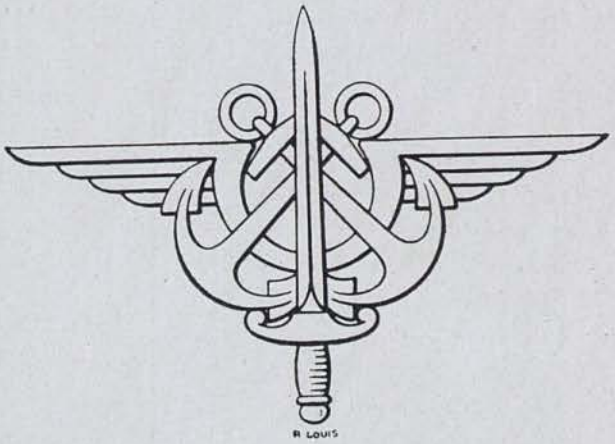
Et les Invalides ont pris les drapeaux des mains des officiers qui les leur tendaient. Ils se sont groupés sur le perron. Maintenant, la troupe défile, dans le fracas des cuivres qui lancent vers le ciel *la Marche lorraine*. Le dernier peloton a franchi la voûte.

« Au drapeau ! »

C'est fini.

Capitaine Louis Garros.

SYMBOLIQUE MILITAIRE



MONSIEUR le ministre des Armées vient de faire établir comme timbre de son ministère une marque qui concrétise son activité.

Le glaive, la pointe en haut, représente l'armée de terre, les deux ancres croisées, la marine et les ailes, l'aviation.

Dans cette composition, les ailes et le glaive sont d'argent et les deux ancres, d'or ; l'effet décoratif recherché est dépouillé de tout artifice ornemental, ce qui fait la caractéristique d'une puissante composition symbolique où tous les éléments représentés doivent seuls servir de moyens d'expression.

Pour rappeler à la fois ses plus anciennes origines, qui remontent à 1688, date de la création du dépôt de la guerre, et la continuité de nos traditions militaires, le Service Historique de l'Armée a reçu une marque symbolique.

Tous les symboles de cet insigne, quelle que soit la place qu'ils occupent dans la composition ou leur répétition, sont représentatifs des diverses périodes de notre histoire militaire.

R. H. A.

N. B. — Ces symboles ou insignes ont été créés par M. R. Louis, dessinateur symboliste des services officiels, qui étudie actuellement tous les insignes de l'armée française.

LE SIÈGE ET LA PRISE DU CHATEAU-GAILLARD EN 1203-1204

PARMI les sièges illustres, il en est un qui ne retient plus guère l'attention des historiens militaires : c'est celui que soutint la célèbre forteresse du Château-Gaillard contre Philippe Auguste en 1203-1204.

Château-Gaillard était une des places les plus puissantes de la chrétienté et sa prise fut considérée par les contemporains comme un fait d'armes exceptionnel ; avec le recul du temps, on peut même dire que la victoire de Philippe Auguste représente un épisode militaire essentiel de l'histoire du moyen âge.

D'où venait cette importance? Château-Gaillard était alors place frontière et couvrait la Normandie. Pièce maîtresse d'un système de défense plus vaste, la forteresse que Richard Cœur de Lion avait construite sur des plans entièrement nouveaux semblait défier tous les assauts.

S'en emparer, c'était pour le roi de France l'étape décisive vers la conquête de la Normandie.

Au début du XIIIe siècle, en effet, le domaine royal français, malgré les conquêtes de Philippe Auguste dans les vallées de l'Oise et de la Somme, était encore fort restreint.

Sources : *Œuvres de Rigord et de Guillaume le Breton, historiens de Philippe Auguste*, publiées par H.-F. DELABORDE, pour la *Société de l'histoire de France*, Paris, 1882-1885, 2 vol. ; particulièrement le livre VII de la *Philippide* de Guillaume le Breton.

Bibliographie : DEVILLE, *Histoire du Château-Gaillard*, Rouen, 1829 ; BROSSARD DE RUVILLE, *Histoire de la ville des Andelys;* tome II, les Andelys, 1864 ; VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, tome III, Paris, 1875 ; particulièrement l'étude détaillée d'une portion de l'enceinte elliptique, pp. 90-93 ; DIEULAFOY (M.), *Le Château-Gaillard et l'architecture militaire au XIIIe siècle*, Paris, 1898.

Au contraire, la dynastie des Plantagenet qui avait accédé au trône d'Angleterre en 1154, possédait sur le continent un vaste empire s'étendant de la Bresle aux Pyrénées, sur la Normandie, l'Anjou et l'Aquitaine, le roi d'Angleterre restant d'ailleurs vassal du roi de France pour ses fiefs continentaux.

Sur la frontière normande, les Capétiens possédaient, depuis le traité de Gaillon en 1196, Gisors, le Vexin normand, Gaillon, Vernon et Pacy-sur-Eure.

Or, Château-Gaillard avait été construit, après 1196, justement pour empêcher qu'une armée française, concentrée à Evreux, Vernon et Gisors, pût investir Rouen sans danger, en se faisant ravitailler par bateaux. En effet, la possession de Rouen, grand port fluvial en même temps que centre industriel et commercial de premier plan, était pour l'avenir des possessions anglo-normandes une question essentielle.

Jusqu'à la mort du roi Richard (1199), Philippe Auguste n'avait rien osé essayer, mais, après l'avènement de Jean sans Terre, il devait profiter des erreurs et des crimes de son rival pour reprendre ses projets de conquête et détruire l'empire Plantagenet.

En 1202, le roi de France fit prononcer, pour félonie, la confiscation des fiefs de son vassal et, peu après, passa à l'offensive en attaquant la Normandie.

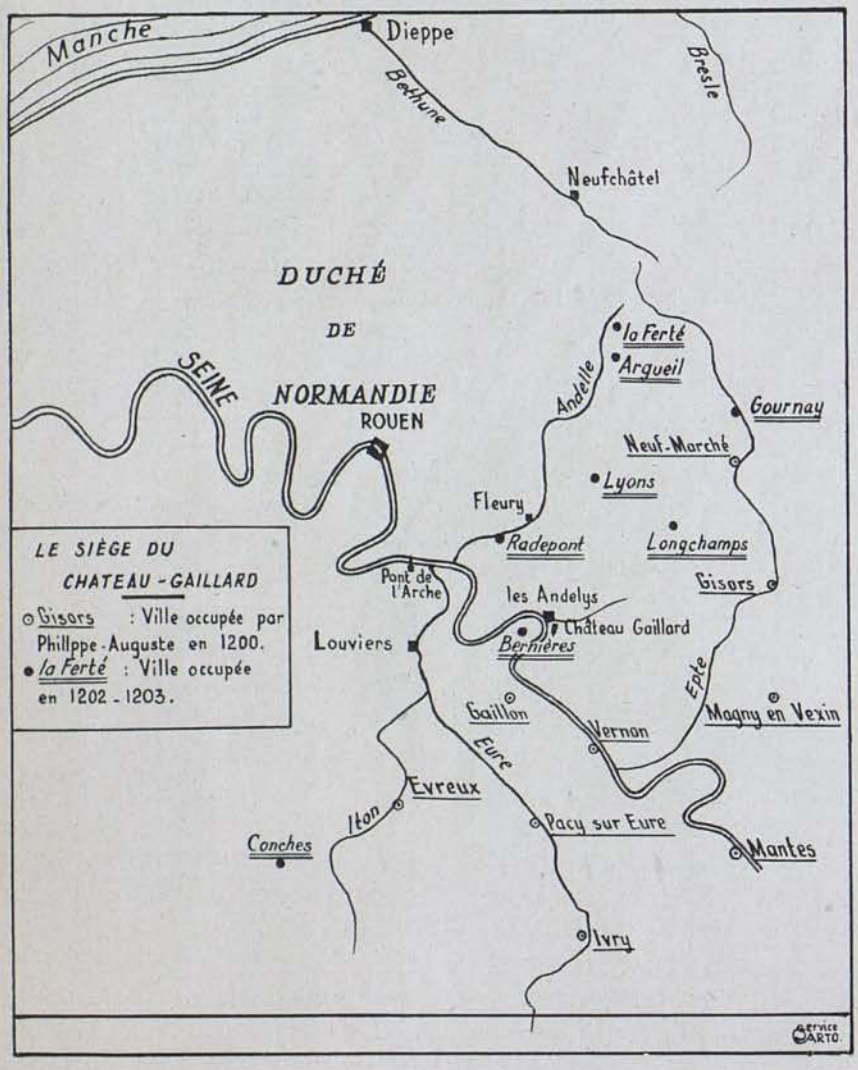
La même année, il commençait les opérations préliminaires au siège du Château-Gaillard.

Malgré l'habileté de Philipue et la valeur de ses troupes, l'entreprise finale était hardie, car la nature et le génie militaire semblaient avoir rendu la forteresse inaccessible.

Avec le coup d'œil des grands capitaines, Richard Cœur de Lion avait rapidement saisi les avantages du grand méandre de la Seine aux Andelys pour la défense de Rouen. A 30 kilomètres environ de la capitale normande, le fleuve dessine une vaste sinuosité, en forme d'U, sensiblement orientée nord-est-sud-ouest, formant barre sur la route de l'invasion.

Ici, la Seine est large, la rive droite, escarpée, domine la vallée de plus de 100 mètres et la faible ouverture du méandre, dont la largeur ne dépasse guère 2.500 mètres entre Tosny et Bernières, permet de retrancher facilement la presqu'île enserrée par les eaux.

Placer une puissante forteresse à



Château-Gaillard. — *Vue d'ensemble.*

la tête du méandre, sur la rive droite, et, d'autre part, un camp retranché à l'intérieur de la presqu'île, tel fut le plan du monarque anglo-normand.

De la sorte, la navigation sur la Seine était rendue impossible à toute armée venant de Paris. Quant aux corps éventuellement concentrés à Evreux et à Gisors, ils risquaient fort d'être battus séparément avant de parvenir aux portes de Rouen, et, dans le cas même où ils auraient réussi à se rejoindre, Château-Gaillard, resté sur leurs arrières, constituait pour eux une menace permanente.

Pour asseoir sa forteresse, Richard choisit les escarpements calcaires qui dominent le val d'Andely. Ici, en effet, deux ruisseaux qui se réunissent avant de se jeter dans la Seine forment, par leur vallée, une sorte de fossé naturel au nord de ces escarpements.

Vers l'embouchure de cette rivière existe dans la Seine un îlot assez grand. Richard y fit construire un fort octogonal muni de tours, fossés et palissades, et par ce châtelet fit passer un pont de bois unissant la rive droite au camp retranché de l'intérieur du méandre.

A l'extrémité de ce pont, sur la rive droite, on édifia une large enceinte qui s'emplit d'habitations et devint le Petit-Andely.

Le Grand-Andely, qui existait auparavant, fut également fortifié et entouré de fossés.

Entre ces deux localités, la vallée avait été transformée en étang, grâce à la retenue des eaux.

Pour barrer la Seine, une estacade, composée de trois rangées de pieux, fut construite ; elle était enfilée par le château et protégée par divers ouvrages palissadés.

Enfin, en amont, du côté du village actuel de Bouafles, le roi fit bâtir un château avancé qui prit le nom de Boutavant.

De la sorte, les approches de la forteresse principale étaient bien gardées ; aucune armée ennemie ne pouvait venir poser son camp immédiatement devant elle.

Pour cette forteresse, Richard disposait d'un éperon rocheux inaccessible de trois côtés et ne se reliant au plateau que par une mince bande de terre du côté sud.

Il fallait que l'effort principal de la défense portât de ce côté. Aussi le roi y fit-il construire un ouvrage avancé, de forme triangulaire, flanqué de cinq tours et entouré de fossés profonds, qui devait, tel un môle, briser le premier choc de l'ennemi. Cet ouvrage, entièrement isolé, pouvait communiquer avec la première cour du château au moyen d'un pont mobile jeté sur le fossé.

Masquée par cette sorte de bastion s'étendait la masse principale du château, composée de deux enceintes fortifiées, emboîtées l'une dans l'autre, enfermant le donjon.

La première enceinte, de forme hexagonale, enveloppait tout l'espace disponible au sommet de la roche d'Andely. Elle comportait, aux angles, de grosses tours circulaires, en forte saillie sur les courtines, qui assuraient un bon flanquement et dominaient, du côté sud, les tours de l'ouvrage avancé. A l'intérieur se trouvaient les écuries, des communs, la chapelle, un puits et, en sous-sol, de vastes caves taillées dans le roc et soutenues par des piliers.

La seconde enceinte, encastrée dans la première, était encore protégée par un fossé très profond, aux parois presque verticales.

De forme elliptique, elle était constituée par une série de renflements circulaires de 3 mètres de corde séparés par des portions de courtine de 1 mètre seulement.

Fermant le tracé de l'enceinte s'élevait un formidable donjon circulaire, armé d'un éperon, qui commandait tous les autres ouvrages et dominait la vallée de la Seine.

Cœur de la forteresse, ce donjon était aménagé pour recevoir la garnison, en dernière extrémité, et continuer seul la résistance.

Les appartements du commandant se trouvaient au nord-ouest, du côté le plus escarpé, où l'on pouvait négliger la défense proche et ouvrir des fenêtres.

La porte de la seconde enceinte regardait vers le nord-est, c'est dire qu'elle était masquée pour un assaillant qui aurait réussi à pénétrer dans la première cour par le pont mobile venant de l'ouvrage avancé.

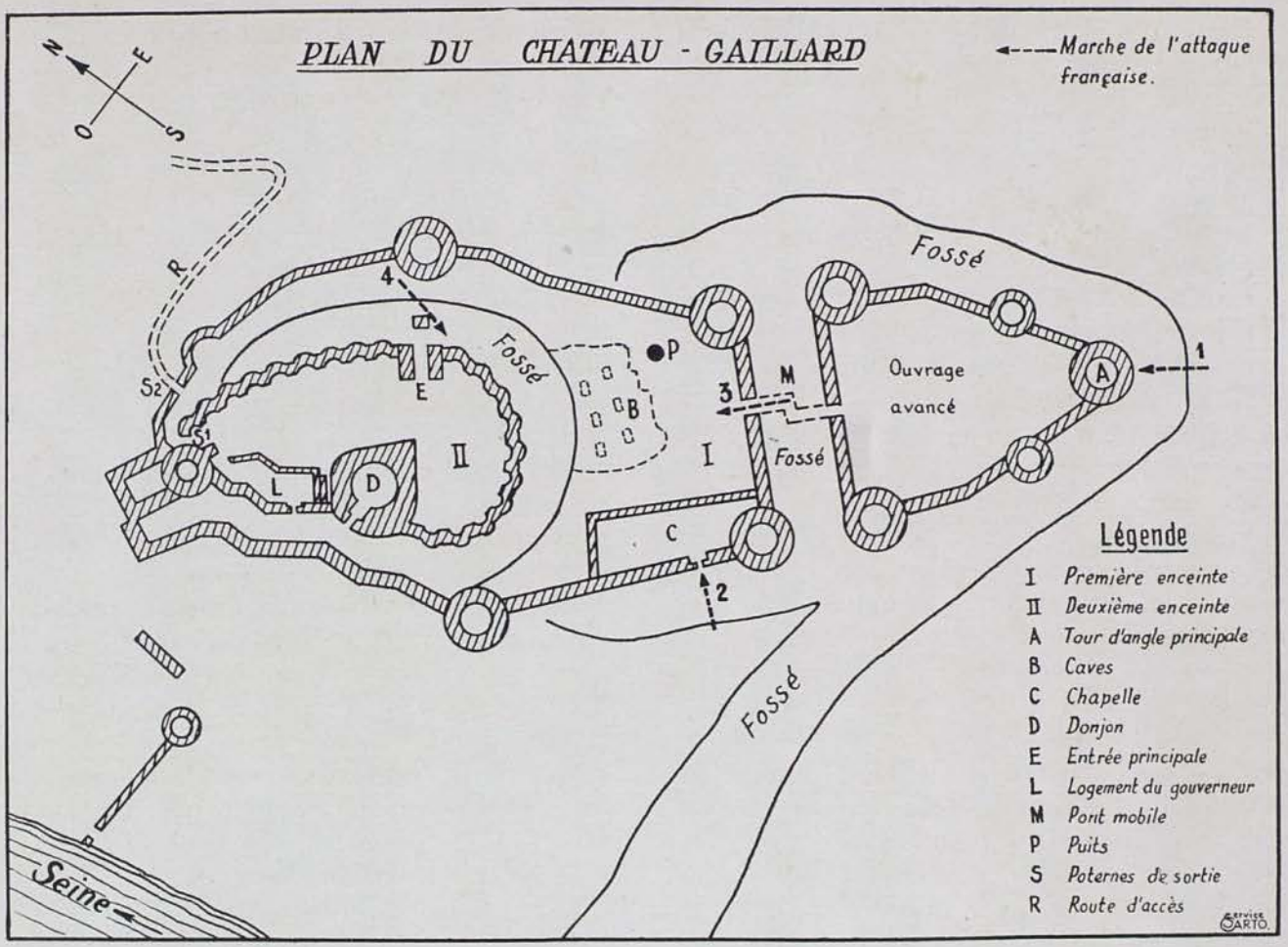
Elle était protégée, vers l'intérieur, par le donjon ; vers l'extérieur, par une grosse tour de la première enceinte et par un ouvrage posé sur un massif réservé dans le roc, au milieu du fossé.

Pour sortir du château il n'y avait, vers le nord-ouest, que deux poternes formant chicane, bien masquées et protégées, où venait aboutir un chemin en lacet.

Construit à la fin du XIIe siècle, Château-Gaillard était alors d'une originalité profonde et ne ressemblait à aucun de ses devanciers.

Jusqu'ici, les châteaux se gardaient principalement par leur difficulté d'accès et l'épaisseur énorme de leurs murs, quelquefois aussi par la hauteur de leur donjon. La défense était passive. En raison de l'insuffisance des moyens d'attaque, la garnison n'avait qu'à s'enfermer et attendre. Aussi les tours étaient-elles insignifiantes et les flanquements, inexistants.

A Château-Gaillard, au contraire, tout



est combiné pour une défense active. Considérons la seconde enceinte, nous voyons que son tracé si curieux et les profils des murailles dénotent une science profonde. Il n'y a ni angle mort ni secteur privé de projectiles. Jusqu'au pied de l'escarpe les approches de la fosse sont battues. Il est matériellement impossible à une troupe de se dissimuler aux coups, à un mineur de s'accrocher impunément aux murailles.

A regarder le plan entier du château, on s'aperçoit qu'aucune partie n'est isolée, qu'aucun élément n'est inutile, mais que chaque partie comme chaque élément s'associe dans la défense commune.

On sent partout, au dedans comme au dehors, le désir « de multiplier et de rapprocher les enceintes et de donner aux ouvrages intérieurs un commandement tel sur les ouvrages extérieurs que chacun puisse jouer le rôle de couvert par rapport au précédent considéré comme obstacle ».

Ici, tout est prévu avec une sagacité admirable. C'est le triomphe de l'analyse géométrique et mécanique des formes, c'est le triomphe de la fortification scientifique.

Où Richard avait-il appris cette science, si extraordinaire pour son temps? Il est

peu probable qu'elle lui soit venue uniquement de la lecture des œuvres de Végèce ou de sa propre inspiration.

Richard a construit Château-Gaillard, à partir de 1196, après son retour de Terre Sainte. En Syrie il avait vu les splendides châteaux des croisés, bâtis dès 1125 sur des principes entièrement nouveaux, grâce à l'imitation des modèles byzantins et perses.

Ces principes, Richard devait les appliquer pour la première fois en Occident dans la construction du Château-Gaillard et donner d'emblée le type accompli de la nouvelle architecture militaire.

Telle était donc la puissante forteresse que Philippe Auguste méditait de prendre.

Pour arriver à ses fins, Philippe Auguste savait qu'il lui fallait d'abord isoler Château-Gaillard des places d'alentour. Aussi le voyons-nous, dès 1202, attaquer et détruire le fort de Boutavant, placé comme une sentinelle du côté de la France, et s'emparer de Gournai et d'Argueil, sur la rive droite de la Seine.

Au début de l'année 1203 le roi de France s'empara de Conches, sur la rive gauche, et, menant son armée entre l'Eure et la Seine, vint occuper, vers la fin mars, la presqu'île de Bernières, face aux Andelys, cette presqu'île où Richard avait voulu établir un camp retranché et que Jean sans Terre, dans son imprévoyance, avait laissée à peu près vide de troupes.

Devant la supériorité des Français, les rares forces anglo-normandes s'étaient réfugiées dans le château de l'île d'Andely, au milieu de la Seine, après avoir détruit le pont de bois qui unissait les deux rives.

La première phase de l'attaque contre Château-Gaillard commençait.

Philippe Auguste établit d'abord son camp dans la presqu'île de Bernières, en le protégeant par une ligne de circonvallation entre Bernières et Tosny, puis, pour faciliter le ravitaillement par eau, fit rompre par d'habiles nageurs la solide estacade bâtie dans la Seine, en amont de l'îlot.

Alors le roi fit venir de larges bateaux plats et, pour mieux bloquer le châtelet de l'île, fit construire, en aval de l'île d'Andely, un pont de bateaux qui servit au passage d'une partie de l'armée sur l'autre rive. En outre, sur quatre grands bateaux, liés deux à deux, on édifia deux fortes tours en bois destinées à servir de défense pour le pont et de moyen d'attaque contre le châtelet.

Devant tous ces préparatifs, le roi d'Angleterre Jean sans Terre, jusque-là inactif, résolut de réagir en combinant une double attaque, par terre et par eau, contre le camp de son rival.

A cet effet, il confia à Guillaume le Maréchal 300 chevaliers, 3.000 hommes à cheval et 4.000 fantassins, sans compter les bandes du fameux routier Lou Pescaire (*Lupicarus*), pour attaquer la presqu'île, tandis que le pirate Alain Tranchemer, avec 70 bâtiments chargés d'hommes et de matériel, devait rompre le pont et ravitailler l'île.

L'opération ne pouvait réussir que si les deux attaques se faisaient simultanément, car le roi de France se trouvait sur la rive droite avec ses meilleurs chevaliers et, une fois le pont coupé, il lui était impossible de parvenir jusqu'à son camp et d'en diriger la défense.

Par une nuit sans lune les deux expéditions s'ébranlèrent. Les routiers, arrivant les premiers, forcèrent les retranchements du camp et tuèrent un grand nombre de ribauds et de marchands, encore assoupis et moitié ivres, qui accompagnaient l'armée.

Aussitôt la panique se répand dans le camp français. En grand désordre les hommes d'armes veulent franchir le pont pour se mettre à l'abri, mais le brave Guillaume des Barres, accouru à temps avec quelques

nobles chevaliers, tire l'épée et les en empêche.

« Où fuyez-vous ? — lui fait dire le chroniqueur — pourquoi tournez-vous le dos? C'est votre fuite qui rend les ennemis vainqueurs ; c'est votre lâcheté qui donne de l'audace aux lâches. Lorsque vous cédez devant l'ennemi, vous lui permettez de vous frapper d'une mort qui n'est point vengée. »

Il regroupe les fuyards et les mène au combat, tandis que d'autres apportent des torches et allument de grands feux qu'ils entretiennent avec tout ce qui leur tombe sous la main : paille, fagots, huile, graisse de lard.

A la vue des flammes, aux premiers bruits du combat, les troupes de la rive droite se mettent à franchir le fleuve pour venir à la rescousse, mais le pont, surchargé d'hommes et d'armes, se rompt. Bien vite il est réparé et les troupes, réunies sous le commandement de Guillaume des Barres, parviennent à chasser l'ennemi.

La première alerte était passée. Déjà l'armée se reposait, lorsqu'à l'aurore la flotte, longtemps retardée par les méandres de la Seine, fit son apparition.

Aussitôt les combattants se précipitent sur le pont et dans les tours qui dominent le fleuve, tandis que certains d'entre eux se disposent le long des rives pour cribler de projectiles la flotte ennemie, si elle approche.

Celle-ci, filant droit au milieu du fleuve, atteint rapidement le pont et entreprend de le couper. Alors les arbalétriers français entrent en action. Les assaillants sont accueillis par une grêle de pierres, de poutres, de marmites de poix bouillante, de pièces de fer lancées des tours, pendant que les chevaliers, du haut du pont, les repoussent à coups de pique et d'épée. La bataille devient sanglante.

Il y avait, sur un côté du pont, une poutre énorme, d'un poids tel que vingt taureaux pouvaient à peine la déplacer. Les Français la précipitent sur leurs ennemis, écrasant deux navires et tous ceux qui se trouvaient à bord.

Devant une telle résistance, les assaillants, presque tous blessés, firent demi-tour et s'enfuirent à force de rames.

L'attaque anglo-normande avait échoué, mais elle était susceptible de se reproduire et Philippe Auguste n'avançait guère.

C'est alors qu'un soldat français nommé Gaubert, natif de Mantes, usa d'un stratagème. Il remplit plusieurs vases avec des charbons ardents et les ferma si adroitement avec du bitume qu'il devenait impossible à l'eau d'y pénétrer, puis, plongeant rapidement avec ces vases, il alla aborder aux palissades de bois qui entouraient le château de l'île, du côté de la roche d'Andely, et qui n'étaient pas défendues.

Gaubert y mit le feu. Bientôt le vent d'est, activant le brasier, enflamma toutes les défenses extérieures.

Les ennemis, désespérés, n'eurent plus qu'à se cacher ou à fuir pour éviter la mort par le feu, et dès que l'incendie se fut atténué les Français, arrivant par bateaux, vinrent occuper l'île.

Aussitôt Philippe Auguste fit réparer le château et rétablir les anciens ponts qui unissaient les deux rives.

A cette vue, les habitants du Petit-Andely, craignant pour leur sécurité, abandonnèrent leur bourg et se réfugièrent derrière les murailles du Château-Gaillard.

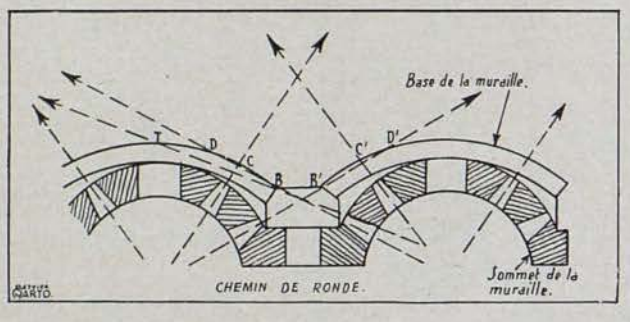
Alors le roi de France fit occuper le Petit-Andely et distribua les maisons à ses fidèles, puis, se dirigeant vers le château de Radepont qui aurait pu inquiéter ses fourrageurs, il l'assiégea pendant trois semaines et le prit le 31 août 1203.

Désormais la première phase de la lutte était terminée. Le véritable siège allait commencer.

Revenu devant Château-Gaillard au début d'octobre 1203, Philippe Auguste résolut

de réduire par la famine une forteresse qui paraissait tellement inexpugnable.

Il fit donc creuser, à bonne distance de la citadelle, un double fossé, l'un de circonvallation, l'autre de contrevallation (1), allant de l'étang des Andelys à la Seine en passant par le sommet de la colline. Entre les fossés furent construites, à intervalles égaux, quatorze tours de bois puissamment fortifiées que le roi fit occuper par ses troupes ainsi que les espaces intermédiaires. Une double garde devait veiller jour et



nuit sur l'emplacement du chemin qui montait au château.

Devant cet étroit blocus, Roger de Lascy, connétable de Chester, qui commandait la place, décida de se débarrasser des bouches inutiles, particulièrement des habitants du Petit-Andely réfugiés dans la forteresse. Il fait donc sortir, en deux fois, environ 1.000 personnes dont les Français tolèrent le passage.

Mais Philippe Auguste, instruit du fait, interdit qu'à l'avenir on laissât sortir personne, car il espérait ainsi obliger les assiégés à consommer plus rapidement leurs vivres.

Peu après, Roger de Lascy renvoya encore 1.200 personnes, tant hommes que femmes, qu'il jugeait impropres à la défense. Déjà ceux-ci descendaient joyeux lorsque les Français les refoulèrent à coups de flèche. Refoulés, ils remontèrent vers le château qu'ils trouvèrent fermé.

Abandonnés de tous, ces malheureux furent obligés de se réfugier dans les vallons et les cavernes, n'ayant pour vivre qu'un peu d'eau de Seine, des herbes et la viande des chiens chassés avec eux.

Bientôt la famine devint atroce chez ces misérables ; l'historien du siège, Guillaume le Breton, qui était témoin oculaire, rapporte qu'un enfant que sa mère venait de mettre au monde fut dévoré en quelques instants par les plus affamés.

Au bout de quatre mois, la moitié environ des proscrits étaient morts de faim. Un jour, Philippe Auguste, venu aux Andelys, fut touché par les plaintes de ces malheureux et les laissa sortir.

En réalité son plan avait été déjoué par la dureté du connétable. Les défenseurs avaient encore des vivres pour plus d'un an et l'armée féodale du roi de France risquait de se disloquer si l'entreprise n'aboutissait pas rapidement.

Pour retenir ses troupes, Philippe Auguste prodigua faveurs et libéralités, puis se résolut à prendre le château par la force.

Château-Gaillard n'était accessible que vers le sud, par la mince bande de terre qui reliait l'éperon rocheux au plateau voisin.

En février 1204, Philippe Auguste fit construire un bon chemin joignant le plateau à la vallée et alla établir son camp sur le plateau, face à l'ouvrage triangulaire dont les approches furent bientôt aplanies.

Alors le roi fit installer des balistes et des mangonneaux, qui lancèrent des quartiers de roc contre la muraille, et fit édifier de hautes tours de bois grâce auxquelles les archers et frondeurs français purent dominer les défenseurs de la grosse tour d'angle, les cribler de traits et en blesser un grand nombre.

Tandis que les assaillants, du haut de leurs beffrois mobiles, harcelaient sans cesse

(1) Circonvallation et contrevallation : lignes de retranchement destinées à protéger le camp des assiégeants contre les attaques venues de l'extérieur et les sorties des assiégés

les défenseurs de la tour, des équipes d'ouvriers, travaillant nuit et jour à l'abri d'une palissade en clayonnage, apportaient de la terre et des mottes pour combler le fossé situé devant l'édifice.

Lorsque ce fossé fut à demi comblé, les sapeurs de Philippe Auguste y descendirent prestement avec leurs échelles et se précipitèrent de l'autre côté du fossé, dans un secteur que les assiégés ne pouvaient battre, en raison d'un angle mort. Mais ils s'aperçurent que leurs échelles étaient trop courtes pour atteindre le pied de la muraille. Sans se décourager, ils se mirent à grimper vers le pied de la tour, en se creusant des marches avec leurs armes dans le calcaire friable de l'escarpe. Les premiers arrivés aidèrent les autres à se hisser, et bientôt ils purent attaquer la muraille, tout en se protégeant avec leur bouclier.

Quelques jours après, une vaste chambre de mine, étançonnée avec de grosses poutres, était ménagée sous la tour ; les sapeurs y apportèrent des fagots et de la paille, mirent le feu et se retirèrent. Tandis que la tour s'effondrait dans un horrible fracas, Roger de Lascy, perdant tout espoir de conserver l'ouvrage avancé, le faisait incendier.

Château-Gaillard. — *Muraille elliptique et porte.*

La violence du feu n'était pas apaisée que déjà les Français envahissaient l'ouvrage et que le célèbre Cadoc, chef des routiers, venait planter sa bannière sur les ruines de la tour.

Les assiégés s'étaient retirés en bon ordre dans le corps de la place et comptaient bien poursuivre la résistance longtemps encore, à l'abri de leur double enceinte fortifiée.

C'est alors que plusieurs sergents d'armes français, ayant à leur tête Pierre Bogis, se mirent à rôder autour de la première enceinte pour voir s'ils ne découvriraient pas quelque issue.

L'année précédente, le roi Jean avait fait construire le long de la courtine sud-ouest (celle qui dominait la Seine) un bâtiment où se trouvaient une chapelle et, dans le sous-sol, des latrines, « ce qui semblait contraire à la religion », ajoute pieusement Guillaume le Breton.

Les latrines étaient éclairées par une fenêtre donnant sur la campagne ; ce que voyant, Bogis et ses compagnons se glissèrent le long du fossé et se mirent à escalader la muraille. Bogis, arrivé le premier, lança une corde aux autres, et tous furent bientôt introduits dans la pièce. Alors, simulant une troupe nombreuse, les cinq Français brisèrent les portes en menant un énorme tapage. Les assiégés, trompés par le bruit, s'empressèrent de mettre le feu à la chapelle et de se retirer dans la seconde enceinte.

Profitant de l'émoi général, Bogis et ses compagnons réussirent à se frayer un chemin à travers les flammes et à se cacher dans les caves situées sous la première cour ; puis, lorsque l'incendie fut un peu calmé, ils allèrent abattre le pont-levis et ouvrir la première enceinte aux Français.

Restaient la deuxième enceinte, la mieux fortifiée, et le donjon. Normalement la citadelle pouvait tenir longtemps encore, mais la défense ne comptait guère plus de 180 soldats valides à opposer à la masse des assiégeants, ce qui était insuffisant.

Les Français, rapidement installés en face de la porte principale, au nord-est, allaient profiter de la faute commise par Richard en laissant un massif taillé dans le roc au milieu du fossé.

Sur ce pilier naturel, Philippe Auguste fit avancer un mantelet, sorte de bouclier protecteur surmonté d'un toit, à l'abri duquel les mineurs commencèrent à saper la muraille, tandis que les archers, postés sur le chemin de ronde de la première enceinte, éloignaient les défenseurs.

Mais Roger de Lascy, instruit par l'expérience, fit pratiquer une contre-mine et les nôtres furent rejetés.

Toutefois la muraille avait été fort affaiblie par ces diverses galeries. Bientôt une catapulte vint lancer contre elle d'énormes quartiers de roche.

Tout à coup la muraille se fend, crève par le milieu et s'écroule. Immédiatement les Français passent à l'assaut de la brèche, tuent ou font prisonniers tous ceux qu'ils rencontrent et s'emparent de la forteresse avant même que la garnison ait eu le temps de se réfugier dans le donjon.

Château-Gaillard était pris avec ses 160 défenseurs encore vivants ; c'était le 6 mars 1204.

Ainsi était tombée, après plus de sept mois de siège, une des places les plus puissantes de la chrétienté. C'était un succès d'autant plus grand que la citadelle avait été enlevée d'assaut et non point contrainte à se rendre faute de vivres et de munitions.

Les raisons de la défaite anglo-normande étaient multiples, et l'histoire du siège a justement l'avantage de pouvoir les mettre en lumière.

La faiblesse d'une citadelle provient généralement de deux ensembles de faits : les imperfections du système fortifié et les

TATTEGRAIN. — *Les Bouches inutiles.*
(Siège de Château-Gaillard.)
Musée de Nantes.

erreurs de la défense, en somme du matériel et des hommes.

Ici, le système fortifié était habile et nouveau. C'est le prototype de celui qui sera adopté dans tout l'Occident à partir du XIIIe siècle.

Pourtant il présentait quelques négligences qu'un adversaire aussi habile que Philippe Auguste ne devait pas tarder à reconnaître.

C'était d'abord l'angle mort situé selon la capitale de l'ouvrage avancé ; c'était aussi le pilier calcaire laissé au milieu du fossé, devant la porte principale, pilier que Philippe Auguste devait détruire aussitôt après sa victoire. Mais l'erreur principale consistait dans le resserrement trop grand des défenses. La nature des lieux le voulait ; toutefois, le trop grand nombre d'obstacles et de couverts, de fossés et de remparts devenait une gêne pour l'assiégé et un avantage pour l'attaquant dès que celui-ci parvenait à forcer une partie de l'édifice. Ainsi, Roger de Lascy n'avait pu défendre l'enceinte elliptique, pourtant la mieux tracée, en raison de l'installation de l'ennemi sur les courtines de l'autre enceinte, trop rapprochée de la précédente. De même, la garnison n'avait pas eu le temps de se réfugier dans le donjon.

Admirablement constitué pour répondre à une brusque attaque, Château-Gaillard l'était moins pour soutenir un siège méthodique mené par une armée puissante.

Toutefois, les imperfections du système fortifié auraient eu bien peu d'importance, sans les fautes commises par la défense.

Les murailles ne servent que si leurs défenseurs sont assez habiles et assez braves pour profiter de leur aide. « Ce ne sont pas les remparts qui protègent les hommes, mais les hommes qui protègent les remparts », disait déjà Strabon.

La garnison combattit jusqu'au bout avec courage et opiniâtreté, mais elle fut mal commandée.

Roger de Lascy se montra d'abord d'une imprévoyance impardonnable en ne faisant pas murer la fenêtre donnant sur la courtine sud-ouest ou, tout au moins, en ne la faisant pas surveiller étroitement.

Encore après l'escalade de Bogis et de ses compagnons, rien n'aurait été perdu si le commandant avait fait garnir d'archers les courtines de la première enceinte. Les Français auraient été massacrés jusqu'au dernier dès leur première tentative de sortie de la chapelle.

Au contraire, le commandant se borna à faire incendier la chapelle et à se retirer avec ses troupes dans la seconde enceinte.

Plus généralement, le commandement semble avoir manqué d'esprit offensif.

Si, au moment de l'attaque de l'ouvrage avancé, les assiégés avaient pratiqué une contre-mine, la tour ne se serait pas effondrée si facilement. Si, dès le début, les assiégés avaient mené de vigoureuses sorties offensives, il est probable que Philippe Auguste n'aurait pas pu conduire son siège avec autant de méthode.

Mais les assiégés ne pouvaient pas se permettre de grandes sorties offensives parce que leurs effectifs étaient trop faibles (à peine 200 hommes au début du siège) ; et, si les effectifs étaient trop faibles, c'était bien par la volonté de Roger de Lascy, qui avait chassé du château plus de 2.000 personnes, parmi lesquelles des hommes capables de faire des soldats.

Le commandant était un homme du passé, fidèle aux traditions de la vieille école. Pour lui, comme pour ses officiers, une forteresse se gardait par sa masse. La résistance était passive et il importait de tenir le plus longtemps possible en conservant le maximum de vivres pour un petit nombre de défenseurs choisis.

Château-Gaillard était fait pour une défense active, mais ni le commandant ni la garnison ne semblent avoir su profiter des ressources si multiples et si efficaces qu'il leur offrait.

Tout se passe comme si les défenseurs de la forteresse n'avaient pas été initiés aux secrets de sa force.

Ainsi, avec des hommes habitués aux méthodes du passé, la nouveauté d'un système peut devenir une cause de désastre, et l'on peut dire, sans paradoxe, que Château-Gaillard a été pris parce qu'il était trop moderne pour des hommes qui ne l'étaient pas assez.

Quelles qu'en fussent d'ailleurs les raisons, la chute de la forteresse devait avoir les conséquences prévues par Philippe Auguste. Trois mois plus tard, la Normandie entière était conquise et Rouen capitulait. Encore quelques années et tout l'empire Plantagenet allait cesser d'exister.

PAUL BOUTEILLER,
archiviste aux Archives nationales.

LA BATAILLE DE FONTENOY

(11 MAI 1745)

Pour le « Français moyen », le mot Fontenoy évoque deux images : il voit le dur coin d'acier que forme la masse compacte de l'irrésistible colonne anglaise; il voit la plume du chapeau du comte d'Anterroche, qui, dans un bel arrondi du coude, balaie la poussière du champ de bataille cependant que se prononcent les paroles légendaires : « Tirez les premiers, messieurs les Anglais. » Si, par hasard, ce même « Français moyen » est quelque peu frotté d'histoire, à ces deux images une troisième vient s'ajouter : celle d'une chevauchée un peu folle et passablement désordonnée qui, dans un étincelant nuage d'ors, de plumes et de « dentelles », rétablit miraculeusement la situation.

Mais Fontenoy est autre chose que cela... quelque chose de mieux que cela.

Fontenoy? c'est un général qui se voit soudain ravir la victoire qu'il tenait déjà presque dans la main, mais qui, sans se départir un instant de son sang-froid et de sa maîtrise de soi-même, improvise immédiatement et monte de toutes pièces la manœuvre salvatrice qui définitivement lui ramènera l'infidèle.

Fontenoy? c'est une infanterie courageuse qu'un coup dur et inattendu a brusquement fait chanceler, mais qui vite se ressaisit et qui, instruite et disciplinée (j'insiste sur ces deux qualités... dans ce XVIIIe siècle si malfamé au point de vue militaire !), amorce d'elle-même et par instinct le genre de riposte qui va lui être ordonnée.

Fontenoy? c'est une cavalerie mordante, remarquablement dressée à toutes les missions qui lui incombent au combat... Une cavalerie qui sait se sacrifier, mais à bon escient, et qui sait mourir « utilement ».

En bref, Fontenoy est le type de la victoire française genre Bouvines, Denain ou la Marne, à la réalisation de laquelle chacun, du chef suprême jusqu'au dernier exécutant, a collaboré et au bas de laquelle chacun, à son échelon, peut revendiquer d'apposer sa signature (1).

---

(1) Qu'il me soit permis, au seuil de cet article, de dire tout ce que je dois à mon maître, l'historien A. Butin, qui voulut bien, jadis, lors de sa polémique victorieuse avec F. Sullivan, de San Francisco, prendre comme collaborateur le jeune étudiant que j'étais et lui confier l'étude de certains points obscurs de la bataille de Fontenoy.

SITUATION GÉNÉRALE

En 1745, sans qu'elle ait été déclarée officiellement, nous sommes en guerre depuis quatre ans avec l'Autriche (guerre de Succession d'Autriche). L'Angleterre épaule Marie-Thérèse et lui fournit des subsides et des soldats.

Au début des hostilités, nous avions commis la faute d'aller porter la guerre dans le bassin du haut Danube et dans cet excentrique bastion de Bohême où nous avait entraînés l'aventureuse ambition du clan des « Belle-Isle » ; mais dès 1744 le roi était intervenu ; son bon sens pratique, son réalisme lui avaient vite fait discerner tout ce qu'il y avait de chimérique dans cette stratégie lointaine, et du doigt il avait désigné à ses généraux les Pays-Bas. Là, nous frapperions des coups à notre portée ; là, plus que partout ailleurs, était vulnérable la coalition anglo-autrichienne ; là était, sans conteste, le théâtre principal des opérations. Et c'est sur des directives stratégiques données par le roi que le maréchal de Saxe et le comte d'Argenson, ministre de la Guerre, établissent leur plan. L'armée française fera sauter Tournay et par la brèche pénétrera en Belgique autrichienne.

Le 30 avril 1745, Tournay est investi en amont et en aval de l'Escaut. Le duc de Cumberland, qui commande l'armée alliée (Anglais, Hanovriens et Hollandais), dit en l'apprenant qu'il écrasera l'armée française entre la place et son armée et qu'ensuite il marchera sur Paris. « J'irai, disait-il tout haut, ou je mangerai mes bottes. » Et il se dirige contre l'armée française.

Dès que le maréchal de Saxe est prévenu par son service de renseignements que l'ennemi s'avance contre lui, il laisse 20.000 hommes devant Tournay à la garde des travaux du siège et se porte avec le reste de ses troupes, sur la rive droite de l'Escaut, à 7 kilomètres au sud-est de la place. Là, il s'arrête à cheval sur la route de Mons, cette route qui après avoir traversé le village de Vezon s'élève sur le plateau de Fontenoy entre la pointe du bois de Barry et Ramecroix au nord, Fontenoy et Antoing au sud.

DISPOSITIF DE L'ARMÉE FRANÇAISE

L'armée française est en position défensive sur un front d'environ 3.600 à 3.800 mètres. Elle occupe sur la rive droite de l'Escaut le plateau de Fontenoy ; vaste tête de pont, véritable camp retranché dont la défense, étayée sur les trois bastions : Antoing, Fontenoy, corne du bois de Barry, est jalonnée par une suite de retranchements et de redoutes qui se relient d'une façon presque continue.

A notre droite, au village d'Antoing, que l'on a hérissé de défenses, se trouve le régiment de Piémont (formant brigade avec un bataillon de Royal-Marine) ; une batterie d'artillerie placée de l'autre côté du fleuve, sur la rive gauche, surveille, bat et interdit le couloir compris entre l'Escaut et Antoing : elle est si habilement camouflée que l'ennemi en ignorera l'existence jusqu'à ce qu'il en reçoive ses premiers boulets.

Entre Antoing et Fontenoy, l'intervalle de 1.200 mètres qui sépare les deux villages est occupé par trois régiments de dragons (Royal, Frémant, Mestre de Camp) qu'encadrent du côté droit le régiment de Crillon (formant brigade avec un bataillon de Biron) et du côté gauche le régiment suisse de Bettens. En avant de cette ligne d'infanterie et de cavalerie se dressent trois redoutes occupées par des détachements des régiments suisses de Bettens et de Diesbach.

A Fontenoy, saillant central de notre position, clef de voûte de notre organisation défensive, tout a été fortifié avec soin ; les murs ont été crénelés et tous les passages ont été barricadés. Dans ce « hérisson », l'artillerie est nombreuse et quatre bataillons de Dauphin, un bataillon de Beauvoisis et un bataillon du régiment du Roi ont reçu l'ordre de tenir coûte que coûte. A la corne

LA BATAILLE DE FONTENOY

Gravure à l'eau-forte et au burin attribuée à Charles-Nicolas Cochin. (A. M. Georges Mas.)

Le roi et son état-major auprès de la Justice d'Antoing. On aperçoit à gauche, passant devant le front des troupes, le maréchal de Saxe dans sa voiture conduite par un uhlan des Volontaires de Saxe.

du bois de Barry, deux redoutes ont été élevées, l'une sur la lisière nord, l'autre sur la lisière sud ; elles sont gardées par le régiment d'Eu ; quant à la corne du bois elle-même, elle est occupée par les compagnies franches des Grassins.

Entre la corne du bois et Ramecroix, la Brigade irlandaise, le Régiment Royal des Vaisseaux et Normandie sont massés, prêts à intervenir soit sur notre gauche vers la chaussée de Tournay à Leuze, soit sur notre droite dans la direction de Fontenoy.

A notre extrême gauche, sur cette même chaussée de Leuze, le régiment de Trainel garde les fours à chaux, qui ont été convertis en redoutes.

En arrière, constituant comme la base d'un triangle dont Fontenoy serait le sommet, 68 escadrons de cavalerie sont en réserve ; leur droite est à Antoing, leur gauche, au hameau de Notre-Dame-aux-Bois ; groupés et articulés en formations souples et manœuvrières, disposés sur plusieurs rangs, ils sont à même, le cas échéant, et dans le plus bref délai, de se porter soit directement sur la ligne Fontenoy-Barry, soit, par une conver-

sion à droite, sur la ligne Antoing-Fontenoy. Dans les deux hypothèses d'intervention, ils ont comme terrain de charge le plateau de Fontenoy.

Enfin, au P. C. du Roi, près de la chapelle de Notre-Dame-aux-Bois et de la Justice d'Antoing — suprême espoir et suprême pensée — l'ultime réserve, composée de la maison du Roi, des carabiniers et de quatre escadrons de gendarmerie.

Evidemment, il y a dans ce dispositif un point faible... très faible : une dangereuse solution de continuité. Sur les 850 mètres qui séparent la lisière nord de Fontenoy et la corne du bois de Barry, il n'y a aucun obstacle. Pas un seul ouvrage de campagne n'a été construit pour étayer la ligne d'infanterie qui s'étale dans l'intervalle. Pas une pelletée de terre n'a été remuée ; pour empêcher l'ennemi de passer, il n'y a rien d'autre que les poitrines humaines des régiments d'Aubeterre et de Courten, des deux bataillons de Gardes suisses et des quatre bataillons de gardes-françaises.

Le maréchal de Saxe a expliqué plus tard que c'est à dessein qu'il avait négligé de boucher par des fortifications ce trou de 850 mètres, jugeant qu'il était impossible à l'ennemi d'aborder de ce côté le plateau de Fontenoy. De Vezon jusqu'à la crête du plateau, le terrain, en effet, présente d'abord une large dépression à fond marécageux, puis monte lentement, couvert de broussailles, sillonné de ravines bourbeuses et de fondrières encaissées et profondes. Nul, semble-t-il, ne serait assez osé pour s'y aventurer... Le duc de Cumberland, nous le verrons tout à l'heure, y entassera et y fera passer 15.000 hommes.

LA BATAILLE

Le triple assaut repoussé (5 heures du matin à 8 h. 30). La combinaison de la surprise et du feu.

La bataille s'engage dès 5 heures du matin. Après une courte préparation d'artillerie, sans aucune idée de manœuvre, cognant d'un front têtu les organisations les plus redoutables de notre dispositif, le duc de Cumberland fait porter l'assaut de ses colonnes sur les trois môles de résistance d'Antoing, de Fontenoy, des redoutes du bois de Barry. Mais partout son effort se brise sur un échec.

Échec à sa gauche devant Antoing : reçus par un feu meurtrier d'artillerie et d'infanterie, sabrés par les dragons qui les prennent en écharpe sur leur flanc droit, décimés dans leur flanc gauche par les boulets de la batterie qui tire de la rive opposée et dont ils ignoraient l'existence, les Hollandais du prince de Waldeck, après deux tentatives infructueuses, renoncent à l'assaut et gagnent en arrière un pli de terrain dont ils ne bougeront plus de toute la journée.

Échec à sa droite devant les redoutes du bois de Barry. Au moment où lord Ingoldsby va lancer ses highlanders à l'attaque des

ouvrages à emporter, voici que brusquement, sur son flanc droit, la lisière du bois se couvre de feux et que les hommes du régiment français des Grassins, dont rien jusqu'alors n'avait fait soupçonner la présence, se dressent tout à coup du milieu des taillis où ils étaient couchés. La surprise est telle que lord Ingoldsby hésite, s'arrête, demande du renfort et, finalement, bat en retraite.

Échec au centre devant Fontenoy.

Le duc de Cumberland a confié à l'élite de son armée, aux Gardes anglaises, la tâche de faire sauter notre saillant et de briser Fontenoy. Mais les colonnes d'assaut viennent toutes expirer devant les lisières du village ; des maisons, de l'église, du cimetière, le feu français est si meurtrier que les pertes de l'assaillant sont singulièrement sensibles et que le découragement commence à le gagner. Le duc de Cumberland s'en rend compte et donne l'ordre de se replier sur Vezon.

Il est à peu près 8 h. 30 : la lutte a duré plus de trois heures. Antoing, Fontenoy, les redoutes de la corne du bois de Barry se dressent debout et intactes, le verrou est toujours mis sur la route de Tournay ; la défense n'a pas perdu un seul pouce du terrain. Rien n'est entamé de notre organisation défensive. Si la bataille finit là, elle est gagnée.

L'INFERNALE COLONNE ANGLAISE

Sa formation ; sa tactique ; son action.

Mais la journée n'est pas achevée.

Le duc de Cumberland a échoué contre les bastions : il va frapper dans les intervalles. Après s'être porté sur la partie dure de notre carapace, son effort se portera sur les parties molles. Il attaquera le secteur le plus faible de tout notre dispositif : celui qui s'étend de Fontenoy au bois de Barry et que le maréchal de Saxe, nous l'avons vu, a négligé de fortifier.

De ces ravins fangeux, de ces fondrières encaissées qui labourent le terrain compris entre Vezon et la crête, le duc de Cumberland va se servir comme d'autant de voies d'accès, de couloirs de pénétration. Il y entasse rapidement tous les fantassins disponibles qu'il a sous la main — environ 15.000 hommes ; la cavalerie essaie bien de suivre, mais elle doit vite y renoncer, tant le terrain est impraticable ; cependant, l'infanterie, à force de prodiges, parvient à emmener avec elle deux batteries dont les canons ont été dételés et sont halés à bras d'homme.

D'en face, de derrière la crête où s'alignent les gardes-françaises, on ne voit rien de toute cette fourmilière qui grouille, mais des deux côtés, du village de Fontenoy et des redoutes de Barry, les défenseurs sont mieux postés pour voir ; le geste de Cumberland ne leur échappe pas et aussitôt, sans perdre de temps, ils braquent leurs canons dans cette direction, couvrent de mitraille le flanc des colonnes : celles-ci, instinctivement, serrent sur le centre, se rapprochent les unes des autres, se juxtaposent, se mêlent et se confondent pour s'agglomérer bientôt en une seule colonne massive. Sous l'action des boulets et de l'instinct de conservation, la tête de cette colonne va en s'effilant pendant que la base s'élargit et c'est, somme toute, sous la forme d'un trapèze très allongé que les Anglais abordent la crête du plateau.

« Quand on vit poindre les canons anglais, les officiers des gardes-françaises, croyant n'avoir devant eux qu'une reconnaissance audacieuse et isolée, s'avancèrent avec quelques troupes pour les enlever. Mais, arrivés sur la crête du plateau, ils furent bien étonnés de se trouver en face de toute l'infanterie anglaise remontant silencieusement les pentes de la dépression qui la masquait à nos yeux. Fusillés et canonnés, soixante des nôtres roulèrent par terre ; le reste regagna vivement les rangs. A peine y étaient-ils que l'ennemi débouchait sur le plateau. En tête des Gardes anglaises du

régiment de Cambis et de Royal-Ecossais marchaient le comte d'Albemarle, Robert Churchill, lord Charles Hay, la première noblesse du pays.

» Ces messieurs s'avancèrent seuls de quelques pas et, ôtant leurs chapeaux, saluèrent. De leur côté, le duc de Biron, le comte de Chabannes s'étaient portés en avant et rendaient aux Anglais leur politesse. Tous les officiers des gardes-françaises s'étaient aussi découverts. Cet échange rapide de courtoisie que rien n'avait commandé fut interrompu par l'invitation de lord Charles Hay : « Tirez donc, messieurs ! » « Non, monsieur, répondit à haute voix » le comte d'Anterroche, lieutenant aux » Grenadiers de la Garde, nous ne tirons » jamais les premiers ; tirez vous-mêmes. » (A. Butin.)

Cette réponse a depuis deux cents ans suscité bien des explications et fait couler des flots d'encre. On l'a trouvée trop chevaleresque et peu conforme à l'esprit réaliste et pratique qui doit animer le combattant. Nous dirons que cette réponse est tout simplement à l'éloge de l'esprit de discipline de ceux qui la firent. Elle était en tout point conforme à la lettre du règlement des gardes-françaises : règlement qui défendait impérativement de faire feu les premiers. Cette prescription du règlement s'appuyait sur la terrible leçon que la bataille de Lens, en 1648, avait infligée aux gardes-françaises. A cette époque de tir lent, il était dangereux pour une troupe de tirer la première, car, son coup de feu une fois tiré, le fantassin se trouvait — pendant toute la durée des opérations lentes et compliquées du rechargement de l'arme (pratiquement pendant une bonne minute) — comme s'il n'avait qu'un morceau de bois entre les mains. Celui des deux adversaires qui avait réservé son feu avait toute latitude pour se rapprocher de plus près encore et pour venir tirer presque à bout portant sur son ennemi, momentanément désarmé. A Lens, dans une période critique du combat, les gardes-françaises avaient tiré les premiers, et voyant se rapprocher les Espagnols, qui, eux, avaient réservé leurs feux, ils avaient été pris de panique et avaient ainsi failli faire perdre, au centre, la bataille gagnée aux ailes.

Les Français les invitant à tirer les premiers, les Anglais ne se firent pas prier deux fois. Une décharge meurtrière s'abattit sur les bataillons suisses et français, qui, décimés, éventrés, disloqués, se retirèrent lentement et vinrent se replier — sans panique, grâce à l'énergie du comte de Chabannes — sous la protection des redoutes du bois de Barry.

Cependant la colonne anglaise avait rapidement mis de l'ordre et de la cohésion à l'intérieur de sa masse, puis elle s'était remise en mouvement. Avec une maîtrise de soi redoutable, dans un calme effrayant, elle s'avançait méthodiquement, comme un invincible robot. Elle faisait quelques pas tout en chargeant ses fusils, puis, par intervalles courts et réguliers, elle s'arrêtait : on voyait alors les majors appuyer leurs cannes sur le canon des fusils pour les faire tirer bas et droit, puis froidement, aussi flegmatique que sur le terrain de manœuvre, elle exécutait sur ses trois faces un terrible feu d'ensemble. Comme le dit l'historien Butin : « La masse de feu toujours grandissante s'élevait comme d'un trou d'enfer », et au souffle de ce brasier fondaient comme cire les contre-attaques décousues des bataillons décimés d'Aubeterre, de Royal, de Hainaut, de Soissonnais, qui, décapités d'un grand nombre de leurs officiers, tués ou blessés, n'offraient plus que des résistances décousues et sporadiques.

Il est 10 heures du matin : l'intervalle Fontenoy-Barry s'ouvre béant ; notre première et notre deuxième ligne d'infanterie ont été bousculées et rompues ; le dispositif français, largement éventré, risque de bien vite s'effondrer, ce n'est plus qu'une question de minutes. La victoire plane sur les rangs anglais ; que reste-t-il à faire au duc de Cumberland pour qu'elle vienne se poser défi-

Plan
de la Bataille de Fontenoy gagnée
Par Les Troupes du Roy Le 11 May 1745.
Approuvé Par Mgr Le Marechal De Saxe,
Envoié Au Roy de Prusse,
Disposition Avant Le Combat.

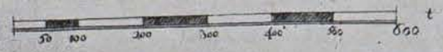
Renvoy

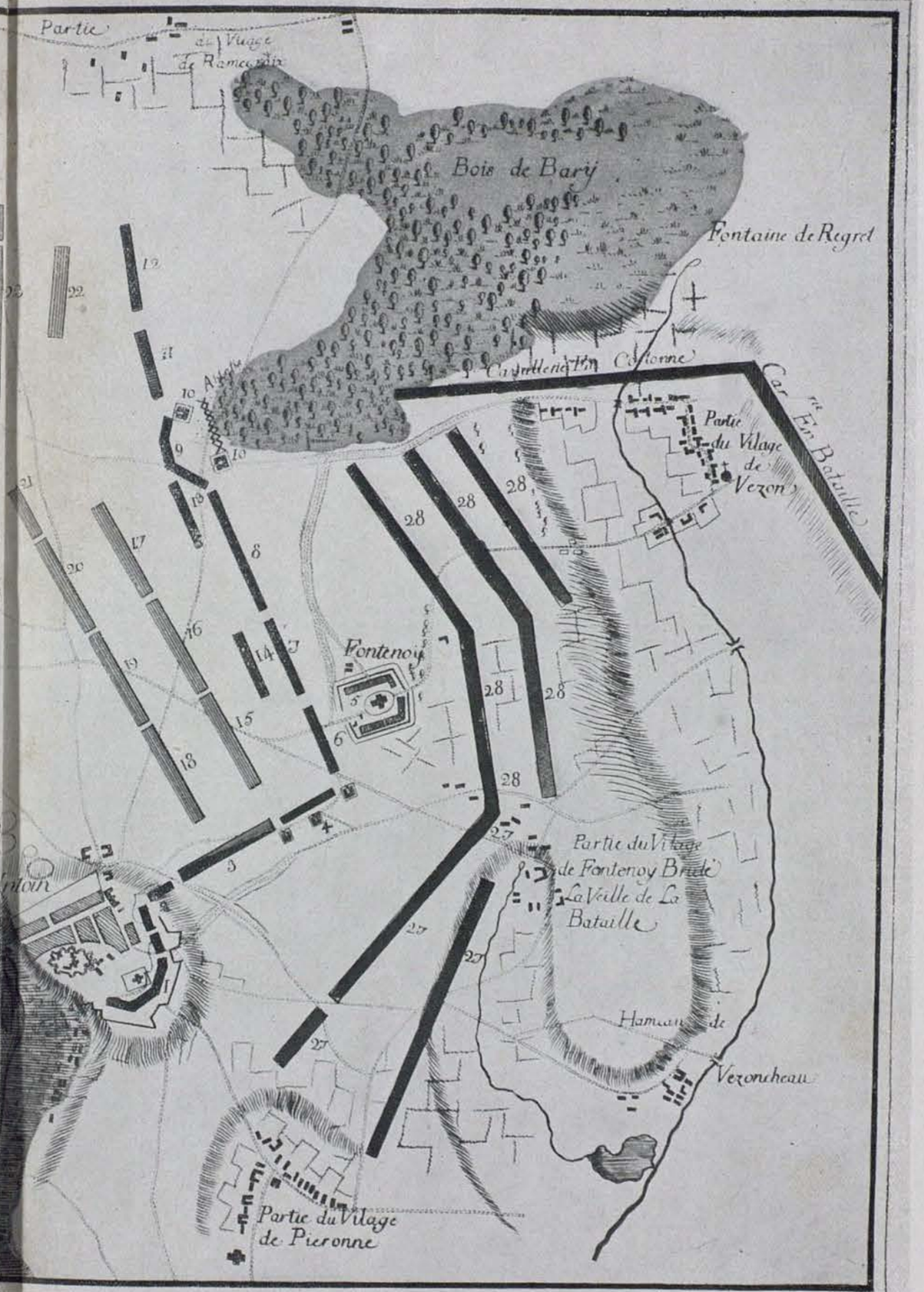
Infanterie Françoise En bataille, En Ligne Tant Pleine Que Vuide
Cavallerie Françoise
Dragons
Infanterie Des Alliés En Bataille En Ligne
Cavallerie Des Alliés Pleine

	Bâtons	Escadrons
1. Bde Depiemont Retranchés Dans Antoin	5	
2. Bde De Crillon	4	
3. Trois Regiments de Dragons		15
4. Bde De Bettens Suisse	6	
5. Bde Du Dauphin Retranchée dans Fontenoy	4	
6. Bde Du Roy	4	
7. Bde D'aubeterre	4	
8. Bde Des Gardes	6	
9. Bde Des Irlandois	5	
10. Redoutes Gardées Par Le Regt DEu	2	
11. Regt Royal des Vaisseaux	3	
12. Bde De Normandie	4	
13. Bde De Royal	4	
14. Bde De La Couronne	4	
15. Bde Du Colel Général		8
15. Bde Clermont Prince		8
17. Bde Des Cravates		8
18. Bde De Royal Etranger		8
19. Bde De Brionne		8
20. Regt De Berry		4
21. Bde De Penthievre		8
22. Bde De Royal Roussillon		8
23. Maison Du Roy et 4 Bâtons de La gendarmerie		IV
24. Carabiniers		IV
25. Fours a Chaux Retranchés Sur La Chaussée De Leuze Gardés Par Le Regt De Trainel	1	
26. Ponts et Retranchements Gardés Par Dix Bâtons	10	
	67 Bâtons	102 Escadrons

27. Hollandois
28. Anglois Et Hanoveriens
Artillerie Cents Pieces Vn Bataillon De Canonniers

Echelle De 600 Toises.





A Lille Chez A.J. Panckoucke Proche L'Hotel De Ville.
Gravé et Imprimé Chez Morel Vis A Vis Les Recolets.

nitivement sur ses drapeaux? Frédéric II, qui dans *l'Histoire de mon temps* a beaucoup étudié la bataille de Fontenoy, a répondu par un mot : « manœuvrer ». « Un quart de conversion à gauche ou un quart de conversion à droite, ou même les deux simultanément, aurait rendu, écrit-il, le duc de Cumberland maître de la corne du bois de Barry et du village de Fontenoy puisqu'il les aurait tournés et pris à revers. »

Soit ! mais, cette manœuvre, le duc de Cumberland est-il en mesure de l'exécuter, et, pour ce faire, de quels moyens dispose-t-il? Pour qu'il puisse opérer ces mouvements de rabattement sur sa gauche et sur sa droite, il est de toute nécessité qu'il ouvre et qu'il fractionne sa colonne massive et qu'il lui enlève ainsi cette belle homogénéité compacte qui fait les trois quarts de sa puissance et de son invincibilité. Ah ! si la cavalerie anglaise était là, à pied d'œuvre, que de services précieux elle pourrait rendre ! Son intervention serait synonyme de victoire.

Derrière l'écran protecteur de sa cavalerie, la colonne anglaise pourrait tout à son aise exécuter cette manœuvre délicate, mais décisive, de rabattement qu'aurait souhaitée Frédéric II et qui aurait fait s'écrouler comme un château de cartes le dispositif français.

Sous la ruée de la cavalerie anglaise, sous l'avalanche de ses chevaux, sous l'orage étincelant de ses sabres et de ses lances, l'infanterie française, en partie démoralisée, hésitante et chancelante — mûre, il faut le reconnaître, pour une charge de cavalerie — aurait été « achevée », dispersée, mise en déroute. Il est, on le sait, dans le combat une minute, sinon plusieurs, où le moral du fantassin dépend d'un sabre brusquement brandi au-dessus de la tête d'un cheval.

Or, le duc de Cumberland dispose de 42 escadrons. Mais où sont-ils? Ils n'ont pas pu, nous l'avons vu, suivre l'infanterie pendant que celle-ci cheminait péniblement dans les fondrières qui s'étendent entre Vezon et la crête de Fontenoy, labyrinthe de broussailles et de boue impraticable aux chevaux. Le duc de Cumberland a beau se tourner vers sa cavalerie : elle ne peut intervenir. Déployée devant Vezon, à moins de 1.600 mètres du champ de bataille, le sabre au fourreau, la lance à l'étrier, elle assiste impuissante à cet acte de la bataille où le poids de son intervention provoquerait la décision.

L'instant est riche de possibilités, mais il est fugitif et il faut le saisir au vol, car il s'éloigne à tire-d'aile. Cet instant décisif, le duc de Cumberland va le laisser échapper.

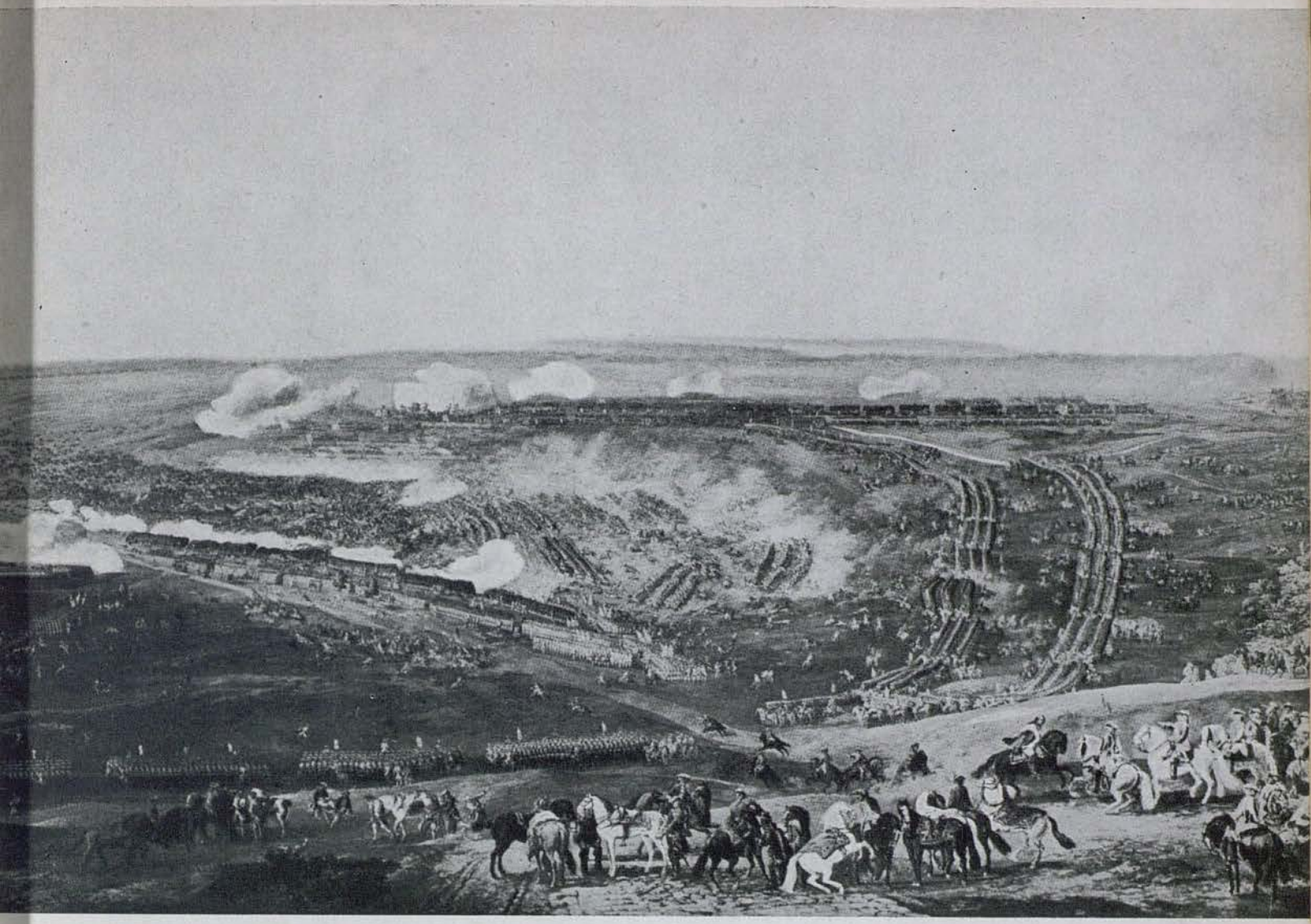
L'HÉROIQUE ET UTILE SACRIFICE DE LA CAVALERIE

(De 10 heures du matin à 2 heures de l'après midi.)

Pendant que basculent ainsi les balances du Destin, que fait le maréchal de Saxe?

Miné par la fièvre, perclus de douleurs, il s'est fait depuis le matin traîner dans sa voiture d'osier. Tout frémissant de colère, il ne perd cependant rien de son habituelle maîtrise, qui va s'accentuant avec le danger. Il demande un cheval, on le hisse dessus et, piquant des deux, il part, il court vers ses cavaliers : pour retarder et, si possible, arrêter l'infernale colonne anglaise ; pour gagner du temps — ce temps qui lui est indispensable pour reprendre en main son infanterie et pour monter une manœuvre — il va faire appel à l'arme du dévouement et du sacrifice : la cavalerie.

Ils sont là, entre Antoing et Notre Dame-aux-Bois, rangés en bataille, prêts à intervenir, les 68 escadrons de ces beaux régiments qui s'appellent Royal - Roussillon, Royal - Cravates, Le Prince-Camille, Brancas, Fitz-James, Clermont-Prince, Colonel-Général, Berry, Noailles, Penthièvre, Pons, Brionne, Chabrillant, Royal-Etranger, Egmont, Tail-



LA BATAILLE DE FONTENOY, le 11 mai 1745.
Aquarelle par Van Blarenberghe. (Musée de Versailles.)
L'infanterie et la cavalerie françaises chargent la colonne anglaise qui, ayant dépassé la redoute du bois de Barry (à gauche), a enfoncé la ligne d'infanterie française. (Une heure et demie de l'après-midi.)

lerand, Orléans, Clermont, le régiment du Roi, Dragons d'Egmont.

Tous demandent au maréchal l'honneur de charger les premiers, mais l'heure est trop grave pour qu'on entame une charge confuse et désordonnée. Pour arrêter la colonne anglaise il faut tomber sur elle d'un élan puissant, ordonné, méthodique et, nous insistons sur ce dernier qualificatif, d'un élan « continu ».

Et voici que, par escadrons qui se suivent, s'échelonnent, se soutiennent, la première ligne s'ébranle lentement, au trot d'abord, puis dans un galop croissant... impassible, la colonne anglaise s'arrête, met en joue et quand la tornade qui s'approche n'est plus qu'à 50 mètres elle fait feu de toute sa mousqueterie et des six canons dont elle est hérissée sur ses angles.

Sous ce dur coup de faux, des rangs entiers tombent... la charge est rompue... arrêtée net.

Mais, pendant que la première ligne se rallie derrière la seconde, celle-ci part à son tour, et voici qu'à 50 mètres de la colonne anglaise elle s'abat, elle aussi, sous une effroyable décharge.

Eh bien, le sort de ces deux premières charges, « la sombre jonchée d'hommes et de chevaux, la terrible rafale de fer et de

plomb », rien ne pourra amoindrir l'âme ni briser l'élan de nos cavaliers ; les charges reprendront avec fureur et se prolongeront pendant quatre heures ; quatre heures ! entendez-vous bien, pendant lesquelles la cavalerie montrera qu'elle est bien, comme on l'a dit, « l'arme de l'audace, de l'enthousiasme, de la folie et du sacrifice ». Quatre heures tout le long desquelles — bien qu'ils aient la terrible certitude qu'ils seront arrêtés net avant d'avoir pu aborder l'adversaire (2), heurter ses baïonnettes du poitrail de leurs chevaux et le voir « dans le blanc des yeux » — nos cavaliers vont charger d'une façon ininterrompue, avec un élan toujours aussi méthodique, aussi jeune, aussi enthousiaste. Quatre heures pendant lesquelles le sacrifice utile et raisonné de la cavalerie française fera mûrir la victoire.

LE REDRESSEMENT DE L'INFANTERIE

Il est 2 heures de l'après-midi.

La physionomie du champ de bataille est changée du tout au tout.

Obligée de s'arrêter à chaque instant pour faire feu, encombrée par l'obstacle que dresse l'enchevêtrement des cadavres des hommes et des chevaux, la colonne anglaise a été forcée de ralentir, puis d'interrompre définitivement sa progression. Elle est stoppée.

Mais, fait plus grave, un phénomène psychologique d'une importance capitale vient de se produire : il y a eu dans l'âme des combattants « un renversement du moral ». Foch a dit : « Bataille ! domaine des forces morales. » La bataille de Fontenoy vient illustrer la parole du grand soldat.

Immobilisée et isolée, l'infanterie anglaise voit diminuer et fuir sa confiance en elle-même, sa belle assurance. Soutenue par la cavalerie amie, l'infanterie française voit reparaître et se gonfler son potentiel de forces morales.

De même que, sous l'effet d'une transfusion de sang, on aperçoit le visage d'un moribond reprendre des couleurs, s'animer et revivre, de même, sous l'influence mystérieuse d'une sorte de transfusion de moral, il semble que grâce au sacrifice de sa cavalerie l'infanterie française, un instant moribonde, reprend vie.

De plus, l'aspect de ces charges méthodiques qui se succèdent dans un ordre parfait, comme si elles étaient réglées à la façon des figures d'un pacifique carrousel, donne à l'infanterie l'impression que le général en chef n'est pas submergé par les événements, mais a gardé, avec son sang-froid, la direction du combat.

Bref, le fantassin se reprend, parce qu'il se sent soutenu et parce qu'il se sent commandé.

L'infanterie française s'est ressaisie. Docile aux ordres des rares officiers qui sont restés vivants, elle s'est regroupée et réorganisée en « Unités constituées ». Que dis-je ! elle a retrouvé son esprit offensif, et sur certains points passé d'elle-même à la contre-attaque.

Signalons tout particulièrement, à notre gauche, l'heureuse action de Lally-Tollendal (brigade irlandaise) et du comte de Guerchy (Royal des Vaisseaux), qui, de concert avec Normandie qui les soutient en deuxième échelon, attaquent vigoureusement le flanc droit de la colonne anglaise.

Signalons aussi, à notre droite, le geste du duc de Biron, qui se démunit à Antoing, pour les lancer sur le flanc gauche de la colonne anglaise, d'une partie des éléments qui ont repoussé le matin l'assaut des Hollandais.

LA VICTOIRE

De cette renaissance de son infanterie, le maréchal de Saxe a été mis au courant par ses reconnaissances personnelles, par celles de ses officiers et par le rapide galop du duc

(2) Seul, heureux entre tous, l'escadron du marquis de Wignacourt réussira à franchir la barrière de feu et à joindre les lignes anglaises, « mais pour y être détruit tout entier, sauf quatorze hommes qui y pénétrèrent, dont dix furent faits prisonniers, et le marquis, lequel, percé de deux coups de baïonnette dans le ventre resta sur place ».

de Richelieu, qui, sans chapeau, les cheveux en désordre, vient de parcourir le champ de bataille.

Ces efforts décousus, le maréchal de Saxe va les orchestrer et leur faire donner leur plein rendement en les combinant dans un plan d'ensemble.

Il court au roi, qui depuis le matin est à cheval à la Justice d'Antoing ; il fait taire par quelques paroles brutales le pessimisme de certains « jean-foutres » de courtisans qui disent la situation désespérée et il demande au roi de vouloir bien se démunir des éléments d'artillerie et de cavalerie qui sont réservés à sa sûreté personnelle. Le roi y consent.

Alors, les ordres sont vite donnés.

Groupement de gauche : le comte de Lowendal (qui se trouvait au sud de Tournay et qui venait d'arriver à la tête de 15 escadrons), est chargé de combiner l'action des bataillons irlandais, des Vaisseaux et de Normandie. Il agira sur la droite anglaise.

Groupement de droite : le duc de Biron amènera d'Antoing les régiments qui l'ont défendu le matin et ralliera en passant les bataillons de la Couronne, du Roi, d'Aubeterre et de Royal, qui, impatients, attendent baïonnette au canon. Il agira sur la gauche anglaise.

Groupement du centre : la maison du Roi, les carabiniers, les gendarmes. Ils seront étayés par la batterie de canons qui jusqu'ici a été mise à la garde immédiate du roi. Sous le commandement personnel du maréchal, ce groupement attaquera de front la colonne anglaise.

Le dispositif bien en place, la méthode et l'ensemble bien assurés, le maréchal de Saxe va se placer à la tête des carabiniers... et la grande charge commence. Gendarmes de la Garde, carabiniers, chevau-légers, mousquetaires, gardes du corps, grenadiers à cheval chargent avec une magnifique cranerie. Et, ce qui fait de cet assaut un assaut irrésistible, c'est l'heureuse combinaison de ces charges de cavalerie avec les vigoureuses attaques de l'infanterie

Armée anglaise 1745.

Mousquetaire du "28 th Foot" (à gauche) : uniforme rouge garni de jaune, galons blancs, boutons jaunes, buffleteries fauves, et fusilier du "Royal Scotch Fusiliers (21 th)" : uniforme rouge garni de bleu, galons blancs et jaunes, boutons jaunes, buffleteries fauves.

Redisons-le : « A cet accord, à cette puissante harmonie, à ce concert parfait de toutes les armes », le général en chef attachait le plus grand prix. Là est la cause de la victoire.

Assaillies, sabrées, ouvertes et bousculées, les Gardes anglaises et écossaises se mettent en retraite, silencieuses et fières, abandonnant 7.000 morts ou blessés, les deux batteries qu'elles avaient traînées, mais pas un seul drapeau. Leurs débris reprirent le chemin des ravins et des fondrières, à travers

lesquels le maréchal de Saxe interdit qu'on les poursuivît.

Le duc de Cumberland opéra sa retraite par la route d'Ath, ayant perdu ses bagages, son parc d'artillerie, ses ambulances de campagne, qui, avec deux bataillons d'infanterie et quelques escadrons de cavalerie, furent raflés le soir à Vezon par un coup de main des compagnies franches des Grassins.

Les pertes de l'ennemi s'élevaient à environ 10.000 hommes, restés sur le champ de bataille.

Les pertes françaises se montaient à 6.000 hommes (dont plus de 400 officiers de tous grades et 7 officiers généraux tués).

Conséquences de Fontenoy : Tournay, Audenarde, Gand, Bruges, Ostende tombèrent les uns après les autres. La « barrière » était brisée et les Pays-Bas autrichiens, ouverts.

Le duc de Cumberland avait dit « qu'il irait à Paris ou qu'il mangerait ses bottes ». Maurice de Saxe les lui fit manger en les assaisonnant « à la sauce de Fontenoy ».

Colonel René Jeanroy.

(Illustrations communiquées et présentées par la Collection Raoul et Jean Brunon, correspondant du Service historique de l'Armée.)

PREMIÈRE PÉRIODE

LA CAMPAGNE 1939-1940

LA BATAILLE DE BELGIQUE ET DU NORD

10 Mai 1940...

Dès les premières heures de la matinée les escadrilles allemandes prennent possession du ciel de Hollande, de Belgique et du Nord de la France et bombardent le réseau ferré et les aérodromes.

En Hollande, de nombreux parachutistes s'emparent de terrains d'atterrissage et de points importants de part et d'autre de Rotterdam et vers Dordrecht, contournant ainsi la position Vesting-Holland établie le long du canal Amsterdam-Dordrecht. Des colonnes motorisées d'infanterie franchissent la frontière, abordent la Meuse et refoulent la couverture hollandaise sur Arnhem et Weert.

En Belgique, l'aviation, surprise au sol, perd la moitié de ses appareils. Aux abords immédiats de l'important point de passage de Maëstricht, sur le canal Albert et la Meuse, des troupes allemandes transportées par planeurs et des parachutistes s'emparent des ponts et de la superstructure du fort d'Eben Emael. Pendant que l'aviation bombarde sans répit les troupes avoisinantes, les éléments ennemis, franchissant la Meuse

en canots pneumatiques, viennent renforcer les troupes aéroportées (1).

Plus au sud, de puissants détachements blindés refoulent les éléments de couverture belges sur Verviers, tandis que la division de chasseurs ardennais, dont la défense s'échelonne jusqu'à Arlon, attaquée de front par des chars, doit se défendre contre les parachutistes débarqués sur ses arrières en de nombreux points de la forêt des Ardennes.

Les troupes débouchant de Trèves, aidées de parachutistes, achèvent l'occupation presque totale du grand-duché de Luxembourg au cours de la journée du 10.

Devant le danger que court sa ligne de couverture du canal Albert, le G. Q. G. belge amorce le rassemblement de l'armée sur la position Anvers-Louvain, que doivent venir occuper les armées françaises et britanniques.

Suivant le plan minutieusement établi et remanié au cours des mois d'attente qui ont précédé l'irruption allemande (2), nos forces du Nord pivotant autour de Mézières, se portent sur la Meuse, Namur, Gembloux, la rivière Dyle, Anvers. Il s'agit de s'établir défensivement sur la position ainsi atteinte et d'y *arrêter* l'adversaire en étayant ou en recueillant l'armée belge.

Au nord de la Sambre, deux Armées françaises, du nord au sud, la VIIe et la Ire, encadrant l'armée britannique, seront en mesure d'accepter la bataille entre Anvers et Namur, points forts de la défense belge.

Au sud, la IXe Armée, prenant Mézières comme pivot, viendra border la Meuse et en interdire le passage. A sa droite, la IIe Armée s'opposera à toute tentative ennemie sur le front qu'elle occupe en territoire national, de Sedan (largement inclus) à Longuyon.

Plus à l'est, la IIIe Armée, armée de gauche du groupe d'armées n° 2 qui tient la ligne Maginot, doit s'efforcer par ses éléments de cavalerie de retarder la progression de l'armée allemande en Luxembourg et l'arrêter devant Longwy,

Les trois armées pénétrant en Belgique, VIIe, Ire et IXe, de même que l'Armée britannique ne borneront pas leur action à une attente de pied ferme sur la position choisie. L'adversaire doit être ralenti au maximum dans sa progression jusqu'à cette position ; toutes les grandes unités de cavalerie dont dispose l'armée française — divisions légères mécaniques dans les plaines de Belgique, divisions légères de cavalerie dans les Ardennes — iront prendre le contact au plus loin et mèneront un combat retardateur pour donner aux divisions d'infanterie le temps de s'installer et de s'organiser.

La VIIe Armée (général Giraud), forte en premier échelon de quatre divisions d'infanterie, dont deux motorisées, et en deuxième de deux divisions, sera ainsi couverte par une division légère mécanique (D. L. M.) qui opérera en direction de Bréda. Simultanément, des détachements d'infanterie transportés par mer doivent prendre pied dans les îles de l'embouchure de l'Escaut : Beveland et Walcheren.

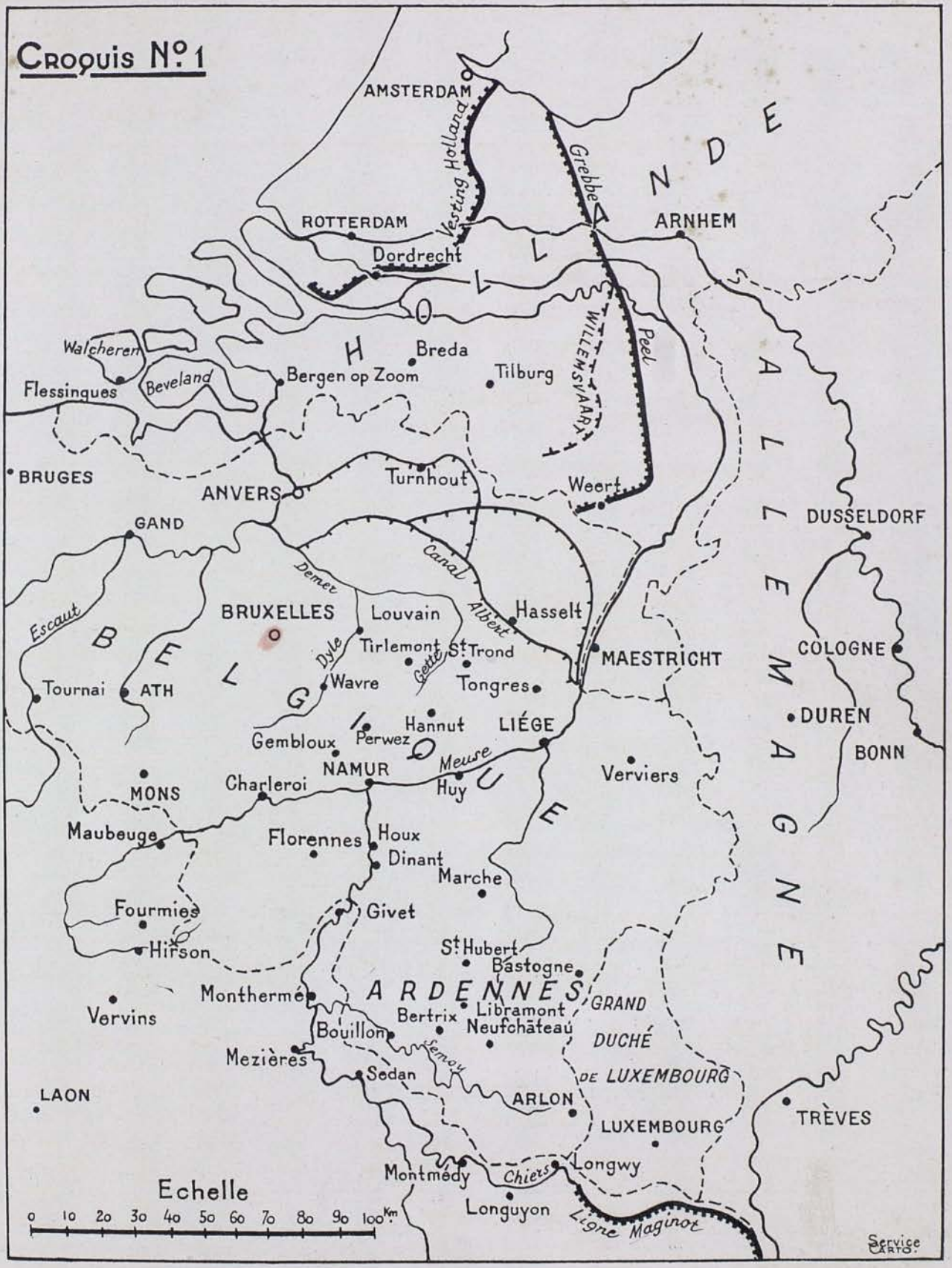
Devant la Ire Armée (général Blanchard), le Corps de cavalerie groupant nos deux autres D. L. M. agira en direction de Huy et de Maëstricht et s'efforcera de soutenir l'armée belge.

Cette Ire Armée, qui doit accepter la bataille sur le seuil de Gembloux, comprend six divisions d'infanterie en premier échelon, dont trois motorisées, et, initialement, une en réserve.

Deux divisions légères de cavalerie et une brigade de spahis, telles sont les forces affectées à la IXe Armée (général Corap) pour opérer à l'est de la Meuse en direction de la corne nord du grand-duché. Derrière cette couverture la IXe Armée comptera sept divisions d'infanterie. Trois tiendront la Meuse belge de Namur à Givet, au nord de la forêt des Ardennes. Plus au sud, deux

(1) Tous les renseignements contenus dans cet artice et relatifs à l'Armée belge sont extraits d'une publication du ministère de la Défense nationale du royaume de Belgique (Service historique de l'Armée) : « La campagne de mai 1940 », rédigée en français, flamand et anglais, avec croquis des situations journalières.

(2) Voir le numéro de janvier 1946 de la *Revue historique de l'armée*.


Croquis N° 1
AMSTERDAM
Vesting Holland
Grebbe
ROTTERDAM
ARNHEM
Dordrecht
HOLLANDE
Walcheren
Breda
Bergen op Zoom
Tilburg
Flessingues
Beveland
Peel
WILLEMSVAART
BRUGES
ANVERS
Turnhout
Weert
GAND
DUSSELDORF
Canal
Demer
Escaut
BRUXELLES
Louvain
Albert
Hasselt
BELGIQUE
Dyle
Tirlemont
St Trond
MAESTRICHT
COLOGNE
Tournai
ATH
Wavre
Gette
Tongres
DUREN
Hannut
LIÉGE
Gembloux
Perwez
BONN
NAMUR
Meuse
Verviers
MONS
Charleroi
Huy
Maubeuge
Florennes
Houx
Dinant
Marche
Fourmies
Givet
Hirson
St Hubert
Bastogne
Monthermé
ARDENNES
GRAND
Vervins
Bertrix
Libramont
Bouillon
Neufchâteau
DUCHÉ
Mezières
Semoy
DE LUXEMBOURG
Sedan
LAON
ARLON
TRÈVES
LUXEMBOURG
Montmédy
Chiers
Longwy
Longuyon
Ligne Maginot
Echelle
0 10 20 30 40 50 60 70 80 90 100 Km
Service Carto.

autres borderont la Meuse française, dans sa traversée de la forêt, jusqu'à Mézières inclus. En arrière, deux divisions en réserve stationneront, l'une près du front vers Florennes, l'autre plus loin vers Fourmies.

Quant à la IIe Armée (général Huntziger), deux divisions et une brigade indépendante de cavalerie ont pour mission d'opérer en direction de Bastogne et Arlon pour retarder au mieux l'arrivée de l'ennemi au contact de la position de résistance. Celle-ci, de Sedan à Longuyon, est tenue par quatre divisions d'infanterie qui sont prêtes à renforcer deux divisions en réserve stationnées de part et d'autre de la forêt d'Argonne (3).

Il est à noter que les Ire et VIIe Armées sont composées d'unités en majorité d'active ou de série A. Cinq divisions d'infanterie motorisées, sur les sept dont nous disposons, en font partie, ainsi que la presque totalité des moyens de transport automobiles, des groupes de D. C. A. des régiments d'artillerie tractés, et des bataillons de chars modernes. Devant elles opèrent les trois divisions légères mécaniques dont les blindés représentent ce que l'armée française a de plus puissant dans le domaine des unités rapides. Cette prédominance des moyens motorisés est justifiée par l'amplitude du mouvement à effectuer et la rapidité avec laquelle il s'agit de parvenir sur la ligne Anvers - Namur. Mais elle est également motivée par le fait que le haut commandement français s'attend à l'effort *principal* allemand dans la plaine de Belgique, où il lui semble que l'adversaire doit engager la masse de choc de ses blindés.

Par contre, les IXe et IIe Armées comprennent principalement des divisions de série A et B. Les renforcements en unités des réserves générales sont moins largement calculés et ces unités sont équipées en matériels moins modernes. En avant de ces deux armées opèrent nos divisions légères de cavalerie composées en grande partie d'unités *à cheval*, faiblement dotées d'engins blindés *légers*.

Le caractère statique de la mission dévolue à la IIe Armée, la faible amplitude du mouvement de la IXe et la nature du terrain — obstacle de la Meuse et forêt des Ardennes — ont été les facteurs déterminants de cette composition. De tout temps, le commandement français a considéré les Ardennes comme un terrain impraticable aux chars et il s'attend à ne rencontrer là que l'action *secondaire* de l'ennemi.

Dans cette marche au devant de l'adversaire, c'est le tiers de l'armée française du Nord-Est qui se met en mouvement.

Derrière les unités de cavalerie lancées au plus loin et au plus vite, derrière les premiers bataillons transportés en camions et les premières batteries tractées, ce seront d'autres bataillons, d'autres batteries, puis les régiments à pied, les groupes d'artillerie hippomobile légers et lourds. Après les troupes combattantes de premier échelon arriveront les réserves, puis les innombrables services. Alors que les cavaliers seront déjà à l'est de la Meuse, de nombreux éléments n'auront pas encore quitté les arrières lointains de la position frontière en territoire national.

Ces forces s'échelonneront sur une profondeur qui, au nord, atteindra 200 kilomètres. Cet échelonnement se réduira progressivement, à l'avant par le repli sur la position de résistance choisie des éléments de cavalerie chargés de retarder l'ennemi, à l'arrière par l'arrivée dans la zone de bataille de tous les éléments combattants, des réserves et des services.

Le but est de s'installer défensivement au plus vite et de la manière la plus solide. *Environ huit à dix jours seraient nécessaires.*

Il est important de noter qu'en dehors des réserves propres à chaque armée celles du haut commandement sont faibles. Quinze

(3) Voir dans le numéro de janvier 1946 de la *Revue historique de l'armée* la reproduction de la carte « Hypothèse Dyle » mise à jour au G. Q. G., le 28 avril 1940. Aucune modification n'a été apportée à la répartition des Grandes Unités ; la mise en place s'exécute le 10 mai conformément aux prévisions.

divisions (4) sont à la disposition entière du général Georges, trois restent provisoirement réservées pour le général commandant en chef, en cas de conflit avec l'Italie. Il faut remarquer également que le centre de gravité de ces réserves se trouve au G. A. 2, alors que ce groupe d'armées n'est pas intéressé dans la pénétration en Belgique.

Le 10 mai, sous un ciel implacablement bleu, sillonné par de nombreuses escadrilles allemandes, la marche du G. A. 1 s'opère au rythme prévu, sans être sérieusement inquiétée, l'aviation de bombardement adverse agissant surtout sur les arrières lointains.

Seules les armées de l'aile droite trouvent le contact.

A la IIIe, les troupes françaises rencontrent les Allemands déjà installés en Luxembourg. Esch-sur-Alzette ne peut être dépassé.

Devant la droite de la IIe Armée, la cavalerie se heurte à des formations blindées et doit abandonner Arlon, d'abord conquis. Vers Etalle se livrent de violents combats. A gauche, la voie ferrée Libramont-Neufchâteau est atteinte.

Devant la IXe Armée, les détachements de découverte dépassent Marche et atteignent l'Ourthe. Leurs gros parviennent à la Meuse.

A la VIIe Armée, notre cavalerie mécanique, dépassant Anvers, est à Turnhout, et des groupes de reconnaissance progressent jusqu'aux îles, assurant la liaison avec les Hollandais à Bergen op Zoom. A Flessingue débarque le détachement qui doit occuper Walcheren.

En résumé, au cours de cette première journée, le plan se déroule normalement. Malgré les bombardements, le réseau ferré assure une circulation régulière. *Seule nouvelle alarmante : la chute des ponts de Maëstricht, qui ouvre la route aux blindés ennemis sur les arrières de la position belge du canal Albert.*

(4) Dont deux D. C. R. Sur les treize divisions d'Infanterie, trois (dont une polonaise) sont en formation.

Dès le matin du 11 mai, l'action ennemie se développe rapidement. En Hollande, la position du Peel est enfoncée au cours de la journée ; en Belgique, dans la région de Maëstricht, une division blindée ennemie franchit la Meuse en utilisant les ponts intacts ou rétablis dans la nuit et submerge les divisions établies au sud-est d'Hasselt. Les chars s'engouffrent dans le dispositif belge, appuyés par les bombardements incessants d'une aviation maîtresse du ciel.

Dans les Ardennes, l'ennemi refoule la défense belge sur Marche, Saint-Hubert, Bertrix, Arlon, arrivant au contact de nos divisions de cavalerie.

Tandis que le commandement belge décide de replier progressivement les troupes du canal Albert sur la ligne Anvers-Namur, à l'abri d'arrière-gardes postées d'abord à hauteur de Tongres, puis sur la Gette, les divisions françaises et britanniques poursuivent leurs mouvements. Ceux-ci devant s'exécuter par étapes de nuit, il en résulte qu'au matin du 11 mai seules la cavalerie et les *avant-gardes* des divisions d'infanterie ont franchi la frontière.

Dans les plaines de Belgique, entre Tongres et la Meuse, les premiers éléments du corps de cavalerie tentent de soutenir les Belges. *Le combat est à peine engagé qu'il s'annonce comme devant être très dur.* Dans les Ardennes, les divisions légères de cavalerie se heurtent également à un *groupement très important d'unités blindées.*

A la IIIe Armée, l'opération dite « Luxembourg » se solde par un échec. Nos forces rencontrent un ennemi très supérieur et doivent, sous la pression adverse, se replier sur les avancées de Longwy.

Devant la IIe Armée, la cavalerie, au contact très serré depuis la veille, est violemment attaquée. Après de durs combats dans la région de Libramont-Neufchâteau, elle est contrainte au repli sur la Semoy. L'effort ennemi se manifeste nettement en direction de Bouillon.

A la IXe Armée, les divisions de cavalerie,

FORCES EN PRÉSENCE SUR LE FRONT

ALLIÉES

Forces terrestres stationnées en France :

a) *Françaises :*

Divisions cuirassées	3 (1)
— légères mécaniques	3
— légères de cavalerie	5
— d'infanterie	84 (2)

b) *Britanniques :*

Divisions d'infanterie	10

c) *Polonaises :*

Divisions d'infanterie (en formation)	1
TOTAL	106

Forces belges et hollandaises :

Divisions belges (environ)	20
— hollandaises (environ)	8
TOTAL	134

Nombre de chars alliés	3.000

Forces aériennes :

a) *Françaises :*

Chasse	500 (6)
Bombardement	140 (6)
Observation et reconnaissance	175
TOTAL	815 (7)

b) *Britanniques* (basées en France) (4)

Chasse	150
Bombardement	160
Reconnaissance et observation	120

c) *Britanniques* (basées en Angleterre) :

Chasse	540 (8)
Bombardement	310 (9)

Total des avions alliés :

Basés en France	1.245
— en Angleterre	850
	2.095

(1) La division cuirassée française comprend 150 blindés, tandis que la Panzer division allemande en comporte de 450 à 500.

(2) Dont 31 d'active, 20 de série A, 16 de série B, 13 représentant les troupes de forteresse et 4 en formation.

(3) Relevé effectué sur les cartes de situation journalière de l'ouvrage *Der Feldzug ni Frankreich* édité par l'état-major allemand en 1941.

(4) Renseignements tirés de l'historique établi en 1941 par le Service des archives et du musée de l'Air.

(5) Dont 500 « stukas » (avions de bombardement en piqué).

(6) Dont 420 seulement disponibles le 10 mai au matin pour la chasse et 75 pour le bombardement.

ALLEMANDES

Forces terrestres :

Divisions cuirassées	10 (1)
Divisions d'infanterie	135
TOTAL	145 (3)

Nombre de chars allemands	7.500

Forces aériennes : (4)

Chasse	1.500
Bombardement	2.300 (5)
Renseignement	850
Coopération maritime	350
	5.000

(7) Les moyens *disponibles* de la « Zone d'opérations aérienne Nord » (Z. O. A. N.); adaptée au G. A. 1 (opérations de Belgique), comprenaient seulement le 10 mai au matin (Rapport du général commandant la Z. O. A. N. n° 214/0 du 3 août 1940). Chasse, 79 avions pour Paris et la basse Seine — 16 pour la VIIe Armée, 46 pour les Ire et IXe Armées, 18 pour la IIe Armée, 11 pour la chasse de nuit (total : 171 avions); Bombardement, 50 ; renseignement, 72.

(8) Furent maintenus en presque totalité « dans les bases anglaises ».

(9) Constituaient le « Bomber Command ». Exécutèrent des missions en France, mais étaient également employés en mer du Nord, sur les côtes allemande et en Norvège.

moins fortement attaquées, se trouvent découvertes par le recul de la cavalerie de la IIe Armée. En fin de journée, elles reçoivent l'ordre de se replier dans la nuit sur la Meuse, pour éviter d'être débordées.

Tandis que ces événements se déroulent dans les Ardennes, où un groupement allemand de trois divisions blindées est signalé, la situation dans le Nord a empiré.

Depuis le matin, les combats font rage à l'ouest de Maëstricht et les gros du Corps de cavalerie se hâtent vers la position Tirlemont-Huy. La résistance des Belges est progressivement submergée. La population reflue en désordre, mêlée aux éléments de l'armée. Les villages sont en flammes ; Tongres tombe aux mains des Allemands.

Aurons-nous le temps de nous installer sur la position Anvers-Namur-la Meuse?

Déjà les délais qui étaient prévus pour cette opération semblent considérablement réduits. Les forces blindées allemandes apparaissent très supérieures partout où le choc s'est produit. L'Armée belge oppose une résistance d'une durée inférieure à celle que l'on avait escomptée et les destructions desquelles on attendait un gros effet retardateur ne semblent pas gêner sensiblement l'ennemi, qui progresse rapidement en direction de Saint-Trond. Les forts de Liége résistent, mais les forces belges du sud de la Meuse se replient sur la tête de pont de Huy.

Le deuxième jour de l'action s'achève sur un tableau sombre : canal Albert en voie d'abandon, Armée belge en retraite, Hollandais submergés, divisions de cavalerie des Ardennes refoulées vers la Meuse et la frontière, ennemi maître de tout le Luxembourg.

Le gros des forces blindées rapides allemandes débouche à une distance si rapprochée de la position sur laquelle nous avons décidé de livrer bataille que l'infanterie qui doit défendre cette position ne paraît pas en mesure d'arriver à temps.

Est-il encore possible de modifier le plan de manœuvre ?

Vers 14 heures, aussitôt après les premiers contacts entre le corps de cavalerie qu'il commande et les éléments blindés ennemis, le général Prioux a adressé au général Blanchard un compte rendu signalant « qu'en raison de la faible résistance belge et de la supériorité de l'aviation adverse la manœuvre Dyle paraît difficile à exécuter et qu'il semble préférable de jouer la manœuvre Escaut » (5). Le général commandant la Ire Armée a transmis ce message important, en s'y ralliant, au général Billotte, qui, à 14 h. 45, téléphone au général commandant en chef sur le front Nord-Est : « Le général Blanchard défend la solution Escaut. Le général Billotte se rend à la Ire Armée, puis chez le général Prioux pour achever la réalisation de la solution Dyle à laquelle il faut se tenir. »

Il est sans doute trop tard pour faire machine arrière...

Depuis la veille toutes les forces du G. A. 1 sont en marche et se trouvent déjà en avance sur l'horaire prévu. Quelques heures auparavant, vers 11 h. 15, vraisemblablement inquiet de l'avance rapide des Allemands succédant à la chute des ponts de Maëstricht, le général Billotte a signalé qu'il prenait toutes dispositions pour aller à la Dyle le plus vite possible et qu'il a « décidé d'effectuer de jour le mouvement du gros de la Ire Armée, les avant-gardes partant à midi et les gros des trois divisions motorisées à 17 heures » (6).

Moins de deux jours ont suffi *pour faire apparaître en pleine lumière les faiblesses de la délicate manœuvre* mise sur pied au cours

---

(5) Extrait du « Rapport sur les opérations du corps de cavalerie » établi après la campagne par l'état-major du corps de cavalerie.

(6) Cette citation, comme celle qui la précède, est extraite du *Journal des communications téléphoniques* tenu au cabinet du général Georges par un officier de l'état-major.

La journée du 12 mai est marquée, au point de vue interallié, par une réunion importante au château de Casteau, près de Mons. Le roi des Belges et le général Pownal, chef d'état-major de la B. E. F. acceptent que le général Billotte reçoive délégation du général commandant en chef pour assurer la coordination des armées alliées en Belgique et en Hollande.

Photo prise par un soldat allemand et représentant un motocycliste arrivé seul dans un village que les troupes françaises viennent de quitter. L'homme a été tué sur sa machine ; près de lui on distingue le corps d'un soldat français.

de la période de stabilisation et *les dangers de cette opération pour laquelle les conditions initialement jugées indispensables avaient été finalement négligées* (7).

Le 12 mai, la lutte s'intensifie tandis que dans tout le groupe des Armées du Nord la marche des divisions d'infanterie se poursuit sans répit de jour et de nuit.

Au nord du front, la VIIe Armée pousse ses avant-gardes à vingt kilomètres au nord de Bréda, mais la bataille n'en est encore dans cette armée qu'au stade des engagements légers. Au cours de la journée les Allemands enfoncent les défenses hollandaises de la position Willemsvaart et poussent leurs blindés en pointe audacieuse jusqu'à Dordrecht.

Dans la nuit du 10 au 11, l'armée belge s'est retirée du canal Albert, portion orientale. Tandis que les colonnes ennemies atteignent la position de la Gette, elle poursuit son rassemblement sur la ligne Anvers-Namur. A Liége, dépassé par l'ennemi, les forts tiennent, mais les défenseurs de la tête de pont de Huy repassent la Meuse et se replient sur Namur.

Le commandement français escomptait des troupes du roi Léopold III une défense prolongée, qui s'avère impossible devant les forces infiniment supérieures de l'ennemi. Il voit ainsi les délais d'installation sur la position défensive considérablement réduits, car il est à prévoir que notre Corps de cavalerie, directement aux prises avec l'adversaire, ne pourra, à lui seul, retarder l'ennemi de manière appréciable.

Malgré les attaques violentes des unités blindées allemandes, nos deux D. L. M. peuvent cependant maintenir leurs positions sur la ligne Tirlemont-Huy pendant toute la journée du 12 et protéger la mise en place de la Ire Armée.

Au sud du dispositif général, devant les

(7) Voir le numéro de janvier de la *Revue historique de l'armée.*

IXe et IIe Armées, la situation s'aggrave. Sous la forte pression des groupements blindés signalés dans les Ardennes, toute la cavalerie de la IXe Armée doit repasser la Meuse en fin de journée, de même que celle de la IIe, qui, après avoir retardé l'ennemi au maximum sur la Semoy, sur la ligne des maisons fortes à la frontière, puis sur les hauteurs dominant la Chiers et Sedan, se regroupe derrière la ligne de résistance. Sauf à Namur et Mézières, les dispositifs de destruction des ponts *sur la Meuse* jouent et, à quelques rares exceptions près, les passages sont détruits. Sur tout le front de la IXe Armée l'adversaire borde la Meuse, alors que les mouvements des divisions d'infanterie ne sont pas terminés. Devant la IIe, il est virtuellement au contact de la position de résistance. Les observateurs aériens signalent de *multiples colonnes motorisées très importantes* en marche vers l'ouest ou vers le sud-ouest, sur les routes aboutissant à Dinant, Mézières, Sedan.

Les événements de cette troisième journée de bataille mettent en évidence deux facteurs qui pèseront lourdement sur les opérations ultérieures :

— *la rapidité* avec laquelle l'ensemble des forces allemandes a pu progresser non seulement dans les plaines du Nord, mais encore dans le terrain difficile des Ardennes, compromettant le déploiement de nos forces;

— *l'apparition* dans les Ardennes, région considérée comme impraticable aux chars et peu propice au déploiement de forces blindées importantes, de nombreuses grandes unités de ce type. *La charnière de notre dispositif, qui ne répond pas à cette hypothèse, est directement menacée.*

Les renseignements qui affluent à tous les échelons du commandement confirment d'ailleurs cette constatation.

Pendant la nuit du 12 au 13 mai, notre aviation signale de nombreuses colonnes motorisées sur les routes des Ardennes, « véhicules presque jointifs, tous feux allumés ». L'ennemi connaît notre incapacité à faire saisir par l'aviation ces objectifs de choix. Il ne prend même pas le soin de cacher son intention de faire effort, à brève échéance, à la charnière de notre dispositif.

Sur la position de résistance où la bataille défensive doit être acceptée, la densité réalisée le 13 mai ainsi que l'organisation générale des moyens sont loin d'avoir atteint le degré désirable si l'on considère que l'attaque est imminente.

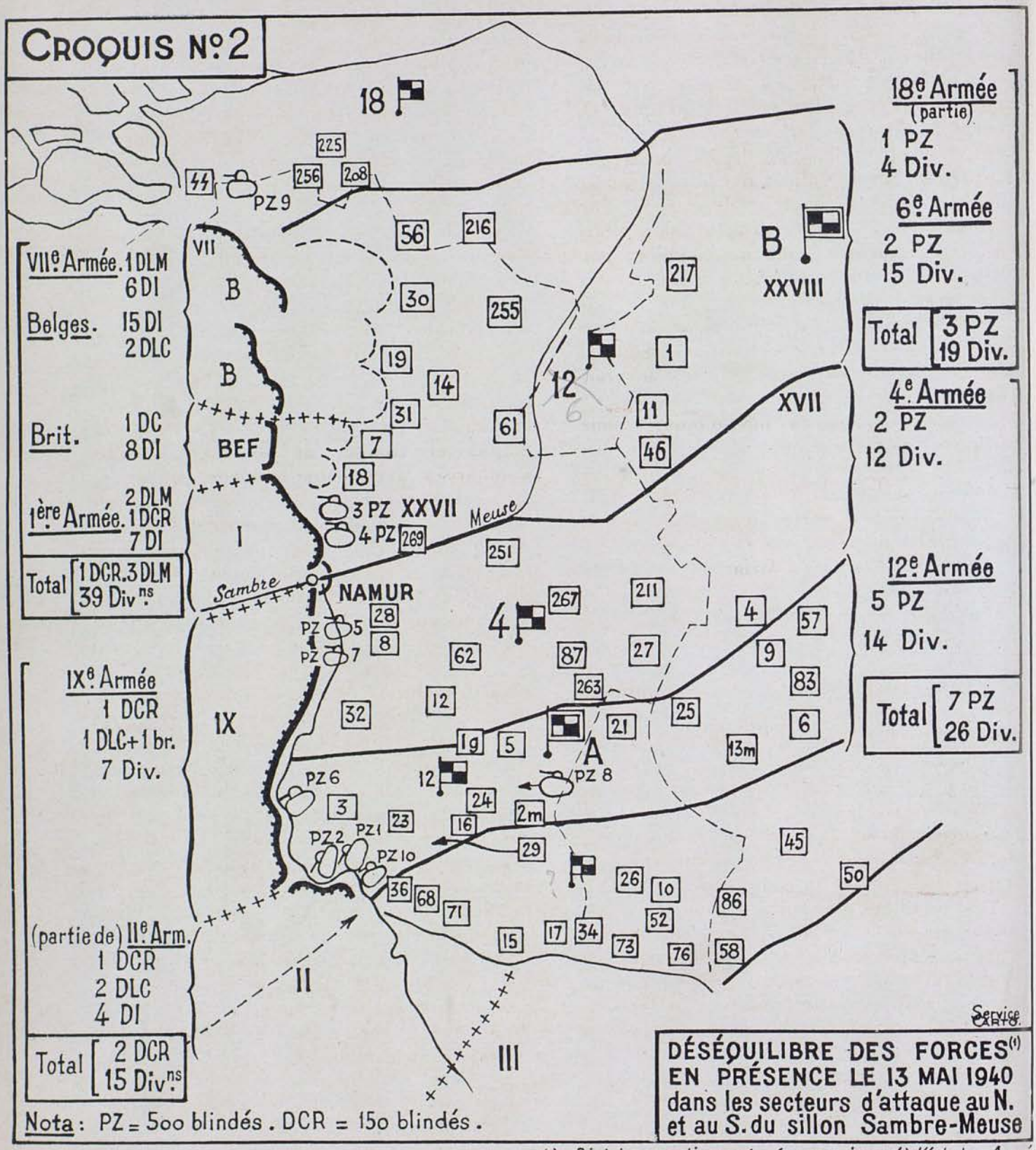
LA BATAILLE DE LA MEUSE

13-15 Mai...

La journée du 13 mai marque la prise de contact et même l'attaque par l'ennemi de la position sur laquelle nous nous proposons de l'arrêter. Si la bataille d'Anvers à Namur n'en est encore qu'à ses préliminaires, par contre, de Namur à Sedan, c'est la bataille de la Meuse qui commence.

En Hollande, la Vesting-Holland est enfoncée à Dordrecht tandis que la VIIe Armée, en butte à des actions de bombardement aérien, s'établit sur la ligne Bergen op Zoom - canal de Turnhout.

Sur le front belge, les éléments déployés sur le canal d'embranchement et sur la Gette retardent l'ennemi. Les deux divisions de cavalerie belges tiendront la Gette jusqu'au soir, couvrant le déploiement complet de l'armée sur la ligne Anvers-Louvain. Plus



(1). *Divisions en ligne et réserves jusqu'à l'échelon Armée.*

au sud les trois divisions britanniques arrivées sur la Dyle poursuivent leur organisation. Devant notre Ire Armée, le Corps de cavalerie se trouve fortement attaqué par des unités blindées en direction de Hannut et Tirlemont. Les combats sont extrêmement violents et meurtriers : en fin de journée nos deux D. L. M. se replient derrière l'obstacle antichars belge à hauteur de Perwez. Sur le front de la Ire Armée, trois divisions d'infanterie motorisées sont au complet ; par contre, les divisions normales n'ont que les deux tiers de leur infanterie.

En résumé, la situation au nord du sillon Sambre-Meuse n'est pas marquée par des événements graves, mais les gros ennemis ont cependant réussi, en *quatre* journées, à se trouver presque à pied-d'œuvre pour l'attaque, alors que nous escomptions disposer de *sept ou huit jours*. Notre Corps de cavalerie, ayant fourni un très gros effort et subi de lourdes pertes, n'est plus capable de tenir longtemps.

Au sud de Namur, la situation se présente sous un jour encore moins favorable, et l'hypothèse émise la veille sur une attaque imminente va se vérifier au cours même de la journée.

A l'aile gauche de la IXe Armée, plusieurs fois en deux jours, l'occupation de la position a été modifiée par suite de l'arrivée échelonnée des divisions et de la juxtaposition à l'infanterie de la cavalerie repliée des Ardennes. Il en résulte une mauvaise réalisation des liaisons, un état embryonnaire de l'organisation du terrain, une subordination défectueuse du commandement.

Les bataillons, étalés sur 4 kilomètres, disposent de moyens réduits. Les réserves sont faibles et l'on ne peut pratiquement pas en faire état pour contre-attaquer en cas de brèche. Quelques rares blockhaus belges sont les seuls points sur lesquels nos troupes peuvent s'appuyer.

Or, il s'agit non pas de retarder l'ennemi, mais de l'arrêter.

A l'aile droite de la IXe Armée, du nord de Fumay au sud de Mézières, les caractéristiques de la défense sont différentes. Les grandes unités (8) occupent leurs emplacements en territoire national depuis longtemps. Leur front dépasse largement 25 kilomètres, mais elles bénéficient d'organisations et de petits ouvrages bétonnés construits en temps de paix et depuis la mobilisation.

A la IIe Armée, le secteur du Xe Corps, qui s'étend de l'ouest de Sedan à l'est de Carignan, semble particulièrement menacé. Deux divisions y étaient en ligne le 10 mai (9), une troisième vient d'être intercalée entre les deux premières dans la nuit du 12 au 13 (10). Malheureusement l'exécution des mouvements de mise en place se poursuit et la bataille se déclenchera alors qu'états-majors et troupes ne sont pas encore familiarisés avec leurs nouvelles missions. Il n'est pas inutile de souligner que les moyens de combat dont disposent les deux divisions de série B qui vont subir le choc sont faibles. Leur encadrement actif est pratiquement inexistant. Elles n'ont pas été aguerries par un séjour au contact de l'ennemi sur le front de Lorraine.

Avant même que le jour se soit levé, l'ennemi franchit la Meuse à l'extrême gauche de la IXe Armée en utilisant le barrage de l'écluse de Houx. De faibles effectifs s'infiltrent d'abord, puis l'infanterie allemande, intensifiant son effort dans les premières heures de la matinée, élargit son emprise sur la rive gauche du fleuve, déborde les défenseurs d'Anhée et, profitant des couverts, se glisse sur les hauteurs boisées dominant la Meuse. De nombreuses escadrilles allemandes de Stukas prennent à partie les défenseurs de la position, les batteries, les P. C. C'est le premier bombardement subi par nos troupes, et l'effet moral diminue chez certaines les réflexes indispensables au combat.

---

(8) Du nord au sud, 61e D. I. et 102e D. I. F.
(9) De l'ouest à l'est, 55e D. I., 5e D. I. N. A.
(10) 71e D. I.

La contre-attaque ordonnée en vue de rejeter l'ennemi sur la rivière ne peut se déclencher avant la nuit, par suite de l'arrivée tardive des réserves d'infanterie.

Devant Dinant, l'ennemi fait également un effort, dès 4 heures du matin. Sous la protection de chars et d'autos-mitrailleuses patrouillant sur la rive droite, l'infanterie allemande réussit à traverser la Meuse et à s'infiltrer à travers les mailles très étirées de notre dispositif.

Une contre-attaque est prévue pour 19 h. 30, mais le bataillon réserve d'armée qui en est chargé n'arrive pas à temps. Seuls les chars et les autos-mitrailleuses qui devaient l'appuyer exécutent le mouvement, atteignent leur objectif, mais doivent revenir à leur base de départ, faute de fantassins pour occuper le terrain.

En fin de journée du 13, l'ennemi a conquis du nord d'Anhée à Dinant une tête de pont de 4 à 5 kilomètres de front et de 3 à 4 kilomètres de profondeur ; il semble *provisoirement* contenu par les éléments des deux divisions attaquées (11).

Plus au sud, l'ennemi prononce vers 16 heures une attaque fortement préparée par l'artillerie. Il franchit la Meuse de part et d'autre du pont détruit de Monthermé, s'empare du village, mais ne pousse pas au delà.

Devant la IIe Armée les indices d'une action offensive se multiplient dès les premières heures de la matinée du 13 mai. Au cours de celle-ci, l'ennemi débouche des massifs forestiers au nord de la Meuse et met en place un dispositif d'attaque face à Sedan.

Vers 11 heures commence un bombardement aérien d'une extrême violence, qui se poursuit jusqu'à 15 heures. Il est mené par des escadrilles très nombreuses de Stukas. Comme à la IXe Armée, le choc psychologique produit sur certains combattants est indiscutable.

A partir de 15 heures les troupes allemandes entreprennent le passage de vive force de la Meuse, de part et d'autre de Sedan, à la faveur d'une recrudescence du bombardement aérien et des tirs d'artillerie. Des chars nombreux, embossés sur la rive droite, prennent à partie par des tirs directs très efficaces les embrasures des petits ouvrages bétonnés battant le cours de la rivière.

L'infanterie ennemie traverse la Meuse par bateaux pneumatiques et, très manœuvrière, s'infiltre dans notre dispositif de défense. Agissant avec audace, l'adversaire occupe la presqu'île d'Iges, atteint vers 17 h. 30 Wadelincourt, puis, au début de la nuit, le village de Cheveuges et les lisières sud du bois de la Marfée, observatoire dominant toute la région.

La tête de pont ainsi conquise a 5 à 6 kilomètres de front et environ 3 kilomètres de profondeur.

La situation au soir du 13 mai est donc sensiblement la même dans la région de Dinant et à Sedan.

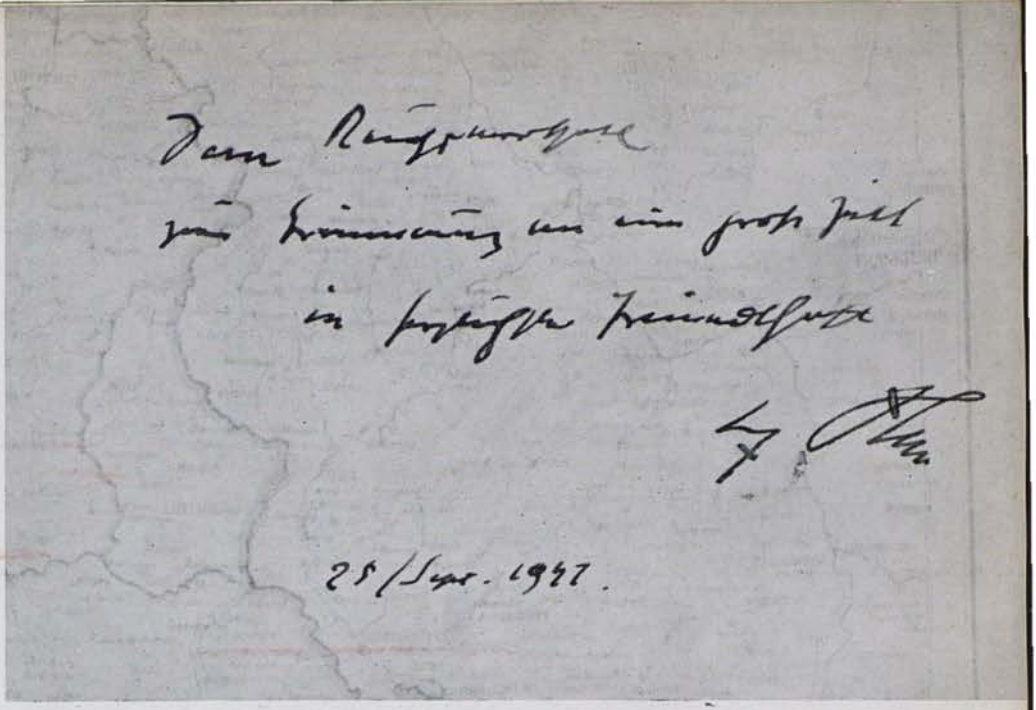
Bien que les procédés employés par l'ennemi n'aient pas été identiques — infiltration audacieuse de faibles éléments au nord, action de force extrêmement violente au sud — les résultats obtenus sont équivalents : l'infanterie allemande a fait brèche dans notre position de résistance *et n'a pas été rejetée sur la rivière.*

Un troisième facteur, imprévu du commandement français, s'ajoute à ceux de *rapidité* de l'avance ennemie et *d'effort principal dans les Ardennes*, apparus le 12. C'est la substitution de la préparation aérienne *instantanée* à la classique préparation d'artillerie succédant *au long temps mort* nécessaire à la concentration des moyens.

Les Allemands abordent la Meuse à Sedan le 13 au matin ; le soir même, ils ont conquis une importante tête de pont. Cette constatation vient bouleverser toutes les notions généralement admises dans les états-majors français et *constitue une véritable surprise tactique.*

---

(11) 5e D. I. et 18e D. I.



Dédicace d'Adolf Hitler à Gœring relevée sur la première page d'un exemplaire de Feldzug in Frankreich édité par l'état-major allemand en 1941, appartenant à Gœring et retrouvé par le général Leclerc à Berchtesgaden en 1945.

Le général Georges écrira plus tard (12) : « L'obstacle constitué par la Meuse de Sedan à Namur nous paraissait en particulier de haute valeur et nos inquiétudes allaient plutôt vers le plateau de Gembloux... Force nous est de reconnaître que nous n'avions pas prévu l'aisance avec laquelle l'ennemi pourrait porter ses chars au delà de la coupure. »

Le 13 mai au soir, les chars allemands n'ont pas encore paru sur la rive gauche de la Meuse, mais le *lendemain matin* ils feront irruption dans nos lignes, consommant la défaite des divisions françaises ébranlées.

LES journées des 14 et 15 mai sont capitales dans la campagne de France.

Sous les coups du groupement du général von Kleist, fort de cinq divisions blindées, et de celui du général Schmidt, fort de deux, la charnière de notre dispositif défensif « saute » à Mézières. Une large brèche s'ouvre entre la Sambre et l'Aisne.

Notre haut commandement se trouve démuni de réserves suffisamment nombreuses pour rétablir une ligne de résistance solide limitant la poussée en flèche des unités blindées adverses.

Depuis le début de la bataille, le général Georges a cependant orienté sept divisions, le 12, entre Escaut et Aisne (13) et, le 13, cinq nouvelles grandes unités vers les points névralgiques du théâtre d'opérations (14). Le 14, il a demandé deux divisions à la VIIe Armée pour renforcer le centre du G. A. 1 (15).

Mais ces réserves, venant de loin par voie ferrée, arrivent généralement trop tard. L'insuffisance des moyens automobiles pour la manœuvre stratégique se fait cruellement sentir.

Le nombre restreint des divisions initialement réservées pose également au commandement un problème angoissant. Les disponibilités immédiates diminuent rapidement. Sur les dix-huit divisions qui constituaient, le 10 mai, les réserves du commandement, il n'en reste plus que neuf le 14.

(12) Rapport sur les opérations du front nord-est remis au général Weygand au début du mois d'août 1940.

(13) 1re D. I. N. A. ; 43e D. I. ; 3e D. I. M. ; 14e D. I. ; 28e D. I. ; 1er R. I. C. ; 3e D. C. R.

(14) 36e D. I. ; 6e D. I. ; 87e D. I. ; 44e D. I. ; 2e D. C. R.

(15) 9e D. I. M. ; 4e D. I.

A cette date le groupe d'armée n° 1 en est à son cinquième jour d'effort. Grâce aux moyens les plus divers mis en œuvre pour hâter les mouvements, les divisions de premier échelon des VIIe, Ire et IXe Armées ainsi que de l'Armée britannique sont pratiquement rassemblées sur la position Anvers-Namur-la Meuse.

La réussite de ce regroupement précipité ne constitue qu'une parade imparfaite à la menace que présente l'arrivée en force de l'ennemi devant la position de résistance que nous avons choisie. Les groupements d'armes différentes n'ont pas trouvé la cohésion nécessaire ; les moyens de combat — l'artillerie en particulier — sont loin d'être complets ; les travaux d'organisation du terrain sont à peine commencés ; enfin, derrière le dispositif réalisé en *première ligne*, les unités réservées sont encore échelonnées sur une grande profondeur et *l'ossature solide sur laquelle devait s'appuyer la résistance fait défaut.*

Or, la bataille pour la position s'intensifie le 14 sous la forme de l'engagement massif des *gros* de l'adversaire, en particulier de ses *unités blindées.*

En Hollande, la situation devient tragique : la Vesting-Holland est prise à revers et la position de la Grebbe enfoncée.

La VIIe Armée, fortement pressée au sud de Bergen op Zoom, poursuit son rassemblement à l'intérieur du camp retranché d'Anvers. Sur le front Anvers-Malines-Louvain, l'armée du roi Léopold III a terminé son regroupement sans que l'ennemi eût considérablement entravé ses mouvements.

L'armée britannique, sur laquelle l'adversaire n'exerce pas d'effort particulièrement violent, s'organise rapidement sur la ligne Louvain-Wavre.

Devant la Ire Armée, le Corps de cavalerie, très éprouvé, achève sa mise en place, au matin du 14, derrière l'obstacle antichars belge de Perwez, à quelques kilomètres de la position de résistance, sur laquelle l'installation des divisions d'infanterie se poursuit fébrilement.

Depuis deux jours les bombardements des arrières par l'aviation ennemie se poursuivent systématiquement, semblant préluder à l'action terrestre.

Effectivement, le 14, à 9 heures, les têtes des 3e et 4e divisions blindées ennemies attaquent sur l'axe Hannut, Perwez et forcent l'obstacle antichars au centre du dispositif du corps de cavalerie. Sous la protection d'une aviation nombreuse, l'adversaire arrive vers midi devant la position de résistance à Gembloux et continue sans désemparer son action offensive. Notre ligne, légèrement entamée, est rétablie grâce à de vigoureuses contre-attaques de la 2e D. L. M. et de la 1re division marocaine. Dégageant le front des divisions d'infanterie, le corps de cavalerie passe alors derrière la position de résistance.

Dans son ensemble, sauf en Hollande, la situation au nord de la Sambre n'est pas mauvaise au soir du 14 mai. Certes, nos troupes n'ont pas eu pour s'installer le temps escompté, mais les excellentes divisions d'infanterie que comptent les VIIe et Ire Armées ont pu, sous la protection des D. L. M., *constituer un front.* Quant aux forces de nos alliés anglais et belges, elles semblent assez solidement organisées.

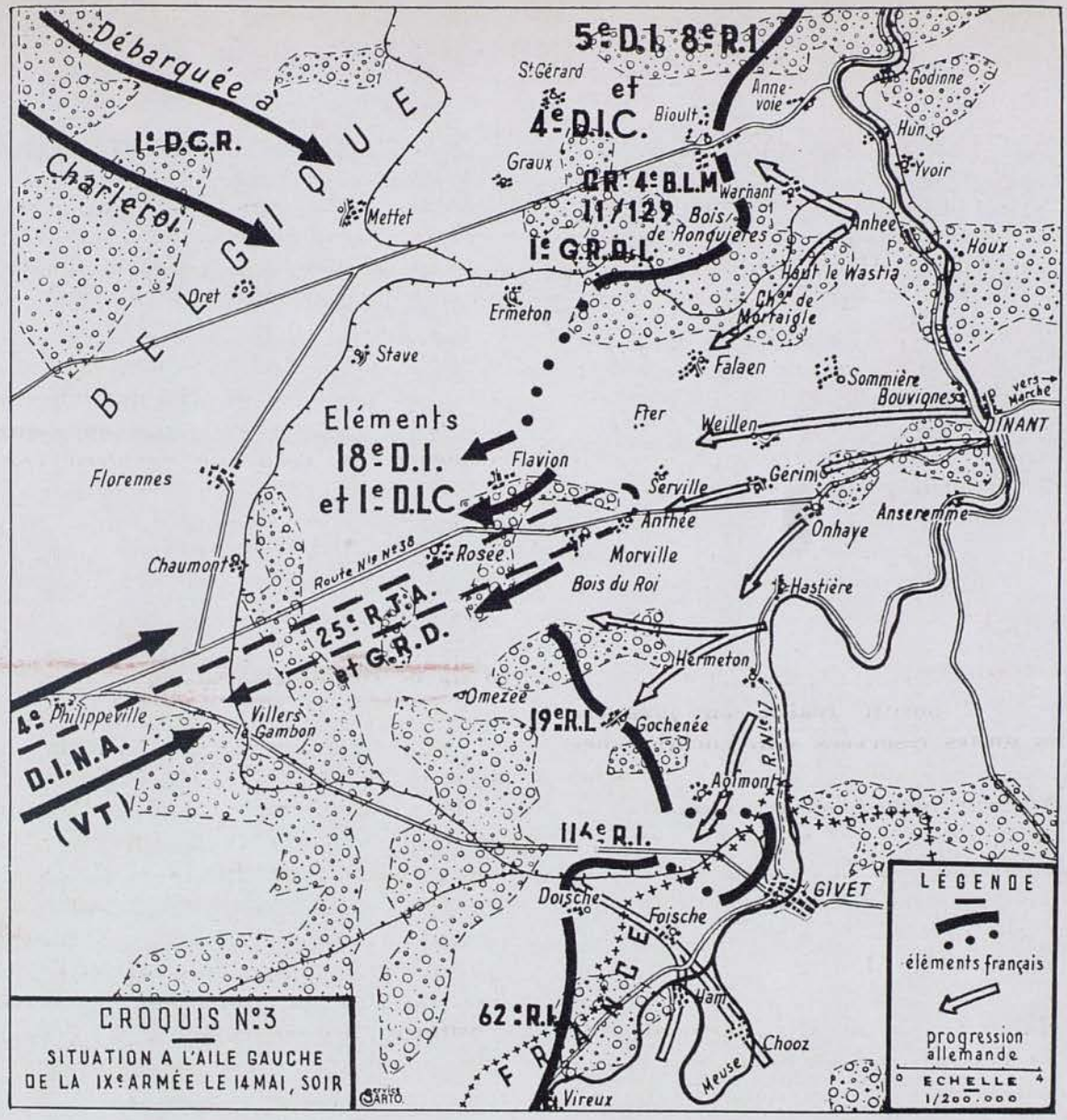
Au sud de Namur, le long du cours de la Meuse, *la situation aux IXe et IIe Armées est infiniment plus précaire.*

A la IXe, dès le début de la matinée du 14, la bataille s'étend sur le front des trois divisions de l'aile gauche et du centre (16).

Au nord de Dinant, l'infanterie allemande, appuyée par des chars qui ont passé la Meuse *pendant la nuit*, s'infiltre vers l'ouest et refoule les défenseurs aux lisières ouest des bois de Warnant.

Vers Dinant, sur l'axe marqué par la route de Philippeville, de nombreux engins

(16) 5e, 18e et 22e D. I.



CROQUIS N°3

SITUATION A L'AILE GAUCHE DE LA IXe ARMÉE LE 14 MAI, SOIR

blindés font irruption et submergent les organisations embryonnaires. Soutenus par les « Stukas », ils débordent, traversent, coupent les unités non encore installées et souvent mélangées.

L'adversaire menace Onhaye et tourne par le nord et par le sud les défenseurs de la région d'Anthée, qui résistent cependant jusqu'en fin de journée. La 18e division, qui défend ce secteur, est coupée en deux ; ses pertes sont très lourdes, elle ne sera plus en mesure de fournir une résistance sérieuse.

Plus au sud, de part et d'autre de Givet, la situation est moins grave, mais l'ennemi réalise cependant au cours de la journée une avance importante. Après avoir passé la Meuse à Ham et Chooz, il atteint Doische et assure ainsi l'extension de sa tête de pont jusqu'au sud de Givet.

La position de la Meuse est forcée sur un front d'une vingtaine de kilomètres.

Pour rétablir la situation on s'emploie toute la journée à monter une contre-attaque en direction de Dinant. Mais, en raison de l'arrivée tardive de la 1re D. C. R., qui vient de terminer ses débarquements dans la région de Charleroi, et de la 4e D. I. N. A., seule

unité réserve d'armée, dont les étapes ont cependant été poussées jusqu'à l'extrême limite de la résistance des tirailleurs, cette action ne peut se déclencher.

Dans la nuit du 14 au 15, les troupes qui tenaient la Meuse, submergées par l'attaque ennemie, reçoivent l'ordre de se rétablir sur une ligne « de barrage » le long de la voie ferrée Mettet-Florennes-Chaumont, mais de nombreuses unités ne peuvent être touchées par les instructions du commandement.

Sur le front de la IXe Armée l'effort de l'adversaire ne s'est pas limité au seul secteur de Dinant. Celui de Mézières, à l'extrême aile droite, où les Allemands exploitent leur succès de la veille à Sedan, se trouve très menacé (17).

Par contre, entre les deux secteurs actifs de Dinant et de Mézières, la situation est bonne. L'adversaire attaque violemment les positions fermement défendues par la 102e D. I. F. dans l'isthme de Monthermé, mais ne peut déboucher sur le plateau à l'ouest de la Meuse.

Au soir du 14 mai, la IXe Armée tient encore à la Meuse par son extrême aile gauche, au sud de Namur, et par son aile droite, du nord de Fumay à Mézières. *Son centre est par contre enfoncé profondément.*

La situation est *très grave*, car la désorganisation totale des unités bousculées ne permet pas d'escompter leur rétablissement. Face à la brèche, dans laquelle s'engouffrent un millier de chars allemands, les réserves immédiates sont minimes : une division cuirassée à 150 chars (1re D. C. R.) et une division d'infanterie (4e D.I.N.A.), dont les circonstances d'arrivée sur le champ de bataille, de nuit et en plein développement du combat, handicapent lourdement l'engagement du lendemain.

Quant aux réserves que le général Georges oriente vers ce point névralgique *elles ne seront pas à même d'intervenir avant plusieurs jours...*

A la IIe Armée, les troupes bousculées la veille à Sedan ont été refoulées au delà de Donchery, des lisières sud du bois de la Marfée et de Wadelincourt. Des éléments avancés ennemis ont même progressé au sud de Cheveuges dans la nuit du 13 au 14.

En raison de la menace qu'elle sent se développer sur sa droite, la IXe Armée a poussé en crochet défensif vers la Bar quelques éléments disponibles. Pour se relier à eux, la IIe Armée a orienté des unités de cavalerie sur le même cours d'eau, dans la région est de Vendresse. Ce front de colmatage ne présente le 14 au matin aucune cohésion. Les unités de deux armées (18) sont enchevêtrées, les liaisons mal assurées. *Aucun chef ne coordonne l'ensemble.*

C'est cependant sur ce groupement étiré que va se développer *l'opération principale de l'adversaire*, c'est-à-dire l'exploitation, *en direction de l'ouest*, de la percée de Sedan.

L'action allemande est menée par les 1re, 2e et 10e divisions blindées, soit environ 1.500 chars. L'ensemble de ces trois grandes unités et des troupes qui les appuient, notamment le régiment « Grossdeutschland », est placé sous les ordres d'un seul chef, le général Guderian.

Cherchant à élargir la tête de pont conquise la veille, l'ennemi fait effort, le 14 dès le petit jour, d'une part, dans la vallée de la Bar en direction d'Omicourt, d'autre part en débouchant de Sedan sur le plateau de Bulson.

Une contre-attaque, hâtivement préparée au cours de la nuit par notre Xe Corps et confiée à la 55e D. I., se déclenche au jour. Elle ne réussit à mettre en ligne que la valeur d'un régiment d'infanterie et un bataillon de chars. Partie à 5 h. 30 de la région de Chemery, elle se heurte bientôt à la 1re division blindée allemande, qui la submerge.

Faisant effort au delà de Chémery, l'adversaire talonne les combattants, qui se replient sur le bois du Mont Dieu.

(17) L'action sur l'aile droite de la IXe Armée, menée par les forces ennemies qui ont forcé la Meuse à Sedan, sera étudiée plus loin

(18) Troupes de la IXe Armée : éléments de la 53e D. I., 3e Brigade de spahis. Troupes de la IIe Armée : 5e D. L. C., 1re Brigade de cavalerie.

Tandis qu'ils poursuivent les attaques en direction sud, les Allemands, accentuant leur pression vers l'est, débordent les troupes de la 71e D. I. qui avaient tenté d'organiser une bretelle défensive sur la rivière l'Ennemanne et arrivent au contact de la deuxième position de la IIe Armée, jalonnée par les lisières nord du bois Mont-Dieu et le village de Stonne. Les deux divisions (55e et 71e) qui défendaient le secteur de Sedan sont totalement désorganisées et inutilisables.

Une contre-attaque, ordonnée par le général Georges, avait été prévue au cours de la journée en direction de Sedan (19). La 3e D. C. R., mise le 13 à la disposition de la IIe Armée vers Tourteron, devait l'exécuter. Finalement, en raison des délais trop justement calculés pour la mise en place, l'opération doit être remise et les bataillons de chars sont même répartis entre les unités d'infanterie avec des missions défensives pour la nuit du 14 au 15.

Tandis que les Allemands, en élargissant et approfondissant leur tête de pont, se « donnent de l'air », ils exploitent leur succès en direction de l'ouest, à la limite entre les IIe et IXe Armées. *C'est là que se situe la véritable action de force qui doit leur assurer la victoire.* Vers 10 heures, c'est-à-dire aussitôt après la liquidation des résistances situées à l'est de la Bar, l'attaque ennemie débouche. Elle est confiée aux deuxième et dixième divisions blindées qui agissent, d'une part, au plus près de la Meuse, d'autre part dans l'axe de la clairière Vendresse-Omont.

Sur les rives sud de la Meuse, les bataillons de l'extrême aile droite de la IXe Armée sont successivement « enroulés » par leur droite.

Plus au sud, les chars ennemis ayant franchi le Bar et le canal à Omicourt développent un effort puissant en direction d'Omont et de Villers-le-Tilleul et, vers 14 heures, un « rush » de blindés emporte les résistances de Vendresse.

Les éléments de la IXe Armée qui s'étaient efforcés de constituer le 14 au matin un crochet défensif au nord de Vendresse se replient en fin de matinée sur la ligne générale Flize-Villers-le-Tilleul, afin de dégager leur droite menacée par la progression des Allemands. Dans l'après-midi ce mouvement s'accentue encore en direction de la Meuse.

Un repli identique se produit dans les unités de cavalerie qui avaient été poussées par la IIe Armée dans la région de Vendresse. Ces unités retraitent en direction du sud-ouest pour éviter l'enveloppement de leur aile gauche.

Cherchant à rester en liaison avec leurs armées respectives, les forces qui constituaient le dispositif de colmatage à la limite des IIe et IXe Armées retraitent dans des directions divergentes. Une brèche menace de s'ouvrir dans la région de Poix-Terron.

Le danger que présente cette rupture de notre dispositif à la charnière n'a pas échappé au général commandant en chef sur le front nord-est. Le général Touchon, commandant la VIe Armée (armée de réserve), est mis à la disposition du général commandant la IIe Armée pour rétablir la liaison entre les deux armées. Il doit prendre sous son commandement, au fur et à mesure de leur arrivée, les unités en cours de transport (20).

Détails symptomatiques, qui donnent la mesure de la pénurie des moyens restant à la disposition *immédiate* du commandement pour rétablir une situation gravement compromise. En attendant l'arrivée des grandes unités ,six bataillons d'instruction doivent organiser une ligne de barrage entre Liart et Montcornet. Des ordres sont, d'autre part, expédiés pour faire affluer dans la région sud-est de Laon des bataillons de chars et des groupes d'artillerie venant de l'intérieur, dont l'amalgame, à proximité de la bataille,

(19) Q. G. N. E. Télégramme n° 1459 3/op. 13 mai, 21 h. 45.

(20) La IIe Armée est depuis le 14 mai, 0 heure, sous les ordres directs du général commandant en chef sur le front nord-est (ordre particulier 90, n° 1451, 3/op., 13 mai). Le général Touchon est mis à la disposition du général commandant la IIe Armée par ordre de mission 1457, 3/op., 14 mai, 15 h. 30, signé par le général Georges.

constituera la 4e division cuirassée du colonel de Gaulle.

La journée du 14 mai est lourde de conséquences. L'ensemble des armées situées au nord de la Sambre apparaît déjà comme menacé sur le flanc droit. La IXe Armée, *enfoncée dans son centre*, est dans une situation grave. Le repli de la IIe Armée sur sa deuxième position *a entraîné la rupture de la liaison avec la IXe Armée.*

Entre les deux brèches créées par l'ennemi sur la position de la Meuse, à Dinant et à Sedan, il reste « un pan de mur » constitué par les deux divisions d'aile droite de la IXe Armée (61e et 102e). Elles ne sont étayées ni à gauche ni à droite. L'écroulement n'est plus qu'une question d'heures.

Au cours de la journée du 15 mai, sur le front d'Anvers à Namur, l'ennemi resserre le contact. Il ne passe toutefois à l'attaque que sur la Ire Armée entre Wavre et Namur.

En Hollande, la résistance de l'armée nationale cesse, sauf autour des îles. A l'embouchure de l'Escaut, les Allemands forcent l'isthme de Vœnsdrecht et atteignent le canal qui coupe à l'est l'île de Beveland, défendue par des éléments français de la VIIe Armée. Cette dernière termine son repli derrière l'Escaut. Le regroupement des grandes unités dont l'envoi vers le sud est envisagé s'achève et déjà les embarquements commencent.

L'Armée belge, sur la ligne Anvers-Louvain, n'est soumise à aucune attaque importante et, plus au sud, sur le *front britannique*, la journée n'est marquée que par une attaque au nord-ouest de Louvain au cours de laquelle l'ennemi entame légèrement la position, mais est rejeté par une vigoureuse contre-attaque de la 3e Division britannique.

Sur la position tenue par la Ire Armée, de Wavre à Namur, l'ennemi passe, par contre, à l'attaque en force vers Ottignies, sur les 2e D.I.N.A. et 1re D.I., et engage de nombreux chars protégés par une aviation puissante. Des contre-attaques réussissent d'abord à rétablir la ligne de résistance, mais bientôt l'adversaire progresse et parvient jusqu'aux positions de batteries. Plus au sud, vers Cortil-Noirmont, de violentes attaques se produisent également sur la 1re Division marocaine, et des éléments allemands s'infiltrent jusqu'à Mellery.

Mais ces attaques, menées par deux divisions blindées et appuyées de nombreux bombardements sur toute la profondeur de la position et les arrières, ne constituent pas pour l'instant le plus grave danger. La retraite de la IXe Armée au sud de la Sambre s'amplifiant considérablement le 15, *l'aile droite de la Ire Armée se trouve menacée.* Pour couvrir son flanc sur la Sambre entre Namur et Charleroi, un dispositif comprenant des groupes de reconnaissance et des éléments de la 2e D. L. M. est hâtivement mis en place à la fin de la journée. Entre Charleroi et la frontière, les éléments d'une division qui arrive à Maubeuge (43e) prennent position au fur et à mesure des débarquements.

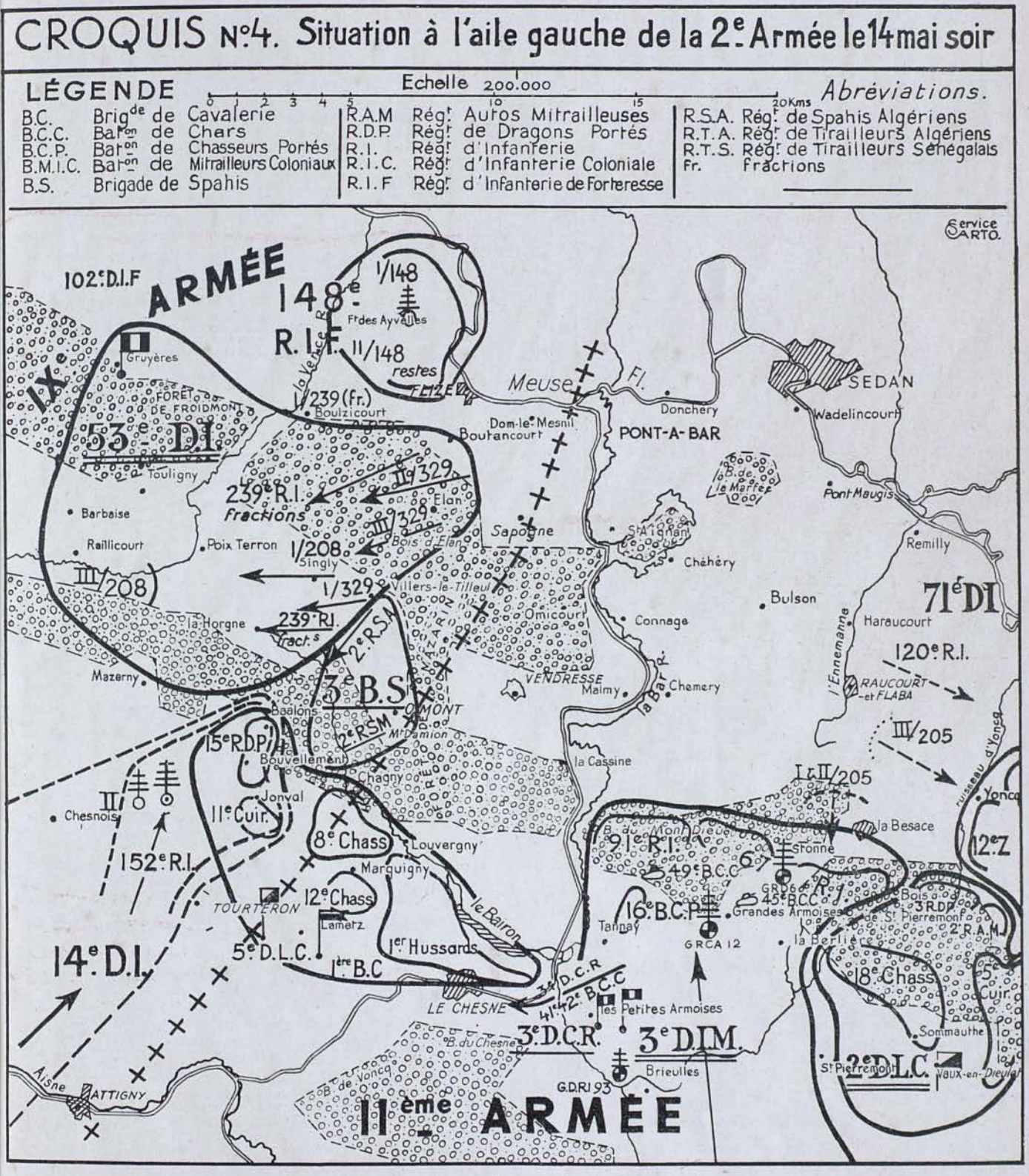
La situation au sud de Namur justifie en effet une telle hâte : *la IXe Armée est en déroute.*

Face à la brèche de Dinant, une ligne de barrage devait s'établir le long de la voie ferrée Mettet-Florennes au cours de la nuit du 14 au 15. La 4e D. I. N. A., seule division réserve d'armée, est venue prendre un « créneau » dans cette ligne.

En avant de ce barrage improvisé, la 1re Division cuirassée, arrivée trop tard le 14 pour contre-attaquer en direction de Dinant, s'est mise en bataille au cours de la nuit. Mais la provision d'essence ne permet pas d'envisager une contre-attaque jusqu'à la Meuse. Force est donc à la D. C. R. de combattre en situation défensive, chars embossés.

L'attaque allemande débouche à 8 h. 30 sur l'axe général Anthée-Philippeville. Plusieurs vagues de blindés ennemis sont bloquées, mais l'attaque s'étend vers le nord et vers le sud, contourne les bataillons de chars immobilisés et se poursuit sur la ligne d'infanterie située quelques kilomètres

CROQUIS N°4. Situation à l'aile gauche de la 2e Armée le 14 mai soir



à l'ouest. Stave est perdu, Philippeville occupé à 13 h. 30. Finalement le fragile barrage des fantassins est submergé. A 16 heures, les Allemands abordent Walcourt, progressent sur Beaumont et parviennent à Froidchapelle.

Plus au sud quelques centaines de combattants de la 22e D. I., rassemblés au matin du 15, ne peuvent barrer la trouée de Marienbourg ; les engins blindés ennemis atteignent, au soir du 15, les abords de Chimay et de Forges.

Au début de la nuit du 15 au 16, les restes de la 1re D. C. R., largement débordés par l'ennemi, se replient sur la ligne Florennes-Mettet, mais la majorité des chars, démunis d'essence, ne rejoignent pas.

La IXe Armée, *rompue de front, en plein centre*, est « hors de cause ». *La retraite y est générale*, sauf à l'aile gauche, où des éléments tiennent encore de Wepion à la région d'Oret.

Pratiquement l'ennemi n'a plus rien devant lui ; de part et d'autre de la forêt de Chimay, il arrive à la frontière, à plus de 40 kilomètres de la Meuse.

La ligne atteinte par ses formations est beaucoup plus fonction des possibilités techniques des chars et des ordres donnés par le commandement allemand que de la résistance opposée par les unités françaises.

Le commandement français ne peut plus compter pour arrêter l'ennemi que sur des unités *nouvelles*. Mais elles sont loin d'être à pied-d'œuvre.

Seule ressource immédiatement disponible, une division nord-africaine (1re D. I. N. A.), qui commence ses débarquements au nord-ouest de Maubeuge, est transportée en camions sur Fourmies au fur et à mesure de l'arrivée de ses éléments.

Pendant que se déroulent ces événements au centre même de la IXe Armée, la situation vers le sud a empiré.

A l'extrême aile droite le général Touchon a été désigné le 14, pour rétablir, en accord avec le général Huntziger, commandant la IIe Armée, la liaison entre les deux armées. Le 15 au matin, le général Georges décide de constituer le « détachement d'armée Touchon », qui, cessant de dépendre du général Huntziger, relèvera désormais de son commandement direct. Pratiquement ce détachement est dénommé VIe Armée dès sa création (21).

Les troupes de la IXe Armée, qui constituent l'aile droite, sont mises aux ordres du général Touchon. Elles comprennent les deux divisions (61e et 102e), restées « en pan de mur » sur la Meuse, dont le front n'est entamé que dans le secteur sud-est de Mézières et à Monthermé, d'où l'ennemi n'a pas encore débouché sur le plateau (22).

Mais, dans la nuit du 14 au 15, le général Corap, d'accord avec le général Billotte, a prescrit l'abandon de cette partie de la ligne de résistance de la Meuse menacée de débordement au nord et au sud.

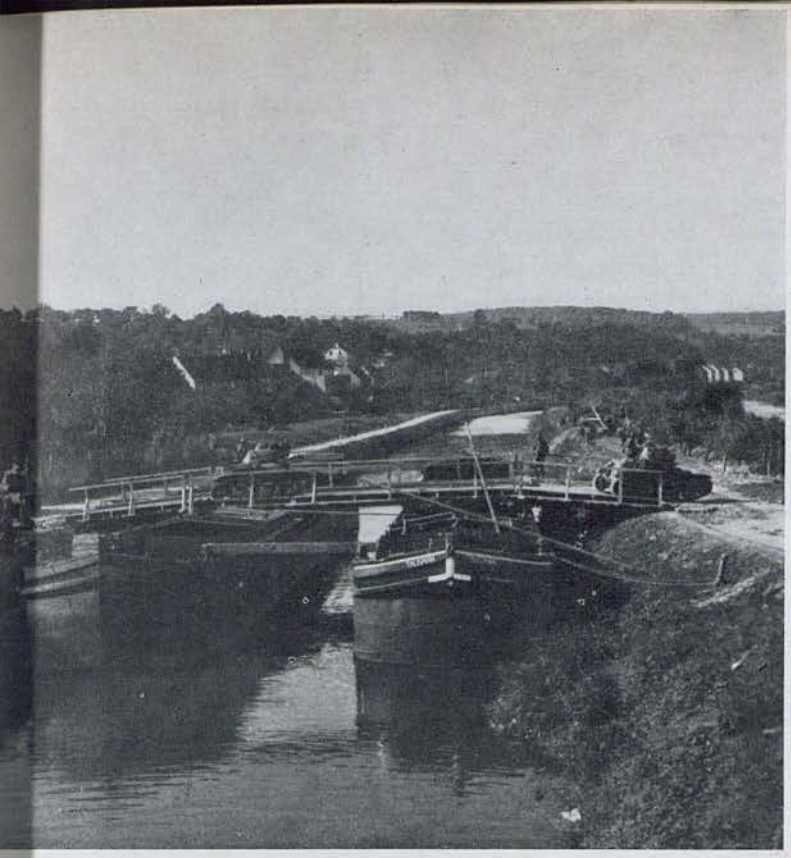
Au lever du jour, la division de gauche (61e) commence son mouvement. Cisaillée par les éléments en retraite venant du nord, noyée dans le flot des réfugiés, éparpillée sur les 30 kilomètres de la zone d'action, la division ne peut se rétablir au cours de la journée.

A la division de droite (102e), unité de forteresse, les troupes tiennent jusqu'à midi dans la tête de pont de Mézières, puis se replient sur la rive droite. Le sous-secteur centre (52e demi-brigade de mitrailleurs) est attaqué dans la matinée par l'ennemi, qui a franchi la Meuse à Nouzonville. A Monthermé, dans le sous-secteur gauche (42e demi-brigade), les Allemands débouchent sur le plateau avec de nombreux chars.

Deux divisions blindées ennemies (6e puis 8e), s'ajoutant à celles qui ont passé la Meuse à Dinant la veille, *viennent par ces nouveaux points de passage achever la défaite de la IXe Armée à l'aile droite.*

S'infiltrant hardiment entre les colonnes

(21) Q. G. N. E. ordre particulier 92, n° 1495, 3 /op., 15 mai, 7 h. 15.
(22) Ces deux divisions, unités statiques, ne sont ni outillées ni entraînées pour la guerre de mouvement.



Passage de chars sur un canal.

des deux divisions françaises, qui se replient vers l'ouest et qui ne représentent qu'une poussière de combattants sur ce front de 60 kilomètres, les pointes de blindés de la 6e Panzer Division progressent jusqu'à Liart. Quelques détachements très légers trouvent le vide complet et poussent même audacieusement en fin d'après-midi jusqu'à Montcornet, à 80 kilomètres de la Meuse.

Plus au sud, la journée du 15 est caractérisée par l'accentuation de l'effort ennemi en direction de Poix-Terron, vallée de la Vence.

Le 15 au matin, un dispositif très léger est déployé entre la Horgne et Poix-Terron. Malgré les violentes attaques des 1re et 2e divisions blindées allemandes, la crête de la Bascule, au sud de Poix-Terron, peut être conservée une partie de la journée. Mais les chars allemands, qui ont trouvé un « trou » vers Boulzicourt, se rabattent par le nord de la Vence. L'ennemi enlève Poix-Terron et maîtrise toute la vallée jusqu'à Launois.

A la tombée de la nuit, les débris des troupes combattant dans cette région se replient en direction de l'Aisne sous la protection de quelques éléments qui tiendront encore dans la nuit du 15 au 16 aux débouchés sud de la forêt de Signy. Le village de la Horgne voit le sacrifice total de la 3e brigade de spahis.

Plus au sud, la rivière la Blairon peut être tenue toute la journée par les unités de cavalerie (5e D. L. C. et 1re Brigade) étayées par les chars de la 3e D. C. R.

Cette situation en fin de journée du 15 fait ressortir *que la manœuvre de colmatage entre les IXe et IIe Armées a échoué.*

Le général Touchon, à qui elle était confiée, n'a pas eu le temps d'assurer son commandement. Il décide d'ailleurs, vers 20 heures, ne disposant d'aucune troupe susceptible de rétablir la situation, d'organiser sa nouvelle ligne de défense sur l'Aisne, en aval d'Attigny, pour le 16 au matin.

A droite, la IIe Armée, livre le 15 mai une bataille d'arrêt. Sur le massif du Mont-Dieu, les assauts de la 10e Division blindée et du régiment Grossdeutschland sont repoussés.

La contre-attaque d'ensemble, remise la veille, mais prescrite de manière *impérative* par le général Georges (23), est préparée au cours de la matinée. Primitivement fixée à 13 heures, puis reportée à 15 heures, cette contre-attaque, sur laquelle le haut commandement fondait de grand espoirs, n'a finalement pas lieu. Les chars de la 3e D.C.R., dispersés depuis la veille entre plusieurs divisions, ne peuvent être rassemblés. L'ennemi attaque sans arrêt et les disponibilités sont absorbées au fur et à mesure de leur rassemblement par des actions défensives locales.

A l'est de la Meuse, où l'ennemi n'avait pas encore exercé de pression, les troupes allemandes prononcent le 15 mai un effort de part et d'autre du massif boisé séparant

(23) Q. G. N. E. Ordre particulier n° 91, pour la IIe Armée n° 1490, 3/op. 14 mai, 21 h. 30.

les vallées de la Meuse et de la Chiers. Mais l'attaque est bloquée au sud d'Inor et la journée du 15 mai se termine *sans que le front de la IIe Armée soit sensiblement modifié.*

Au soir du 15 mai, l'effondrement de la IXe Armée, l'insuccès du colmatage entre cette Armée et la IIe, les progrès rapides des unités blindées ennemies jusqu'à la position frontière et au nord-est de Laon, la désorganisation profonde causée par cette avance en flèche, le reflux dans toute la zone de bataille de dizaines de milliers de réfugiés sont autant de motifs de prévoir le pire, c'est-à-dire *l'impossibilité d'arrêter l'ennemi avant qu'il menace directement Paris.*

Il est évident que le commandement n'a pas à sa disposition les forces *suffisantes* pour constituer *à temps* une ligne de résistance bloquant l'ennemi de front ou pour contre-attaquer *immédiatement* en flanc les divisions blindées allemandes.

La bataille de la Meuse est irrémédiablement perdue.

L'ISOLEMENT DES ARMÉES DU NORD

16-18 Mai...

Compte tenu des renseignements recueillis dans la journée du 15, le général commandant en chef sur le front nord-est fait parvenir ses instructions aux armées, au cours de la nuit du 15 au 16 : nécessité d'enrayer toute exploitation par l'adversaire et de lui interdire la direction générale Givet-Paris, s'accrocher solidement à Anvers, d'une part, au môle fortifié de Montmédy, d'autre part, pour se rétablir sur la ligne Anvers-Charleroi-la Sambre-la face est du saillant de Maubeuge-Anor et la position jalonnée par les hauteurs de Liart, Signy-l'Abbaye, Omont, Mont-Dieu, Dieulet, Inor (24).

Or, cette intention de manœuvre est déjà dépassée par les événements.

Aux deux ailes du front de bataille, la ligne indiquée sera conservée malgré les attaques allemandes. Mais, au centre, cette ligne de rétablissement, abandonnée depuis la veille ou en cours d'abandon, ne pourra être ni tenue ni réoccupée *par suite du manque de moyens.*

A la IIe Armée la situation demeure inchangée au cours de la journée du 16. Les tentatives ennemies revêtent là une forme différente de celles poursuivies dans la bataille de la Meuse : la participation de l'aviation et des unités blindées est restreinte tandis que les actions d'artillerie et d'infanterie ont la prépondérance. Les régions entre Meuse et Chiers, celles de Stonne et du Chesne sont le théâtre de très durs combats.

A l'aile gauche, la ligne sur laquelle l'Armée peut accepter le combat est fonction des dispositions prises par le général Touchon, dont la mission était de rétablir un front de colmatage à la limite avec la IXe Armée. Faute de moyens, la VIe Armée, embryonnaire, n'a pu se maintenir le 15 vers Omont, et le général Touchon a décidé d'établir sa ligne de défense sur l'Aisne. En conséquence, l'aile gauche de la IIe Armée abandonne la

(24) Ces instructions sont résumées et confirmées par l'ordre général n° 14, n° 1507, 3/op.

région sud d'Omont pour se relier à la VIe vers Attigny.

Pour réoccuper les hauteurs de Signy-l'Abbaye-Omont, comme il vient d'en recevoir l'ordre, le général Touchon *ne dispose d'aucune force à pied d'œuvre.* Les grandes unités fraîches qui doivent constituer la VIe Armée subissent d'importants retards. Quant à celles qui composaient la droite de la IXe Armée sur la Meuse, elles sont inutilisables.

La 14e Division du général de Lattre de Tassigny, première arrivée des grandes unités de la VIe Armée, a participé le 15 mai avec son régiment d'avant-garde aux combats livrés dans la région de Poix-Terron. Elle termine ses débarquements. Le 16 au matin, les éléments déjà engagés au nord de l'Aisne, pris au milieu d'attaques multiples, sont contraints au repli malgré une héroïque résistance. Bientôt l'ennemi borde l'Aisne, sauf à Rethel, où une solide tête de pont peut être maintenue.

A l'ouest de cette grande unité qui s'organise rapidement sur la rive sud de l'Aisne entre Attigny et Neufchâtel, un simple rideau défensif est mis en place au cours de la journée. Des unités d'instruction, des groupements provisoires, des chars ou antichars récupérés parmi les troupes en retraite ou sur les parcs régionaux tiennent des ponts.

Sur les quatre divisions qui doivent venir prolonger le front jusqu'à Soissons, trois sont en cours de transport et ne peuvent débarquer le 16 que des éléments peu importants. La quatrième n'a pas encore quitté sa zone de rassemblement vers Dieuze (25).

Au nord de l'Aisne la couverture de l'Armée est très faible. Les nœuds de route de Sissonne et de Liesse, au nord-est et à l'est de Laon, sont simplement tenus par la brigade motorisée de la 3e D. L. C. venant de la IIe Armée.

(25) Ces quatre divisions sont : la 10e venant de Saint-Dizier, la 44e de Bouxviller, la 28e du Jura, la 87e de Dieuze.

Quant à la 4e division cuirassée, elle n'en est qu'au début de son rassemblement dans la région sud de la forêt de Samoussy. Elle se couvre par quelques « bouchons » sur la voie ferrée Laon-Neufchâtel et sur les routes venant de Montcornet, où la pointe des blindés ennemis a été signalée la veille.

Sur le front de la VIe Armée, constituée par une poussière d'éléments étirés sur 80 kilomètres, l'armée allemande ne tente aucune opération sérieuse au cours de la journée du 16.

C'est plus au nord que l'action de force ennemie se développe tout entière. Ses divisions blindées, exploitant en direction est-ouest, défilent devant la VIe Armée *qui ne peut pratiquement rien tenter pour enrayer ce mouvement.*

Seul élément de force *disponible* de toutes les troupes de l'Armée, le 3e régiment d'automitrailleuses de la 3e D. L. C., poussé dans le région de Dizy-le-Gros, est violemment attaqué vers 16 heures par une division blindée et succombe après un combat acharné.

Le général commandant la VIe Armée aurait dû normalement disposer dans sa zone d'action de toute la 2e division cuirassée. Cette dernière (26), stationnée à l'est de Reims, a commencé ses embarquements le 13 à destination de la Ire Armée. En raison des événements, le général Georges a décidé le 14 après-midi de dérouter la division sur Signy-l'Abbaye. La colonne auto a pris cette direction et les premiers trains arrivés à Bussigny ont été dirigés sur la Capelle-Hirson.

Or, le 15 mai, les divisions blindées ennemies s'engouffrent exactement dans la zone que doivent traverser les courants de transport. Le 16 mai, quelques éléments

(26) Sur les trois divisions cuirassées dont dispose le G. Q. G., seules forces de contre-attaque pouvant être opposées aux divisions blindées ennemies, deux ne sont plus disponibles :
— la 1re D. C. R., engagée le 15 mai à la IXe Armée, a été pratiquement détruite après un combat de quelques heures à l'est de Philippeville ;
— la 3e D. C. R., engagée le 14 mai à la IIe Armée, est encore à la disposition de cette Armée et combat vers Stonne.

O R D R E P A R T I C U L I E R

(Suite à l'ordre Général N° 14)
1109 3/01

I - A la suite des évènements survenus le 16 MAI dans la région de MEZIERES, une exploitation ennemie à base d'engins mécaniques semble en cours entre AISNE et OISE.

Il s'agit d'enrayer au plus tôt cette exploitation en s'efforçant de rétablir la continuité du front entre la trouée d'ANOR et le Canal de la BAR.

- A cet effet s'appuyant sur la ligne de barrage anti-chars organisée sur l'AISNE d'ATTIGNY, RETHEL, CHATEAU-PORCIEN, et sur l'Oise d'Hirson à Guise nettoyer d'abord, par une opération menée à base d'engins mécaniques, la région comprise entre l'OISE et ~~le Ruisseau de VAUX (S.O. de SIGNY L'ABBAYE)~~ l'Aisne de Ch.au Porcien

Puis profiter de cette opération de nettoyage pour s'efforcer de déboucher au Nord de l'AISNE de RETHEL, ATTIGNY.

I - En tout état de cause s'opposer à toute extension latérale de la poussée ennemie, en tenant tous les passages de l'AISNE et de l'OISE JUSQU'à leur confluent, où possible le Canal de l'Oise à l'Aisne -

16 Mai 1940

George

1 Exemplaire

d'artillerie tractée ou de chasseurs portés parviennent dans la zone de la VIe Armée, mais la principale fraction de la D. C. R., et en particulier *tous les bataillons de chars*, débarquent suivant les possibilités, vers Saint-Quentin, le Nouvion, Hirson. Ils seront employés à garnir les ponts de l'Oise et du canal de l'Oise à la Sambre et à tenir Guise. Sur quelques points seulement le dispositif comprendra de légers éléments d'infanterie. Quant à l'artillerie, elle fera presque totalement défaut.

Plus au nord, la IXe Armée, dont le général Giraud a pris le commandement en remplacement du général Corap (15 mai, 16 heures), cherche à se rétablir sur la position frontière (27) au sud-est de Maubeuge.

A l'aile gauche de l'Armée, restée en dehors de la zone d'effort des divisions blindées ennemies, le dispositif des 5e D. I. et 4e D. L. C. est encore cohérent le 16 au matin sur la ligne Fosses-Mettet.

Au centre, les 18e, 22e, 3e D. I. N. A. et 1re D. L. C., qui ont subi le choc ont été dispersées. Il n'en reste plus que de faibles éléments qui se sont repliés vers la frontière.

Seule force blindée dont la IXe Armée ait pu disposer au cours de la bataille, la 1re division cuirassée, pratiquement détruite le 15 vers Philippeville, tente de regrouper, vers Avesnes, les débris de ses bataillons.

Ce dispositif central de la IXe Armée est sans cohérence. De nombreux éléments désorganisés, mélangés à un flot de réfugiés, déferlent par toutes les routes venant de l'est. Seul môle encore solide : le secteur tenu entre Bavai et la forêt de Trelon par la 101e division de forteresse.

A l'aile droite de l'Armée, jusqu'à l'Aisne, c'est le vide.

En arrière commencent à arriver les divisions dont l'engagement dans la bataille de la Meuse, le 15, n'a pas été possible. La 1e Division nord-africaine (28) vient renforcer la position frontière avec ses premiers bataillons débarqués. La 9e D. I. motorisée, venant de la VIIe Armée par route, commence ses débarquements aux environs du Cateau et pousse des éléments sur l'Oise entre Guise et Hirson.

Au cours de la journée du 16, l'adversaire reprend ses attaques.

L'aile gauche de la IXe Armée, placée en dehors de l'axe d'effort ennemi, mais cependant fortement pressée, se replie au sud-est de Charleroi, sur la ligne Châtelet-Gerpinnes, Thy-le-Château.

Sur tout le *front central* se livrent des combats confus. Beaumont est atteint par l'ennemi, dont les forces importantes parviennent au contact de la position frontière. Dès la tombée de la nuit, cette dernière est forcée en plusieurs points vers Solre-le-Château. Les colonnes blindées allemandes poussent sur Avesnes et Landrecies, où elles viennent cisailler les mouvements non terminés des divisions arrivant en renfort.

Plus au sud, où rien ne s'oppose à la poussée des chars, Vervins est occupé au milieu de l'après-midi. Au soir du 16, les chars de notre 2e D. C. R. doivent, après de durs combats, abandonner la défense de Guise. *Dès les premières heures de la nuit, les forces ennemies bordent l'Oise depuis sa source jusqu'au nord de La Fère.*

Aux armées qui combattent au nord de la Sambre la situation est loin d'être aussi mauvaise qu'à la IXe, mais, en raison du recul profond de cette dernière, la Ire Armée a reçu l'ordre, en se couvrant sur la Sambre, de s'aligner en premier lieu sur la ligne Ottignies-Fleurus-Châtelet et de se replier ultérieurement sur le canal de Charleroi (29).

(27) La position frontière est constituée dans cette région par une ligne de casemates et de blockhaus qui n'a rien de comparable comme puissance à la ligne Maginot. Certains petits ouvrages complètent l'organisation vers Maubeuge et la vallée de la Sambre. Seules les fortifications du secteur de la 101e D. I. F. sont occupées en permanence. Cette division défend 50 kilomètres de front entre Bavai et la forêt de Trelon; vers Anor, Macquenoise, les blockhaus en sont pas occupés ; ils ne le seront que par les troupes de campagne.

(28) Débarquée V. F. à Valenciennes, transportée par camions sur Avesnes-Fourmies.

(29) G. A. 1. Ordre particulier n° 16,4207 S /3, 15 mai, 10 heures.

Abandonnant l'appui de la place de Namur, elle a commencé son repli dans la nuit du 15 au 16 et l'achève au cours de la journée sous la pression constante de l'ennemi. Namur encerclé commence une héroïque résistance, qui se poursuivra, comme celle de Liége, pendant plusieurs jours.

Sur la Sambre, le groupement de cavalerie mis en place le 15 couvre le flanc droit de l'armée dans la région Châtelet-Charleroi, tandis qu'une D. I. fraîche (43e), encore incomplètement débarquée, vient s'installer entre Charleroi et Maubeuge.

Au nord de la Ire Armée, l'armée britannique effectue sans incident le repli de sa droite sur la Lasne et se trouve, le 16 au soir, en liaison avec la Ire Armée à Chapelle-Saint-Lambert. L'armée belge contient les tentatives allemandes et s'accroche toujours à la ligne Louvain-Anvers.

La VIIe Armée, dont les forces ont été réduites de trois divisions au profit de la Ire et de la IXe Armée, opère son repli derrière l'Escaut, à l'ouest d'Anvers. Dans l'île de Beveland la pression ennemie s'est accentuée et l'évacuation est préparée.

La journée du 16 s'achève sur un tableau encore plus sombre que la veille. Entre *Sambre et Aisne la situation tourne au désastre.* Les divisions orientées par le G. Q. G. sur la VIe Armée n'ont pu parvenir à temps pour établir un barrage solide sur la ligne Hirson-Omont, que le haut commandement désirait tenir. Celles qui venaient renforcer la IXe Armée ont été surprises en cours de débarquement par l'avance rapide de l'ennemi. Les divisions blindées allemandes, ayant forcé la position frontière au sud-est de Maubeuge, font peser une grave menace sur les arrières des armées situées au nord de la Sambre. Plus au sud, elles parviennent à l'Oise, défendue entre Guise et La Fère *par les seuls chars de la 2e D. C. R.*

En réalité, le général Georges n'est qu'imparfaitement renseigné le 16 au soir sur cette situation. Il envisage d'enrayer l'exploitation ennemie en nettoyant, par une opération menée à base d'engins mécaniques, la région comprise entre l'Oise et l'Aisne, puis d'en profiter pour déboucher au nord de l'Aisne, de Rethel, afin de rétablir un front continu entre Anor et la Bar (30).

L'opération doit se déclencher le 17 au matin sur la direction générale Marle-Signy-l'Abbaye avec les 1re, 2e et 4e Divisions cuirassées. L'objectif est la voie ferrée Hirson-Liart, et Chaumont-Porcien (31).

Or, la 1re D. C. R. n'a pu regrouper qu'une vingtaine de chars sur les cent-cinquante qu'elle a engagés le 15 vers Philippeville. La 2e D. C. R., disposée en cordon sur tout le cours de l'Oise, n'est plus susceptible d'être rassemblée. La 4e D. C. R., en cours de constitution, ne peut mettre en ligne que des moyens réduits. Quant aux divisions d'infanterie qui dans l'esprit du commandement devraient participer à l'action, elles commencent seulement à arriver sur l'Aisne et dans la région de Maubeuge-Hirson-Guise. *Il n'y en a aucune* entre Guise et La Fère.

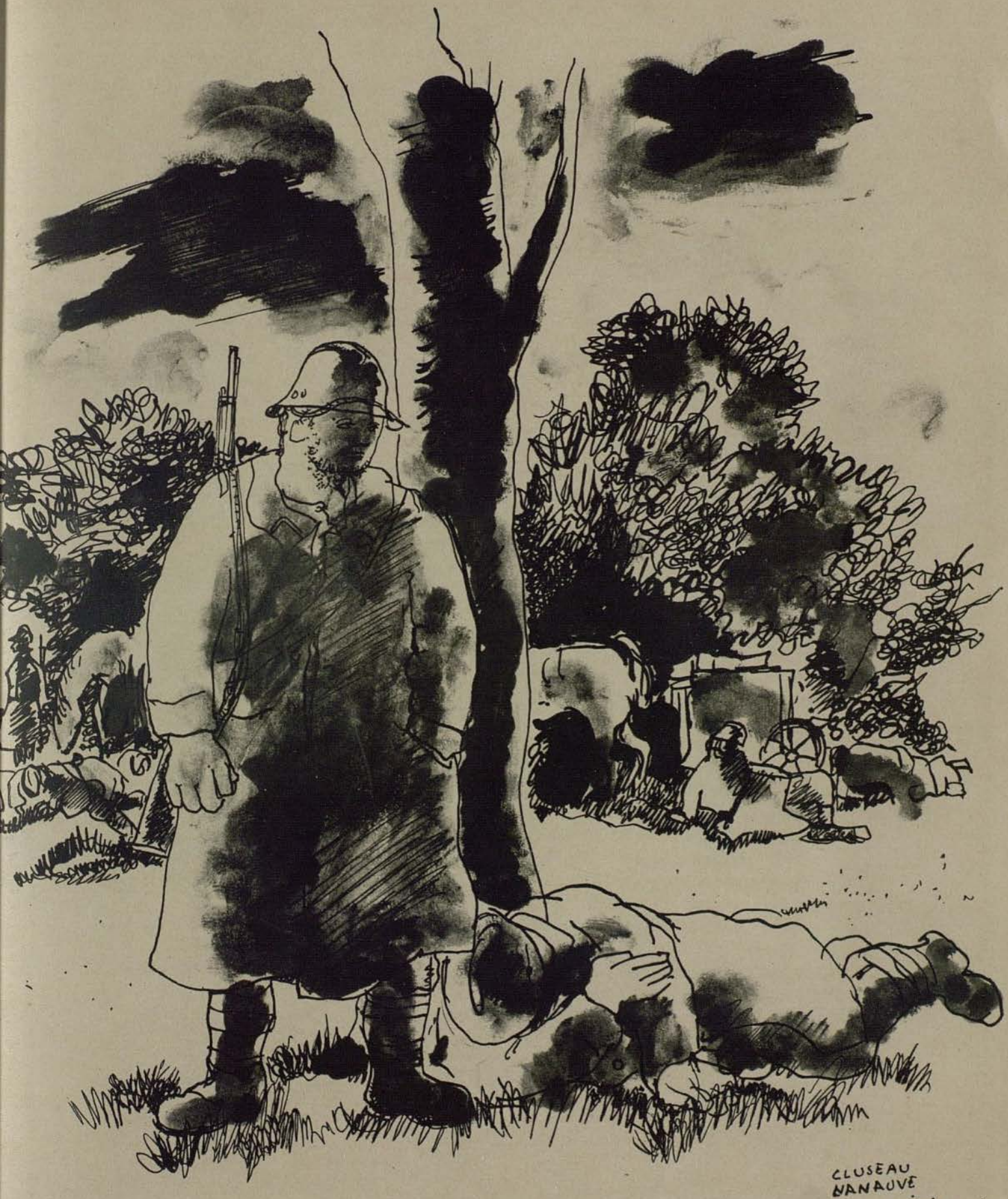
L'opération est impossible. Rien ne peut être opposé maintenant à la marche de l'ennemi en direction de la mer.

Au milieu de la nuit du 16 au 17, l'ennemi, ayant rompu la position frontière au sud-est de Maubeuge, a lancé ses colonnes blindées sur Avesnes, puis Landrecies, où il est parvenu vers 6 h. 30.

La plus grande confusion règne dans le quadrilatère Landrecies-Solre-le Château-Hirson-Guise, où se croisent les unités combattantes et les services refluant de la Meuse, les populations civiles déferlant de toute la région des Ardennes, les unités venant du nord et de l'ouest pour renforcer la position frontière sur laquelle le commandement espère rétablir la situation. C'est à l'initiative des chefs locaux que des résistances

(30) Ordre particulier, suite à ordre généra nº 14, nº 1507 3/op., voir reproduction photographique page 64

(31) Ordre particulier nº 93 pour les généraux Giraud et Touchon nº 1537 3/op., 16 mai.


CLUSEAU
NANAUVE
juin 40

s'ébauchent, subsistent, s'évanouissent. Les ordres du commandement ne parviennent plus aux exécutants.

Dans cette situation extrêmement mouvante et tragique, il semble que la position frontière ne puisse plus être considérée comme position de résistance de la IXe Armée et que sa dislocation totale ne soit qu'une question d'heures. Aussi le général commandant le G. A. 1 donne-t-il, le 17 à 15 heures, l'ordre de tenir ferme la Sambre, en amont de Charleroi, et le canal de l'Oise, ce qui, au soir, semble provisoirement réalisé (32).

Sur la position frontière, dont les centres de résistance ont été dépassés, la lutte dure toute la journée du 17. A la nuit les bataillons de forteresse se replient sur la rive nord de la Sambre pour tenir les passages entre Jeumont et Maubeuge, face au sud. De nombreux éléments accrochés ou encerclés restent sur place.

Dans la région Thelon-Ohain, Mondrepuis, les troupes résistent héroïquement, puis entament un difficile repli à travers une zone sillonnée par les engins ennemis. La forêt du Nouvion constitue au soir du 17 pôle d'attraction et refuge pour ces unités ou pour des isolés, qui pourront rentrer dans nos lignes jusqu'au 18 au soir par les ponts encore tenus d'Etreux, du Gard et d'Oisy.

Au soir du 17 mai, l'ennemi se trouve à pied d'œuvre pour continuer son action le 18 sur la fragile ligne de résistance qui lui barre la direction de Cambrai. Son mouvement de débordement de la forêt de Mormal se dessine ; la partie sud de la forêt est déjà sillonnée par quelques reconnaissances.

La Ire Armée et même toutes les armées s'échelonnant jusqu'à Anvers se trouvent ainsi gravement menacées dans leurs arrières.

La journée du 17 voit également l'exploitation allemande se poursuivre sans désemparer dans la région comprise entre Guise et Laon.

A 4 h. 30 l'ennemi passe à l'attaque des passages de l'Oise à Moy, Béthenicourt, Mézières et Ribemont, tenus par les chars de la 2e D. C. R. étirés en cordon. Malgré de brillantes contre-attaques, la défense est progressivement submergée. Au nord de Longchamps, sur la gauche de la trop longue ligne de bataille de notre division cuirassée, les attaques allemandes commencent à 16 heures et parviennent également à réduire les résistances.

En fin de journée, après une lutte acharnée et inégale, la défense des ponts de l'Oise est bousculée sur toute la ligne. Quelques chars peuvent se replier sur Wassigny et Bohain, d'autres, rejetés vers le sud-ouest, combattent encore dans le triangle formé par l'Oise et le canal Crozat.

L'ennemi ne cherche pas à exploiter immédiatement son succès en profondeur ; quelques patrouilles sillonnent seules la campagne entre Saint-Quentin et Bohain... Mais l'armée allemande est à pied d'œuvre pour exploiter le lendemain sur Péronne et Bapaume, *car le commandement français ne dispose d'aucune réserve sur cette direction. Le 18 mai, les divisions blindées ennemies trouveront le vide devant elles.*

Dès le 17 au matin, le général commandant en chef sur le front nord-est sait que l'opération à base de moyens cuirassés qu'il avait ordonnée pour arrêter l'exploitation ennemie sera loin d'avoir l'importance qu'il espérait. Il en découle logiquement que l'ennemi est désormais en mesure de pousser ses forces *en direction de Paris par la vallée de l'Oise.*

Pour barrer cette vallée à hauteur de Tergnier, il faut une armée prolongeant vers l'ouest le front de la VIe Armée en cours de constitution sur l'Aisne. Comme la VIIe Armée, opérant à l'extrême nord du dispositif général, se trouve amputée de la majorité de ses divisions et que son chef, le général Giraud, a pris le commandement de la IXe Armée, il est décidé que son état-major et ses éléments organiques se por-

(32) G. A. 1. Ordre particulier n° 23, 4282 S /3, 17 mai, 15 heures.

teront vers Amiens et que l'Armée constituée pour barrer la vallée de l'Oise sera la nouvelle VIIe Armée, sous les ordres du général Frère.

La concentration dans la région d'Amiens-Chauny-Compiègne de forces prélevées sur la Lorraine et l'Alsace est immédiatement ordonnée (33). Il est à remarquer qu'avec ce nouveau groupement de divisions le nombre des grandes unités réservées à la disposition du commandement qui était tombé le 14 mai à neuf devient pratiquement nul le 17. C'est par retrait d'unités en ligne dans les secteurs passifs ou par création de nouvelles unités que le commandement devra dès lors alimenter la bataille.

La ligne de résistance sur laquelle les armées situées au sud de l'axe d'exploitation de l'ennemi ont mission de tenir est fixée à l'Aisne, le canal de l'Ailette et la Somme de Péronne. En réalité, il existe au G. Q. G. un espoir de voir la nouvelle VIIe Armée se souder à l'aile droite de la IXe en remontant sa gauche vers le nord jusqu'à Ribémont (34). Mais les événements dont nous avons vu le déroulement entre Guise et La Fère au cours de la journée, et qui sont encore ignorés du G. Q. G., rendent cet espoir vain.

Tandis que tout l'enjeu de la bataille se concentre dans les régions nord de l'Aisne et vallée de l'Oise, les combats restent violents sur le reste du front, mais doivent être considérés comme des actions secondaires de l'ennemi.

Malgré les attaques fréquentes et violentes, le front de la IIe Armée est stabilisé dans son ensemble. A sa gauche, la situation de la VIe Armée, sur l'Aisne, reste calme au cours de la journée du 17.

La 4e D. C. R. du colonel de Gaulle, qui devait participer à la contre-attaque d'ensemble prévue par le haut commandement pour le 17 mai au matin, attaque *seule*, les deux autres D. C. R. (1re et 2e) n'étant plus disponibles. Les bataillons de chars venus du Centre, du Sud et de l'Est pour constituer cette nouvelle grande unité ont débarqué le 16 et dans la nuit du 16 au 17. Quelques heures après, grâce à un prodigieux effort de volonté de tous, la division débouche à 4 h. 15 sur l'axe Laon-Montcornet, réduit les îlots de résistance vers Chivres, Bucy et pénètre au cours de l'après-midi dans Lislet et Montcornet. A la nuit, une violente attaque aérienne lui cause des pertes sérieuses et elle se retire dans la région ouest de Sissonne.

Sur l'Aisne, la mise en place des divisions d'infanterie de la VIe Armée se poursuit. L'action violente de l'aviation allemande continue et apporte des perturbations graves dans les courants de transport. Le rideau défensif, hâtivement jeté le 16, est encore faible, car les divisions ont de larges fronts à tenir (20 à 25 kilomètres en moyenne) avec des moyens dont la totalité ne sera rassemblée que le 19 ou même le 20 mai.

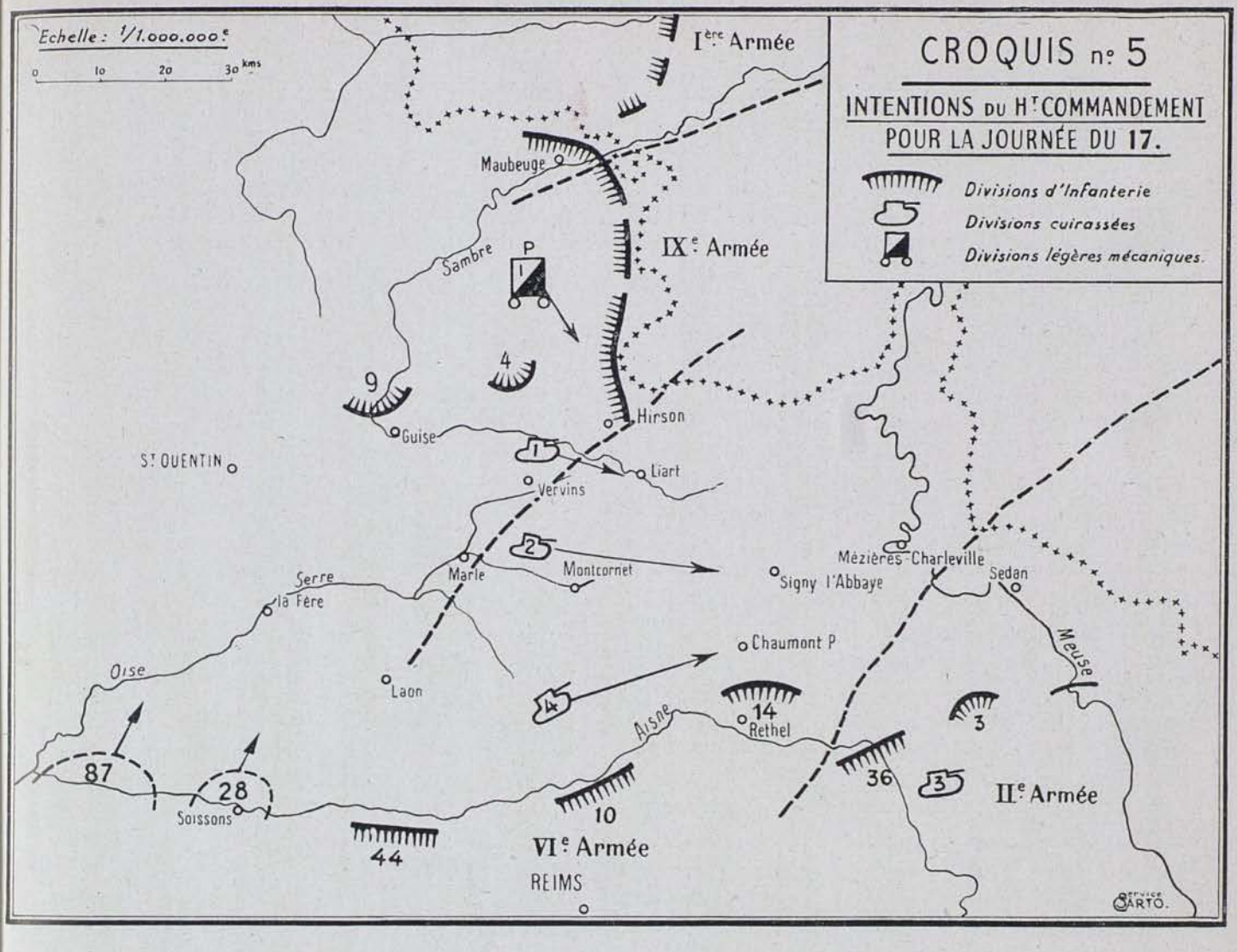
Au nord de l'axe d'exploitation de l'ennemi la Ire Armée, menacée sur sa droite depuis la rupture du front de la Meuse, a replié ses forces dans la nuit du 15 au 17 sur la ligne Ottignies-Fleurus-Châtelet. La nuit suivante, le mouvement s'est poursuivi et, le 17 au matin, les divisions se trouvent en position sur le canal de Charleroi et de la Sambre.

Sur l'aile droite ont reflué, au cours de la nuit, les unités de gauche de la IXe Armée, qui ont été séparées de leur armée par la poussée ennemie en direction de Solre-le-Château. Ces troupes se sont heurtées partout au cours de leur repli à des détachements ennemis, elles sont désorganisées et provisoirement inutilisables.

C'est à une division fraîche (4e D. I.) arrivant du Nord qu'est donnée la mission de prolonger sur la Sambre entre Maubeuge et la forêt de Mormal la couverture de l'armée, mais les passages de la Sambre en aval de

(33) Q. G. N. E. Ordre particulier n° 96, n° 1550, 3/op., 17 mai. Grandes unités prévues : 23e, 19e, 7e N. A., 4e D. I. C., 21e D. I. (venant du Nord).

(34) Q. G. N. E. Ordre particulier n° 98 pour la VIIe Armée n° 1575, 3/op., 18 mai.



Berlaimont ne seront tenus par cette grande unité que le 18.

Le corps de cavalerie, durement éprouvé, doit, suivant les ordres du général commandant le G. A. 1, se regrouper afin d'être en mesure d'intervenir sur le flanc de l'ennemi dans la région de la forêt de Mormal,

Plus au nord, l'armée britannique tient la Senne, tandis que les Belges se sont repliés sur le canal de Willebrœck.

A la VIIe Armée, les mouvements de regroupement à l'ouest d'Anvers sont terminés. Ils vont permettre au commandement de prélever sur cette partie du front moins menacée le maximum de forces. Seules deux divisions resteront à la garde de l'Escaut tandis que l'île de Walcheren sera évacuée.

Dans la nuit du 17 au 18 le repli stratégique de l'ensemble des armées du Nord doit se poursuivre en vue d'atteindre la ligne générale Dendre, d'Alost à Ath, Mons, Maubeuge.

Sur tout le front d'Anvers à la Sambre de Maubeuge, aucune opération importante n'est tentée par l'ennemi au cours de la journée du 17.

Au cours de la journée du 18 mai l'intérêt se concentre toujours dans la région centrale du front, où l'ennemi pousse son exploitation en flèche avec une audace qui bouleverse toutes les prévisions de l'état-major français.

Le général Touchon, commandant la VIe Armée, a bien reçu l'ordre d'agir sur les éléments blindés ennemis signalés au nord de la Serre de façon à ralentir leur progression vers l'Oise, mais les moyens dont il dispose sont insuffisants (35).

Ses grandes unités ne sont pas complètement débarquées. Cinq divisions s'échelonnent d'Attigny à l'Oise sur un front de 150 kilomètres et n'ont pas encore rassemblé la totalité de leurs moyens. Une sixième (42e D. I.) commence ses débarquements à l'ouest de Reims et s'apprête à entrer en ligne dans le secteur de Pontavert-Neufchâtel. *En arrière, la VIe Armée ne dispose d'aucune réserve.*

Des détachements de découverte sont simplement lancés sur Dizy-le-Gros, Marle, Crécy-sur-Serre. Mais l'ennemi tient solidement les ponts de la Serre et ne peut être délogé.

Sur le front de l'Aisne, l'ennemi resserre le contact. A Château-Porcien, Rethel, Attigny, quelques éléments légers d'infanterie réussissent à franchir l'Aisne sous la protection de chars embossés sur la rive droite. Vigoureusement contre-attaqués, ils doivent se replier.

A gauche de la VIe Armée, la nouvelle VIIe Armée n'en est encore qu'à *l'ébauche de sa concentration*. Au début de la nuit du 17 au 18, le général Frère, qui vient d'en prendre le commandement, pouvait dire aux généraux des premières divisions dont l'arrivée est prévue : « Pour l'instant la VIIe Armée n'est composée que de moi-même et de quelques officiers d'état-major. » (36).

En fait, le 18, cette situation n'est que très légèrement améliorée. Seuls des éléments légers tiennent le 18 au soir les passages de Ham, La Fère et Chauny. Les unités arrivent à la Somme en même temps que les premiers blindés ennemis, dont les tentatives de passage vers Ham, Saint-Simon, Jussy, Mennessis sont bloquées de justesse. Vers Péronne la défense de la Somme n'est encore assurée que par de faibles éléments régionaux.

Une quarantaine de chars de la 2e D. C. R., repliés des ponts de l'Oise et regroupés dans la région ouest de Noyon, doivent contre-attaquer en direction du nord. Le 18 vers 0 h. 30, les premiers disponibles partent de Guiscard et arrivent en fin d'après-midi sur le canal Crozat, où ils sont répartis aux divers ponts. Les autres ne seront prêts à opérer que le soir. L'attaque prévue ne pourra se déclencher sur le flanc des colonnes blindées allemandes qui ne cessent de déferler d'est en ouest en direction de la mer.

Dès le 18 au matin, en effet, ces dernières se dirigent sur Saint-Quentin, qu'elles dépassent en contournant la ville par le nord et par le sud, puis poussent sur Péronne, dont les ponts tombent rapidement. Des patrouilles légères allemandes progressent jusqu'à Chaulnes. De Péronne, qu'il occupe au milieu de la journée, l'ennemi lance ses reconnaissances vers le nord et le nord-ouest et parvient à Albert. Amiens est directement menacé. Un violent bombardement s'abat sur la ville en fin de journée, comme sur toutes les localités importantes situées dans la zone d'exploitation immédiate de l'adversaire.

Au nord de Saint-Quentin, des détachements légers ennemis sillonnent bientôt la campagne. Il n'y a plus aucun élément organisé français à opposer à cette avance foudroyante.

Pénétrant en flèche entre les armées dont la constitution s'ébauche sur le cours supérieur de la Somme et celles dont l'aile droite tient encore dans la région de Wassigny, l'ennemi réalise l'isolement de ces dernières.

Plus au nord, la situation des troupes constituant encore la IXe Armée va en empirant. Elles sont en butte toute la journée du 18 aux tentatives de l'ennemi.

Dès le matin les blindés allemands renouvellent leurs attaques aux abords de la route Landrecies-Le Cateau. Retardés par la résistance des troupes qui défendent encore la forêt de Thelon, les trouées de Trélon et

(35) Q. G. N. E. Télégramme à VIe Armée et colonel de Gaulle, n° 1574, 3/op, 18 mai, 10 heures.
(36) Rapport du général Frère sur les opérations de la VIIe Armée.

d'Anor et la forêt de Saint-Michel, les gros des divisions blindées adverses ne font sentir leur poids sur notre ligne de résistance qu'au cours de l'après-midi.

Après une défense acharnée, les groupements déployés au nord de la route Landrecies-Le Cateau sont rejetés vers le nord dans l'après-midi. Le Cateau est encerclé et dépassé vers 16 h. 30.

Plus au sud les passages de la Sambre sont l'objet d'assauts répétés. Repoussés à Catillon, les Allemands portent leur effort sur Ors, qu'ils enlèvent après de durs combats. Catillon est débordé.

Quelques centaines d'hommes, restes de la 4e Division nord-africaine, qui combat depuis la Meuse, défendent âprement les ponts du canal vers Tupigny, mais ils sont submergés.

Sur toute la ligne de résistance disloquée par l'ennemi, des points d'appui continuent vaillamment la lutte. Ils la poursuivront jusqu'aux 19 et 20 mai... Cependant l'ennemi passe.

Les chars allemands exploitent rapidement et poussent vers l'ouest. A Wassigny, P. C. de la IXe Armée, le point d'appui que le général Giraud, commandant l'armée, avait fait organiser ne peut arrêter la progression ennemie. Vers 22 heures, au Catelet, où le P. C. de la IXe Armée s'était porté, l'état-major est dispersé. Quelques heures plus tard, le général Giraud, demeuré en première ligne pour galvaniser la résistance, sera fait prisonnier.

Ouvrage de La Ferté : front fortifié de la IIe Armée. — Entrée de l'ouvrage.

La 1re D. L. M., rassemblée dans la région de Solesmes, devait contre-attaquer dans l'après-midi entre la forêt de Mormal et Le Cateau. Un groupement se trouve engagé dans des opérations de détail sur la route Le Cateau-Cambrai et se replie à la nuit vers le nord-ouest. Un groupement est, démuni de la majorité de ses chars retenus par des unités d'infanterie vers Le Quesnoy, débouche avec une trentaine d'appareils et progresse par Jolimetz sur Landrecies, qu'il atteint à la nuit. De grosses pertes sont subies au cours de la progression. Dispersée sur un vaste front, ayant exécuté au cours de la journée des ordres émanant d'autorités diverses, morcelée en petits détachements que les chefs d'infanterie incorporaient dans leur dispositif de défense, la 1re D. L. M. n'a pu exécuter l'opération qui lui était demandée. Dans la nuit du 18 au 19, elle cherche à se regrouper dans la région sud de Valenciennes.

Poursuivant leur progression, les premiers éléments blindés allemands, se couvrant par de fortes flanc-gardes en direction de Solesmes, se dirigent sur Cambrai, où les barricades élevées aux issues est sont successivement attaquées entre 19 h. 30 et la nuit. Au sud de la ville, les avant-gardes allemandes sont signalées vers Marcoing à la même heure.

Au nord de l'axe d'effort des divisions blindées opérant en direction de Cambrai, la journée du 16 est caractérisée par la poursuite des tentatives ennemies d'élargissement de la brèche. Dans la région de la forêt de Mormal, où la journée du 17 avait été marquée par une infiltration continue des troupes allemandes dans la partie sud-ouest des bois, les unités venant du nord et utiliées par le général commandant la IXe Armée ont organisé hâtivement des barrages.

Sur cette défense sans homogénéité, l'ennemi lance de multiples attaques. Débouchant de la forêt de Mormal vers 15 heures il attaque Jolimetz, où de très durs combats font rage en fin d'après-midi. Le repli des défenseurs est suivi de près par les blindés qui parviennent au Quesnoy, dont la garnison commence une héroïque résistance *qui se prolongera jusqu'au 21 mai.*

Sur la Sambre, le dispositif tient, et l'adversaire ne pourra déboucher de Maubeuge et de Hautmont avant le lendemain soir.

Dépassant Le Quesnoy, l'ennemi lance des reconnaissances vers le nord en direction de Valenciennes.

On se bat encore dans les blockhaus de la position frontière; des troupes ayant reçu l'ordre de se replier pour rejoindre le gros de nos forces quittent cette position et filtrent à travers le réseau d'occupation ennemie par la forêt de Nouvion. On se bat sur le canal de la Sambre et aux lisières nord de la forêt de Mormal, on se bat au Cateau, à Solesmes, à Cambrai. *Sur une profondeur de 60 kilomètres il y a interpénétration du dispositif offensif mouvant de l'ennemi avec le dispositif défensif français.* Cambrai, Solesmes, Le Quesnoy, Berlaimont jalonnent approximativement la ligne au nord de laquelle seules des patrouilles très légères de l'ennemi ont pénétré le 18 à la tombée de la nuit.

La menace se précise de plus en plus sur les arrières des armées française, britannique et belge. Pendant la nuit du 17 au 18 mai elles ont poursuivi le repli stratégique qui les amène sur la ligne Dendre, d'Alost à Ath, Mons, Maubeuge.

Les unités en mouvement depuis le 10 mai sont très fatiguées. Depuis le décrochage de la position de Gembloux les troupes ont marché et souvent combattu jour et nuit. Les arrière-gardes ont été constamment sur la brèche.

Sur les fronts britannique et belge, jalonnés par la Dendre et l'Escaut d'Anvers, la situation est sensiblement calme.

Plus au nord, à l'ex-VIIe Armée, l'île de Walcheren a été évacuée sous le feu de l'ennemi.

Au soir du 18 mai le général Billotte ordonne de se rétablir le lendemain matin sur l'Escaut, en aval de Maulde, la position

frontière jusqu'à Maubeuge, la Sambre et le canal de la Sambre à l'Oise. En réalité, dans la partie nord ce « rétablissement » n'est que la continuation du repli, mais dans la partie sud il s'agit bien d'une véritable opération, car la ligne indiquée est fortement entamée par l'ennemi. Pour appuyer cette opération le corps de cavalerie sera regroupé au nord de la Sensée en vue d'agir soit en direction de Cambrai-Le Cateau, soit sur Cambrai-Saint-Quentin. Les mouvements du regroupement sont en cours le 18 au soir (37).

Depuis le 10 mai l'initiative des opérations appartient entièrement à l'armée allemande. Sur le plan stratégique les réactions du commandement français ont été faibles ; à aucun moment l'ennemi n'a pu être ralenti d'une manière appréciable ou rejeté des positions vitales pour notre défense qu'il avait conquises.

Grâce à leur supériorité aérienne et terrestre, grâce à la rapidité et à l'audace de leurs manœuvres, les Allemands rendent inopérantes toutes les tentatives françaises de redressement.

Une des caractéristiques de la bataille est la difficulté, sinon l'impossibilité, pour le commandement français d'obtenir des renseignements précis sur la situation. Surpris par une attaque audacieuse au centre avec enveloppement par l'aile intérieure, alors qu'il s'attendait à une manœuvre par l'aile extérieure renouvelée de 1914, notre haut commandement a de plus à faire face à des méthodes nouvelles dont il a sous-estimé l'efficacité sur notre front et dont il ne peut en conséquence prévoir le résultat. Le rythme excessivement rapide imposé par l'ennemi à la bataille lui échappe. Toutes les manœuvres, conçues à échéance trop rapprochée, sont déjà dépassées par les événements au moment même de leur transcription en ordres.

De très nombreux facteurs se rattachant à des infériorités quantitatives ou qualitatives graves pèsent d'un très grand poids dans la bataille, mais il est un fait indéniable, c'est que cette dernière se présente sous une forme *imprévue* et qu'en huit jours le commandement n'a pas pu ou n'a pas su modifier suffisamment ses conceptions.

Le général Georges écrira plus tard : « Nous pensions que la tactique de Pologne n'était pas complètement transposable sur l'échiquier occidental. » (38).

Si l'on tient compte de la situation générale de nos forces et si l'on admet que les enseignements des premiers jours de la bataille soient exploités, une manœuvre efficace est-elle encore possible ?

Dans le rapport qu'il adresse le 18 mai à M. Daladier, ministre de la Défense nationale, le général Gamelin ne formule aucun pronostic en ce qui concerne les possibilités de redressement : « Il serait vain de se dissimuler les difficultés de l'entreprise que nous poursuivons actuellement, étant donné l'état de nos moyens, très éprouvés par huit jours de lutte. » Ayant sommairement exposé la situation, le commandant en chef dresse une liste des raisons de notre défaite initiale, conception même de la guerre : « nos conceptions politiques n'admettaient qu'une guerre imposée, donc défensive », défaut d'organisation de notre production de guerre, médiocre rendement de la loi d'un an, manque d'éducation morale et patriotique du mobilisé : « Si chez beaucoup le vieil instinct national s'est réveillé, cela n'a pas suffi. » (39).

Le général Gamelin, jusqu'au 18 mai, a laissé au général Georges l'entière initiative de la conduite des opérations. Pour la première fois depuis le 10 mai il décide de donner son avis.

Dans l'instruction qu'il signe le 19 mai au matin à La Ferté-sous-Jouarre, P. C. du général Georges, le commandant en chef fait

(37) G. A. 1. Ordre particulier aux Ire et IXe Armées, n° 4131 S /3 18 mai, 20 h. 45.

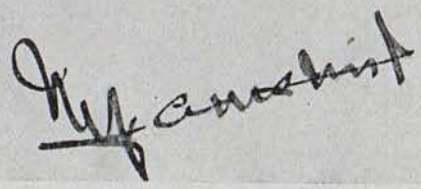
(38) Rapport sur les opérations remis au général Weygand au début d'août 1940.

(39) G. Q. G. F. T. Rapport au ministre n° 1011, Cab /FT-18 mai. Voir reproduction photographique de la conclusion du rapport, page 74.

Nous avons pu donner à l'Armée la forme extérieure, parfois le vernis . L'expérience a prouvé que, sur certains points le fond avait manqué, spécialement dans certaines grandes Unités de formation, malgré 8 mois d'état de guerre .

Ajoutons que nous plions surtout devant le nombre, non tant des Divisions que des matériels spéciaux caractéristiques de la guerre moderne (chars lourds et avions) .

Dans l'ensemble, au combat comme en paix, nos cadres de carrière ont fait tout leur devoir .



précéder l'exposé des mesures qu'il préconise d'une phrase qui marque nettement comment il a toujours conçu le rôle de chaque chef responsable : « Sans vouloir intervenir dans la conduite de la bataille en cours, qui relève de l'autorité du commandant en chef sur le front nord-est et approuvant toutes les dispositions qu'il a prises, j'estime qu'actuellement... » (40.)

Se basant sur l'impression qu'il y a un « vide » derrière le premier échelon des divisions blindées, le général Gamelin écrit : « En ce qui concerne le G. A. 1, plutôt que de le laisser encercler, il faudra dépasser les notions classiques et jouer d'extrême audace, d'une part en ouvrant s'il le faut la route de la Somme, d'autre part en jetant des forces spécialement mobiles sur les arrières des Panzerdivisions allemandes et des divisions motorisées qui les suivent... »

« Préparer par tous les moyens disponibles une offensive de la IIe Armée en direction des ponts de Mézières, à laquelle s'associerait la droite de la VIe Armée... ».

Ayant défini la participation à la bataille de « toute l'aviation française et britannique », le général Gamelin conclut : *le tout est une question d'heures.*

Le commandant en chef ne pourra pas suivre l'exécution de cette manœuvre, dont, comme nous le verrons par la suite, *le général*

(40) G. Q. G. F. T. Instruction personnelle et secrète n° 12 pour les généraux Georges et Vuillemin, 19 mai.

Carte retirée pour servir à la
redaction de mes audiences
de Commission d'enquête.

CARTE N° 5
Situation à la date du 18 MAI au soir.
PC Armée
PC Corps d'Armée
PC Divisions
Grandes unités en ligne
Grandes unités n'ayant en ligne que des éléments légers.
Grandes unités en cours de transport ou en mouvement.
Axes d'efforts des divisions blindées ennemies (Panzer divisionnen)
Echelle: 1/500.000e
Walcheren
Beveland
ESCAUT
68e D.I.
16e Corps d'Armée
1er C.A
21e D.I.
60e D.I.
Regroupement par V.T fin mouvement nuit 18-19)
Armée Belge
25e D.I.M
Amiens V.T auto
(mouvement V.T auto) Douai
Armée Britannique (6 divisions)
44
4
3
1
42
48
2e DINA
32e DI
CORPS 3e DIM
1er D.I.M.
2e DLM
1e DLM
de CAVALERIE
Regroupement S.E. Douai
Regroupement Denain
1ère Armée
3e CA
4e CA
5e C.A
15e DIM
12e DIM
5e DINA
43e DI
101e DIF
4e DI
Éléments arrière
1e DINA
1er D.L.M
9e D.I.M
IXe Armée
Restes 4e DINA
Restes 22e DI
Défense des ponts par éléments régionaux (1 ou 2 canons. quelques hommes par pont)
VIIe Armée
Gal Commnt VIIe Armée
PC 7e DINA
3e DLI
7e DINA
1er Train débarqué 18 soir
Vient du Valdahon Transport V.F
Transport auto
Regrt 2e DCR
23e DI
GR
87e DIA
4e DCR
3e DLC (Brig auto)
28e D.I
Premiers éléments 29e DI. Auto
Fin des débarquements
17e CA
Zone debt V.F
Vers l'Est de La Ferté Milon
Zone debt V.F
3e DLI
VIe Armée
44e DI
PC VIe Armée S.O. Epernay
Début debtr 42 D.I.
10e DI
14e DI
36e DI
IIe Armée
21e CA
Ligne tenue le 13 soir.
Ligne générale tenue le 15 soir.
Zeebruge
OSTENDE
BRUGES
Eecloo
Neuzen
Craauw
Doel
ANVERS
Turnhout
St Nicolas
Lokeren
GAND
Termonde
Lierre
Malines
Alost
Vilvorde
Assche
LOUVAIN
BRUXELLES
DUNKERQUE
Furnes
Dixmude
Thourout
Thielt
Ardoye
Roulers
Meulebeke
Iseghem
Cruyshautem
Audenarde
Sottegem
Ninove
Grammont
Renaix
Lessines
Enghein
Hal
Waterloo
Wavre
Ypres
Poperinghe
Cassel
St Omer
Hazebrouck
Bailleul
Armentières
Menin
Courtrai
Halluin
Mouseron
TOURCOING
ROUBAIX
LILLE
Tournai
Ath
Chièvres
Soignies
Nivelles
Chignies
Gembloux
NAMUR
Mons
Binche
Charleroi
Thuin
Maubeuge
Beaumont
Philippeville
Givet
Aire
Béthune
LENS
DOUAI
VALENCIENNES
ARRAS
CAMBRAI
Le Quesnoy
Landrecies
Le Cateau
Avesnes
Fourmies
Chimay
Hirson
Rocroi
Forêt des Ardennes
Monthermé
MÉZIÈRES
Doullens
Albert
Bapaume
Péronne
AMIENS
Corbie
St QUENTIN
Guise
Vervins
Montcornet
Rethel
Château-Porcien
Marle
Ham
Chauny
Noyon
La Fère
LAON
Soissons
Compiègne
Montdidier
Roye
Moreuil
Vouziers
REIMS
Fismes
Villers-Cotterets
Service Carto

Georges avait déjà prescrit le mouvement essentiel (1), car il sera remplacé dans l'après-midi par le général Weygand.

Mais, étant donné la situation des D. L. M., seuls éléments mobiles du G. A. 1 susceptibles d'être jetés profondément vers le sud sur les arrières des divisions blindées allemandes, et le nombre des grandes unités disponibles en vue d'une attaque en direction des ponts de Mézières, *ces directives sont-elles réalisables ?*

Commandant Pierre Lyet.

(A suivre.)

(1) Q. G. N. E. Ordre particulier n° 102, 1596 3/op. 18 mai, 23 heures.

LE 4e BUREAU
DE LA 1re ARMÉE FRANÇAISE
DES CÔTES DE LA MÉDITERRANÉE
AUX ALPES AUTRICHIENNES

Les brillantes victoires de la Ire Armée française sont encore présentes à toutes les mémoires, de multiples récits nous ont relaté l'héroïsme de nos soldats, la clairvoyante compétence de leurs chefs, mais il est moins courant que l'on connaisse le travail minutieux et obscur des bureaux de l'état-major qui, à proprement parler, forgèrent les instruments de la victoire.

Le lecteur ne trouvera donc pas superflu de suivre le 4e Bureau de la Ire Armée le long de la voie triomphale qui commence à Marseille et s'achève au cœur de l'Autriche.

Avant d'aborder le récit des opérations considérées sous l'angle 4e Bureau, examinons succinctement les missions qui lui étaient dévolues et l'aide qu'il pouvait attendre des différents services de l'Armée.

En dehors de la préparation des unités au débarquement en France, qui fut un travail tout à fait particulier, le 4e Bureau de l'Armée, en liaison avec les armes et services qu'il actionne directement, et les 4es Bureaux de Corps d'armée (et de Divisions éventuellement), a eu à remplir les missions suivantes :

— ravitailler les unités de l'armée en produits et matériels de tous genres (vivres, essence, munitions, véhicules de remplacement, matériels divers, pièces de rechange) ;

— évacuer vers les unités spécialisées ou les établissements de l'intérieur le personnel blessé, les animaux malades, le matériel accidenté ou usé ; faire donner les soins nécessaires aux hommes et animaux et réparer le matériel ;

— assurer la distribution ou les mouvements de courrier et de fonds entre les unités de l'Armée, la France métropolitaine ou les colonies ;

— organiser et contrôler tous les transports (VR, VF, VT, VN) et éventuellement traiter avec l'Air les problèmes concernant les ravitaillements par avion ;

Le Général de Lattre de Tassigny débarque sur les côtes de Provence, le 15 août 1944.
(Phot. S. C. A.)

— régulariser la circulation sur tous les grands itinéraires routiers de l'Armée (pénétrantes et rocades).

La Ire Armée française était, en ce qui concerne ses ravitaillements, intégrée dans les Forces américaines, mais au cours de la campagne il lui a fallu absorber, grouper, habiller, armer et nourrir les éléments des Forces françaises de l'intérieur.

Elle s'est donc trouvée dans un système mixte de ravitaillement franco-américain, ce qui a rendu sa tâche singulièrement compliquée (1). Pour réaliser ses missions, le 4e Bureau de l'Armée dispose des commandements d'armes et directeurs de services, qui mettent ses ordres à exécution au moyen de leurs troupes spécialisées.

— Le Commandement du Génie construit, remet en état, entretient les routes, les ponts, les voies ferrées (éventuellement) et les cantonnements destinés à la troupe. Il est en même temps chargé du déminage de la zone dans laquelle opère l'Armée. En outre, il ravitaille toutes les unités de l'Armée en matériel du génie et assure, le cas échéant, la réparation des engins spéciaux dont il dispose.

— Le Commandement des Transmissions a plus particulièrement, en ce qui concerne le 4e Bureau, la charge du ravitaillement des unités en matériel des transmissions et des réparations de ce matériel.

— Le Commandement du Train assure les transports routiers au moyen de ses groupes de transport automobiles, les transports en montagne avec ses compagnies muletières et met à la disposition de la Direction du Service de Santé, pour ses évacuations, les compagnies sanitaires automobiles ou muletières. Il est en outre chargé d'organiser la circulation routière dans toute la zone que lui assigne l'Armée (en principe zone de l'Armée) et de coordonner l'action des Corps d'armée dans ce domaine.

— La Direction de l'Intendance a plus parti-

(1) Le système de ravitaillement de l'Armée sera esquissé dans un autre chapitre.

culièrement dans ses attributions le ravitaillement en vivres, l'habillement, la gestion des dépôts correspondants, la réparation de l'habillement et l'exploitation des ressources locales de la zone de l'armée pour en tirer les produits essentiels ou de complément nécessaires à la subsistance des troupes. Elle est en outre chargée de toutes les questions ayant trait à l'administration et à la comptabilité.

— La Direction du Service de Santé est responsable de l'état sanitaire des troupes, assure les évacuations et l'hospitalisation des blessés, leur donne les soins nécessaires et éventuellement surveille leur rééducation. Elle ravitaille en outre les formations de l'Armée en matériel sanitaire et en médicaments.

— La Direction du Service du Matériel approvisionne les unités en matériels (automobile, armement, optique), en pièces de rechange correspondantes et assure la réparation des matériels précités. Elle a en outre à sa charge le ravitaillement en munitions, artifices et mines.

— La Direction du Service des Essences reçoit l'essence (et les ingrédients), la met en condition dans ses dépôts (nourrices de 5 gallons) et l'achemine ensuite sur les dépôts d'Armée où les unités viennent se ravitailler.

— La Direction du Service Z s'occupe plus particulièrement de la défense contre la guerre chimique. Elle veille à ce que les mesures de sécurité soient bien prises dans les unités. Elle est chargée de la surveillance et de l'entretien du matériel chimique.

— La Direction du Service Vétérinaire surveille le maintien en condition des animaux des formations de l'Armée. Elle fait évacuer les animaux malades, les soigne dans ses établissements et détient dans ses dépôts de remonte des animaux sains pour recompléter les unités déficitaires. Elle approvisionne les unités et établissements sous ses ordres en médicaments et matériel technique. Elle inspecte également les animaux de boucherie avant la consommation de leur viande par la troupe.

— La Direction de la Poste reçoit le courrier, les mandats et les colis de l'extérieur (France métropolitaine, colonies françaises ou étranger), les trie et les achemine vers les unités. En retour, elle assure les expéditions des armées vers l'extérieur.

— La Direction du Trésor opère les recettes qui peuvent être faites pour le compte de l'Etat et pourvoit à l'acquittement de toutes les dépenses régulièrement ordonnancées par les divers services qui sont habilités à cet effet. Elle assure en territoire étranger les opérations de change au bénéfice des formations des armées.

Deux mots enfin sur l'organisation du territoire où se meut une Armée en action ne seront pas inutiles à l'intelligence du récit qui va suivre.

Le commandement supérieur fixe, dans la zone des Armées, la zone de l'Armée (zone avant) et la zone de la Base (zone arrière), en définissant leur limite commune.

L'Armée agit directement dans la zone qui lui est impartie. La zone arrière est celle où s'établit la Base, qui, en ce qui nous concerne plus particulièrement, est une base franco-américaine.

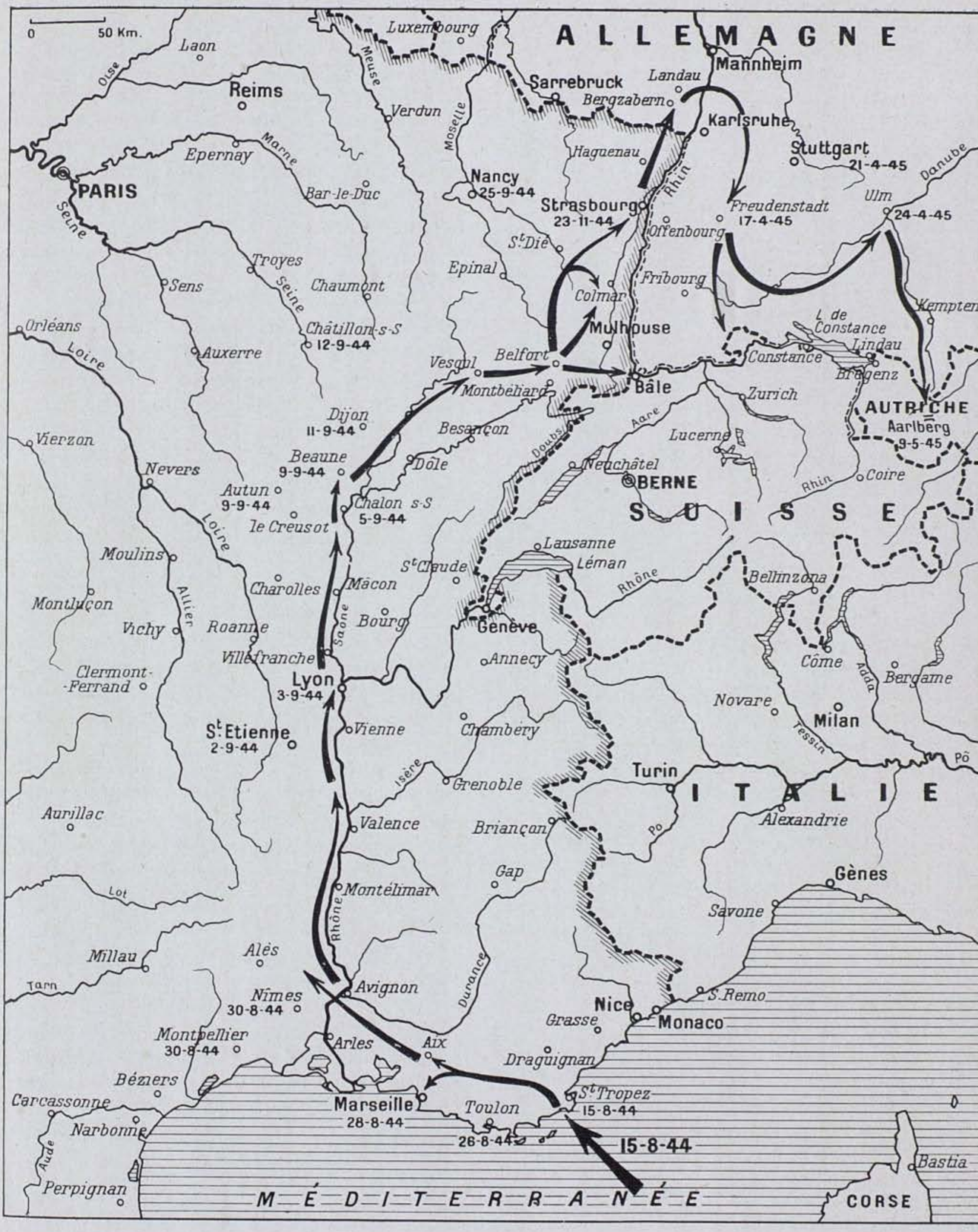
Les éléments de la base française qui travaillent dans cette base franco-américaine, en union étroite avec les éléments américains, y sont chargés plus particulièrement des intérêts français en matière de ravitaillement américain.

Ils doivent également réaliser auprès des organes spécialisés (Régulatrice de communications) (2) les compléments en vivres et matériels divers d'origine française nécessaires à la vie de l'Armée et qui proviennent de l'intérieur de la France.

Bien que les unités françaises de la base travaillent en « pool » avec les unités américaines suivant les besoins généraux de la base franco-américaine, elles dépendent directement du commandant de la base française pour toutes les questions de discipline et d'administration, qui sont traitées suivant les règles particulières en vigueur dans l'armée française.

En ce qui concerne plus particulièrement le rôle du 4e Bureau dans les opérations menées par la Ire Armée française depuis les plages de la Méditerranée jusqu'aux mon-

(2) La Régulatrice de communications qui dépend du ministre français de la Guerre reçoit les desiderata de l'armée française en produits d'origine française, les transmet au ministre, qui actionne directement les Régions militaires françaises. Chacune d'elles, en fonction des ordres reçus, achemine vers la base la quote-part qui lui a été demandée.


0 50 Km.
ALLEMAGNE
SUISSE
ITALIE
AUTRICHE
MÉDITERRANÉE
CORSE
PARIS
Reims
Laon
Epernay
Luxembourg
Verdun
Sarrebruck
Landau
Mannheim
Bergzabern
Karlsruhe
Stuttgart
21-4-45
Haguenau
Nancy
25-9-44
Bar-le-Duc
Strasbourg
23-11-44
Freudenstadt
17-4-45
Ulm
24-4-45
Offenbourg
St Dié
Epinal
Troyes
Sens
Chaumont
Colmar
Fribourg
Kempten
Orléans
Châtillon-s-S
12-9-44
Mulhouse
L de Constance
Lindau
Auxerre
Vesoul
Belfort
Constance
Bregenz
Montbéliard
Bâle
Zurich
Dijon
11-9-44
Besançon
Lucerne
Aarlberg
9-5-45
Vierzon
Beaune
9-9-44
Dôle
Neuchâtel
BERNE
Coire
Nevers
Autun
9-9-44
Chalon s-S
5-9-44
le Creusot
Lausanne
Léman
Moulins
St Claude
Bellinzona
Charolles
Mâcon
Montluçon
Vichy
Roanne
Bourg
Genève
Villefranche
Annecy
Côme
Clermont-Ferrand
Lyon
3-9-44
Bergame
Novare
Milan
St Etienne
2-9-44
Vienne
Chambery
Grenoble
Turin
Aurillac
Valence
Briançon
Alexandrie
Gap
Gènes
Montélimar
Savone
Millau
Alès
Avignon
Nîmes
30-8-44
Nice
S. Remo
Grasse
Monaco
Montpellier
30-8-44
Arles
Aix
Draguignan
Béziers
St Tropez
15-8-44
Carcassonne
Marseille
28-8-44
Toulon
26-8-44
Narbonne
15-8-44
Bastia
Perpignan
Oise
Marne
Seine
Meuse
Moselle
Loire
Rhin
Danube
Aare
Doubs
Saône
Allier
Rhône
Isère
Lot
Tarn
Durance
Aude
Pô
Po
Adda
Tessin

tagnes d'Autriche, il convient de considérer quatre grandes phases principales :

— le débarquement, la poursuite à travers la France jusqu'aux Vosges, où l'armée se stabilise (15 août-25 septembre 1944) ;

— la préparation intensive de l'opération de Belfort, son déclenchement et l'action sur Strasbourg (26 septembre-28 novembre 1944) ;

— la préparation de l'offensive et réduction de la poche de Colmar (avec alignement de l'armée sur la rive gauche du Rhin (29 novembre-9 février 1945) ;

— l'extension de la zone française en Palatinat, le franchissement du Rhin, le débouché sur le Danube, la victoire de Stuttgart, la prise d'Ulm (10 février-24 avril).

La première et la quatrième phase sont caractérisées par une exploitation rapide et de grande amplitude et se sont déroulées soit en automne, soit au printemps, tandis que les deuxième et troisième phase sont des phases de chocs violents et répétés avec grosses préparations d'artillerie, de poussée intensive dans des terrains montagneux et difficiles pendant les mois pluvieux et neigeux de l'hiver.

Au cours de la première phase les unités de l'Armée française débarquent avec celles de la VIIe Armée américaine, le 15 août 1944. Elles viennent d'Italie, de Corse ou d'Afrique du Nord et ont été, dans ces différentes contrées, préparées matériellement au débarquement suivant les méthodes américaines :

— Elles apportent avec elles un approvisionnement leur permettant de vivre et de combattre au débarquement (une unité de feu, quatre unités d'essence et deux à quatre jours de vivres).

— En même temps qu'elles, débarquent les premiers éléments des « bases-plages », bases qui recevront par mer les ravitaillements de toute nature destinés aux armées alliées, tant qu'un port approprié n'aura pas été conquis et aménagé à cet effet.

Dès les premiers jours, les unités qui combattent iront avec leurs moyens organiques se ravitailler aux dépôts de plage, mais Toulon et Marseille tombent aux mains des Français plus tôt que le commandement allié ne l'espérait. Celui-ci escomptait la chute de cette dernière ville 30 jours après le débarquement, soit le 15 septembre, et, en fait, les Français l'enlèvent de haute lutte le 28 août, et c'est la poursuite qui commence pour ne pas laisser à l'ennemi le temps de se ressaisir

Le 4e Bureau va se trouver dans une situation dramatique, car les moyens de transports et unités de service lui feront défaut pour le ravitaillement des unités françaises.

Les groupes de transports et unités de service ont été échelonnés assez largement dans le temps, dans les plans du commandement américain qui n'escomptait pas une avance aussi rapide, et le shipping réduit dont il dispose ne lui permet pas d'accélérer leur transport en France.

Les voies ferrées ont été détruites soit par les bombardements américains visant à encager la zone de débarquement pour empêcher toute arrivée de renforts allemands, soit par les éléments ennemis en retraite, qui font sauter tous les ponts, soit encore par les actions des Forces françaises de l'intérieur dans le but de paralyser tout mouvement ennemi.

Et, pourtant, qu'on juge du rythme de la poursuite :

Le 2e Corps d'armée franchit le Rhône au sud d'Avignon, envoie des éléments sur Alès, Nîmes et Montpellier, où ils sont le 30 août. Tandis que les gros remontent la vallée du Rhône pour attaquer Lyon par le sud, des éléments remontent vers le Puy, libèrent Saint-Etienne et prennent Lyon par l'ouest. Lyon tombe le 2 septembre. Sans prendre d'arrêt, c'est la ruée sur Chalon-sur-Saône, occupé le 5 septembre, Autun le 9, Dijon le 11, Langres le 14, tandis que des éléments à l'ouest font le 12 septembre leur jonction avec la 2e Division blindée française débarquée en Normandie et qui combat avec les armées américaines.

Parallèlement le 1er Corps d'armée n'est pas resté inactif; il relève les divisions amé-

ricaines sur les Alpes, en Tarentaise et en Maurienne, enlève Briançon, Grenoble, franchit le Rhône et s'empare d'Ambérieu le 2 septembre, pousse jusqu'à Pont-de-Roide et l'Isle-sur-le-Doubs.

Le 15 septembre on tombe tout au long de la ligne du front sur des résistances allemandes qui se sont organisées. Le 15 septembre, un mois après le débarquement, les troupes françaises devraient être à Marseille, d'après les plans prévus, et elles sont, en fait, à plus de 650 kilomètres de leur point de débarquement.

Les effectifs débarqués sont passés de 40.000 hommes, 6.400 véhicules le 16 août à 165.000 hommes, 33.000 véhicules, 5.500 animaux le 15 septembre et sont dispersés dans une zone de plus de 650 kilomètres de profondeur et de 250 kilomètres de large (de la Loire aux Alpes et au Jura), avec l'armée américaine opérant entre les deux corps d'armée française.

Le 16 août, l'Armée ne dispose en réserve d'armée que d'une compagnie de transport de 100 camions, soit 300 tonnes utiles environ, le 15 septembre, dans toute sa zone, elle a la valeur de sept groupes de transport, soit environ 3.000 tonnes utiles.

Un atelier de réparation de chars.

(Phot. S. C. A.)

Les voies ferrées de la vallée du Rhône sont inutilisables, celle des Alpes est coupée en plusieurs endroits. Il faut pour l'utiliser combiner avec ses tronçons disponibles les mouvements V. R. et V. T. (3), tout cela avec les pertes de temps résultant des nombreuses manutentions imposées, pour arriver en fin de compte à pouvoir acheminer ainsi par cette ligne 800 tonnes par jour environ, ce qui est nettement insuffisant pour les besoins de l'Armée.

Il a donc été nécessaire d'utiliser au maximum

(3) Faire une rotation V. T. de 90 kilomètres des plages de Cavalaire à la tête de la ligne V. F. à Saint-Raphaël.
— Transporter par V. F. de Saint-Raphaël à Aix (crédit accordé par les Américains 600 tonnes initialement 800 tonnes ultérieurement).
— Faire une seconde rotation V. T. d'environ 300 kilomètres d'Aix à Laragne.
— Acheminer ces ravitaillements par V. F. de Laragne à Saint-André-le-Gaz.
— Transporter en camions de Saint-André-le-Gaz à la région de Lons-le-Saunier (rotation 350 kilomètres environ).
— Recharger à Lons-le-Saunier pour acheminer V. F. à destination de Morteau et Pontarlier.

les transports routiers, qui allaient, à certains jours, chercher les ravitaillements sur les plages pour les monter jusque vers Lons-le-Saunier par la route des Alpes (route Napoléon).

Les groupes de transport débarqués ne suffisant pas à cette tâche, il a fallu employer des solutions exceptionnelles. On a maintenu autour des dépôts de plages toutes les unités de D. C. A. (pas d'activité aérienne ennemie), d'artillerie lourde de réserve générale (la poursuite excluant leur emploi) et même une division qui débarquait, pour prendre tous leurs véhicules et en former des éléments de transport.

On a également arrêté dans sa montée une autre division pour utiliser ses véhicules dans les mêmes conditions.

On a laissé sur place des hôpitaux militaires, dont la montée aurait demandé un nombre important de véhicules, et évacué les blessés sur les hôpitaux civils du territoire; on a fait des prélèvements de vivres sur les stocks militaires du territoire, on a diminué la proportion des munitions montées pour faire porter l'effort maximum sur l'essence.

Ce n'est qu'au prix de toutes ces mesures que la situation a pu être maintenue au jour le jour sans qu'il soit possible de constituer de stocks dans les dépôts d'armée.

Néanmoins, à partir du 23 la voie ferrée Est est rétablie jusqu'à Lons-le-Saunier et même Morteau, et celle de l'Ouest le sera le 1er octobre, de Marseille à Besançon.

La seconde période (4) est caractérisée par la préparation intensive des opérations prévues sur Belfort (donner aux unités et mettre dans les dépôts d'armée les quantités nécessaires en ravitaillement de toute nature).

L'armée s'étale de la frontière suisse, sur sa droite, à une limite passant initialement par Vesoul, Lure, Le Thillot, limite qui sera portée au cours des opérations à Jussey, Remiremont, Le Tholy, Sainte-Marie-aux-Mines, Ernstein, Offenburg.

A l'origine l'Armée est desservie par une voie ferrée qui est dans l'axe de sa zone et qui de Marseille, via Dijon et Dôle, permet d'acheminer les ravitaillements de l'armée sur Besançon, puis Clerval. Cette ligne est exploitée par les Alliés, qui nous accordent un crédit journalier d'environ 3.000 tonnes.

Ultérieurement, quand les opérations l'amèneront dans les Vosges et dans la région de Sainte-Marie-aux-Mines, le 2e Corps d'armée sera complètement désaxé. Il sera d'abord ravitaillé par route, ceci en période de mauvais temps.

Puis on pourra porter les ravitaillements par V. F. jusqu'à Bruyères, et tout à fait à la fin de la période par la ligne Aillevillers, Epinal, Lunéville, Saverne, Strasbourg, Molsheim et Saales (ultérieurement Saverne, Molsheim direct). Cette voie ferrée passe dans la zone de la VIIe Armée U. S. et un crédit-tonnage de 800 tonnes par jour nous est consenti sur cette ligne pour le ravitaillement des unités du 2e Corps d'armée.

Dans cette période, les groupes de transport ont eu à fournir un effort extraordinaire pour les transports de gare à dépôts dans la zone du 1er Corps, pour la constitution des dépôts pour le 2e Corps dans la région de Saales, Shirmeck, pour tous les transports d'éléments F. F. I. à regrouper et intégrer dans la Ire Armée, pour les transports de troupes à mettre en place avant l'opération ou au cours de la manœuvre elle-même.

La Ire Armée a éprouvé alors des difficultés sérieuses qui provenaient du manque d'unités de réparation (5), du manque de pièces de rechange, qui n'arrivaient pas, du manque de pneumatiques.

---

(4) A signaler au début d'octobre, en attendant la mise en place du pipe-line de la vallée du Rhône, la montée de Port Saint-Louis-du-Rhône à la Voulte (sud de Valence) de 160.000 gallons par péniche.

(5) L'armée était pauvre en unités du Service du matériel et le recrutement de ces unités, à base de personnel indigène nord-africain, n'a pas permis de les doter à l'origine du nombre de spécialistes qualifiés désirable.

(Phot. S. C. A.)

Colonne montant en ligne.

Cependant, il fallait à tout prix exécuter les transports. Les garages civils ont travaillé pour l'Armée, on a récupéré momentanément les pièces indispensables et les pneumatiques sur les véhicules accidentés, mais il n'en reste pas moins vrai que la capacité des groupes de transport est tombée dans cette période de 6.000 tonnes (pour onze groupes) à 1.800 tonnes-jour.

Comme la précédente, cette phase sera caractérisée par une préparation intensive de l'attaque.

Les vicissitudes signalées plus haut s'y retrouveront, du moins au début, d'autant plus que nous devrons prendre, durant cette période, la charge de la défense de Strasbourg.

La chute de Colmar et l'alignement sur le Rhin nous donneront la plaine d'Alsace et avec elle la grande rocade routière de Mulhouse à Strasbourg, plus économique pour les transports routiers que les routes des crêtes, qu'il fallait utiliser au début dans les Vosges.

Il est intéressant de signaler que dans la première partie de cette période, c'est-à-dire avant l'attaque du 20 janvier, deux de nos unités furent encerclées dans la région de Gerstheim-Obenheim. Leur ravitaillement ne fut possible que par colis parachutés par avion. Un système rapide de ravitaillement de ce genre fut mis au point avec l'armée américaine, qui disposait des moyens appropriés (avions équipés et containers spéciaux). L'opération réussit d'ailleurs pleinement.

A partir du 10 février (6), l'armée française

(6) Cette période verra l'achèvement, après des travaux très durs et très longs (remise en état du tunnel de Champagney 21 février, du viaduc de Dannemarie 13 février, des tronçons Mulhouse-Colmar et Sélestat-Baar le 15 mars), d'une voie ferrée spécifiquement française desservant les zones de dépôts le long du Rhin (ligne Vesoul, Aillevillers, Lure, Belfort, Mulhouse, Colmar, Selestat, Baar, Molsheim, Haguenau, Winden).

— de transmission : chaque matériel ayant des postes de bord de caractéristiques particulières ;
— de ravitaillement en combustible, le taux d'octane variant suivant le type des moteurs ;
— de ravitaillement en munitions : anglaises pour les uns, américaines pour les autres, françaises pour certains, allemandes pour les JU 88.

Le stationnement des unités fut très largement dispersé, seuls les F.A.A. et la 3e Escadre, opérant de Cognac, de Bordeaux, de Mérignac et de Cazaux, utilisèrent les terrains de la région. Les maraudeurs travaillèrent *depuis leurs terrains de Champagne et de Bourgogne* et les forteresses, *depuis l'Angleterre ou l'Ecosse.*

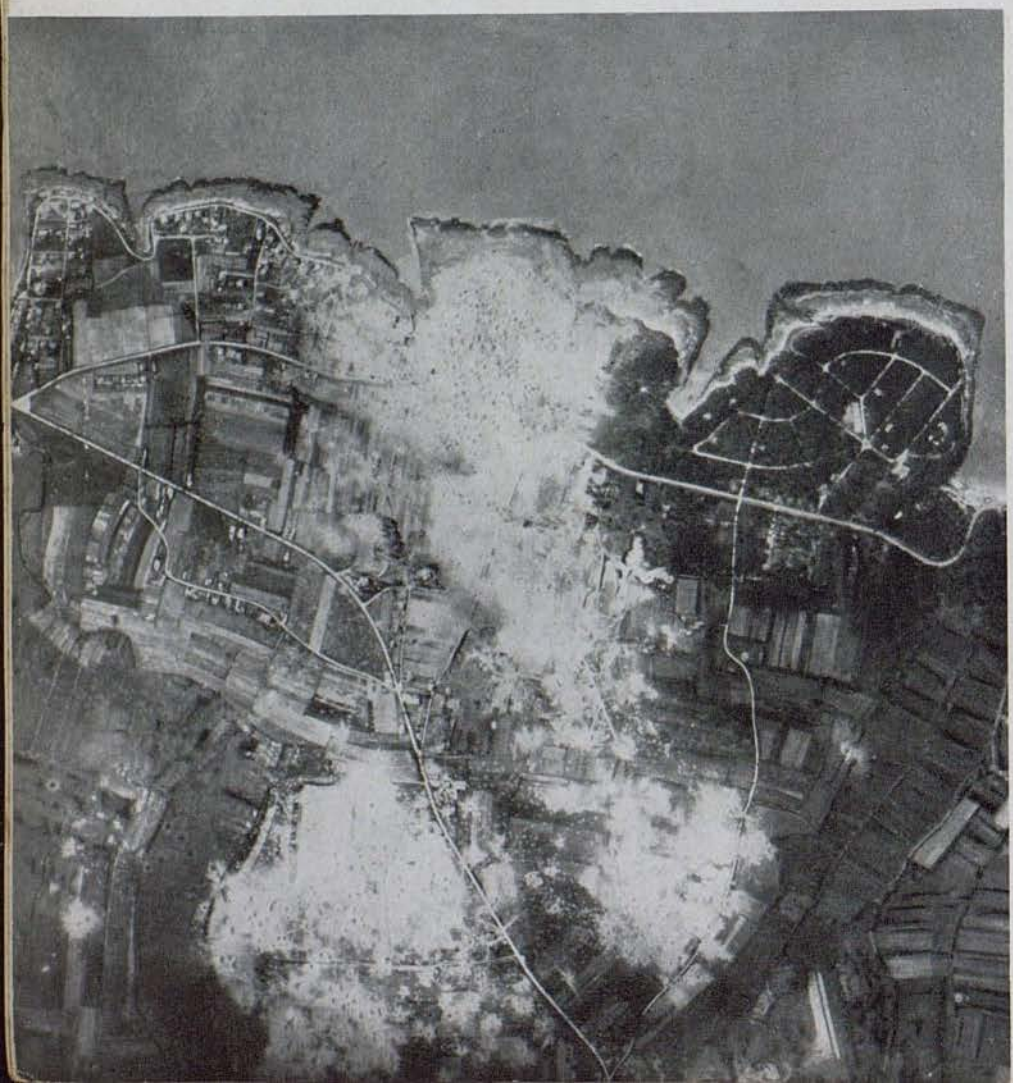
Toutes les possibilités de notre arme furent mises en œuvre : observation, bombardement en vol horizontal à haute altitude par la Strategical Air Force, à moyenne altitude par la Tactical, bombardements en piqué des P. 47 et des Spit., straffing des chasseurs bombardiers après leurs bombardements, bombardements sans visibilité, emploi du Napalm, tout le clavier fut utilisé en adaptant étroitement les possibilités aériennes à la manœuvre terrestre, et il n'est pas sans intérêt de voir en détail le fonctionnement des diverses spécialités dans le cadre des opérations.

OBSERVATION

Tous les combattants des poches ont eu le temps de se familiariser avec les Fieseler du III/33, les « Julie », pour employer leur indicatif radiophonique.

Elles ont rendu d'inappréciables services ; spécialisées chacune dans une mission particulière, elles ont survolé le champ de bataille du lever du jour à la tombée de la nuit et réalisé une permanence rarement obtenue au profit du commandement terrestre et aérien, de l'infanterie et de l'artillerie.

Saint-Sordelin, Les Ajoncs, Le Mouilleron après le bombardement.



BOMBARDEMENT

Le bombardement a été employé en liaison intime avec la manœuvre terrestre des deux façons suivantes :

— attaque *a priori* des positions dont les troupes devaient s'emparer ou de celles dont les feux pouvaient gêner la progression amie. L'horaire des bombardements était fixé de façon à appuyer au plus près la manœuvre terrestre. Pour les objectifs situés à proximité de la ligne de contact, l'attaque n'avait lieu qu'après autorisation du P. C. avancé, et des objectifs éventuels avaient été prévus pour le cas où cette autorisation ne serait pas accordée ;

— attaque, *sur renseignements* des avions d'observation, des objec-

tifs du champ de bataille par des moyens maintenus en alerte soit au sol, soit en vol, déclenchés et renseignés par un P. C. avancé de chasse.

Les interventions du bombardement furent réalisées par les unités suivant leurs caractéristiques d'emploi particulières et nous allons dégager quelques points particulièrement intéressants.

Les bombardements en piqué exécutés par les A. 24 du Groupe aéro-naval nº 2 ont été remarquables de précision. Ils ont à leur actif la destruction d'un certain nombre de batteries et de points d'appui. Les résultats obtenus ont conduit à employer les A. 24 en « appui rapproché » en plusieurs circonstances, dont l'une au moins se signale parce qu'elle a déterminé la fin des hostilités à la Pointe de Grave.

Les Allemands résistaient à l'intérieur d'une clairière fortifiée (le Verrier Saint-Nicolas), où l'on trouvait des canons de petit et de moyen calibre, des abris profonds et un radar très important. Les chars qui l'encerclaient depuis le matin ne pouvaient en venir à bout. L'action des A. 24 fut décidée, bien que leur intervention ne dût pas avoir un grand effet matériel sur ces fortifications. Il ne fallait en attendre surtout qu'un effet psychologique.

Les troupes reculèrent de toutes parts à 500 mètres de la clairière, et le Groupe aéronaval, après avoir prévenu par fusée de l'imminence de l'attaque et reçu du P. C. avancé l'autorisation d'attaquer, obtint le résultat cherché.

Les bombardements en semi-piqué suivis ou non de straffing ont été largement pratiqués par les P. 47 de la 3e escadre et les Spit. du II/18 aussi bien sur des bateaux à la mer, sur des batteries en action à l'arrière du champ de bataille qu'en appui rapproché.

Parfois l'objectif avait été donné à l'avance, mais bien souvent il fut désigné à des formations mises en l'air à la disposition d'un P. C. avancé de chasse.

Celui-ci recevait ses renseignements des avions d'observation ; il les transformait, le cas échéant, en ordre d'attaque pour les flights en attente. L'objectif désigné par ses coordonnées et décrit en phonie d'après les photographies du secteur était reconnu en quelques minutes par les leaders, qui passaient à l'attaque presque immédiatement.

A plusieurs reprises les chasseurs-bombardiers ont été engagés « devant le nez » de l'infanterie. Ces engagements ont été à la fois une préparation par le feu et un soutien moral considérable.

C'est ainsi qu'il faut en particulier citer la préparation d'attaque faite par les P. 47 sur le fossé antichars de Grave (sévèrement attaqué déjà par la Strategical).

La brigade Médoc, arrêtée devant cet obstacle, ne disposait pas d'artillerie suffisante pour préparer son démarrage. La Tactical n'étant plus à notre disposition, les P. 47 furent chargés de cette mission. De 11 h. 30 à 12 heures, les flights se succédèrent en noria ininterrompue, bombardant les objectifs principaux du fossé et straffant l'ensemble de sa défense.

Les résultats furent très intéressants, les troupes passèrent facilement le fossé antichars et les déclarations des Allemands prisonniers témoignèrent de l'efficacité de cette préparation.

L'avant-dernier soir de la bataille de Grave, un certain nombre de flights de P. 47 furent engagés contre des blockhaus et batteries bétonnés en utilisant le *Napalm*.

Ce produit incendiaire nouveau avait été utilisé abondamment quelques jours avant sur le champ de bataille de Royan, mais avait été largué en vol horizontal à altitude moyenne. Les résultats n'avaient pas répondu aux espoirs, car la flaque de liquide obtenue dans ce genre d'attaque est de dimensions limitées et ne couvre pas les objectifs.

Au contraire, les P. 47 ont lancé le *Napalm* en vol rasant, protégés par le passage préalable d'un flight en straffing. Les résultats (précisions dans l'atteinte, surface couverte, chance de faire pénétrer le liquide enflammé dans l'abri par les embrasures) sont alors très supérieurs.

Les bombardements en vol horizontal et en altitude ont été le fait des JU 88 du I/31 et de la Strategical Air Force (8e Air Force) ainsi que de la Tactical (42e Bomb Wing), qui intervenaient à notre profit.

Travaillant avec une magnifique précision, chacune de ces formations a apporté l'effet de masse que l'on pouvait escompter de forces aussi importantes, mais il semble que ce fut surtout un effet de neutralisation plutôt qu'un effet de destruction.

A des organisations défensives genre Westwall, à grosse épaisseur de béton, le bombardement aérien avec des bombes de 1 à 2 tonnes n'a causé que des dégâts mineurs.

Les objectifs sont magnifiquement coiffés, les trous énormes sont jointifs, les blockhaus sont au milieu des trous et cependant la très grande majorité est intacte.

Si nous avions eu la prétention de tout détruire, il faudrait avouer que nous avons échoué, mais ils ont bougé, les appareils sont détraqués à l'intérieur, les entonnoirs ont tellement déplacé les terres que les embrasures sont bouchées, les champs de tir, obstrués. Les transmissions ont été anéanties, les hommes, abrutis par les explosions : l'attaque aérienne a rempli sa mission.

Un mot significatif a été dit à ce sujet par le commandant allemand de l'artillerie de la poche de Royan : « Après ces bombardements nous avions encore des canons, nous n'avions plus d'artillerie. »

De fait, complétant l'action des canons de l'attaque par un bouleversement complet des organisations défensives, l'aviation a affirmé toute sa puissance. On peut dire qu'elle a annihilé la défense, permettant aux chars et à l'infanterie d'occuper immédiatement le terrain.

Il faut enfin souligner trois procédés originaux employés au cours de l'opération :

— emploi des B. 26 en appui rapproché ;
— utilisation du procédé « Shoran » ;
— l'utilisation des bombes « Azon ».

Les B. 26 ont été employés en appui rapproché à deux reprises.

— sur l'ouvrage de Jaffe (poche de Royan) ;
— sur l'isthme des Allassins (Oléron).

L'ouvrage de Jaffe, bien qu'ayant essuyé une attaque de la Strategical, résistait opiniâtrément et ne semblait pouvoir être réduit par les moyens terrestres.

Le général américain Doyle, commandant la 42e Bomb Wing, décida d'engager les B. 26 sur cet objectif et de diriger personnellement l'opération par radio du sol.

L'attaque des B. 26 produisit un remarquable effet de neutralisation et même de destruction grâce à un tir des plus concentrés et des plus précis. Les chars attendaient la fin du bombardement à 1.200 mètres de l'objectif et passèrent immédiatement à l'attaque ; ils réussirent très facilement à s'emparer de l'ouvrage de Jaffe.

A Oléron, les troupes se trouvaient devant un goulet boisé que l'ennemi avait barré par un champ de mines et où l'on pouvait penser qu'il avait accumulé des moyens de défense et de contre-attaque.

Le premier procédé envisagé avait été de frayer un passage à travers le champ de mines en y effectuant un tir systématique de mortiers qui y aurait tracé un sentier.

La réalisation eût été longue et difficile et il fut décidé de recourir à l'aviation.

Les B. 26 attaquèrent (sans visibilité) l'isthme des Allassins (800 $\times$ 2.000) avec des bombes 260 frag. à fusées instantanées pour éviter de bouleverser trop profondément le champ de mines. Ils réalisèrent un véritable tapis de projectiles sur toute l'étendue de l'objectif.

L'infanterie, qui attendait à 1.500 mètres la fin du bombardement, passa tout de suite à l'attaque et le champ de mines fut traversé sans difficultés.

Les Allemands subirent aux Allassins 35 % de leurs pertes ; en particulier, une batterie de campagne fut mise hors d'état de fonctionner, ses servants et ses chevaux ayant été tués, blessés ou dispersés.

C'est au cours de cette intervention que le *procédé « Shoran »* fut employé pour la

Royan : superstructures des ouvrages du réduit de la Coubre. — Effet du bombardement.

première fois au cours des opérations, et sans doute aussi pour la première fois comme procédé d'exécution d'un bombardement du champ de bataille. Ce procédé permet le bombardement sans aucune visibilité de l'objectif, à travers les nuages par exemple, comme ce fut le cas à Oléron. Il n'est pas inutile d'en présenter très succinctement le principe ; basé sur l'écho radio-électrique, le Shoran utilise un poste émetteur récepteur monté sur avion et deux postes « réflecteurs » placés au sol. L'objectif est à l'intersection de deux cercles ayant chacun des réflecteurs pour centre. Disons très brièvement que le bombardier décrit un de ces cercles jusqu'au moment où il rencontre l'autre. Il est alors à la verticale de l'objectif. Deux aiguilles sur un même cadran suffisent à résoudre ce problème de lieux géométriques — avec une précision de quelques mètres.

Dans le cas présent, l'application du Shoran nécessita un travail topographique préalable. En effet, cette précision dépend de celle de la détermination des points géodésiques où sont installés les postes à terre ; or, les levers topographiques de la région remontaient à 1845. De nouvelles mesures furent donc nécessaires pour installer un poste à Niort, l'autre à Mérignac.

Les résultats du bombardement des Allassins et d'autres bombardements sur des objectifs beaucoup plus petits (batteries sous béton, ouvrages à Oléron) ont démontré toute la valeur du procédé Shoran. Le fait de l'avoir employé à faible distance devant les troupes met en valeur une possibilité d'emploi très intéressante.

C'est la Strategical Air Force qui a employé les *bombes* « *Azon* ». Ces bombes, radio-guidées, sont particulièrement intéressantes pour l'attaque des objectifs de petites dimensions, surtout s'ils sont allongés, comme c'était le cas pour le fossé antichars de la pointe de Grave.

LIAISONS ET TRANSMISSIONS

La mise en œuvre d'un ensemble aussi complet de moyens aériens posait, on le devine, un problème de liaison et de transmissions à la solution duquel était liée toute la manœuvre.

Il a été résolu de la façon suivante, en ce qui concerne les transmissions :

— l'Ops Room des Forces Aériennes de l'Atlantique était relié par téléphone (ligne directe) avec tous ses échelons subordonnés et aussi avec le D. A. Atl, les P. C. avancés de chasse, l'artillerie du D. A. Atl, le central américain. Ces liaisons étaient doublées par radio.

Cette organisation a permis la transmission rapide des ordres et des comptes rendus.

— Par réseau mixte l'Ops Room pouvait communiquer avec toutes les formations de l'air.

Mais l'importance de la liaison interarmes avait, elle aussi, nécessité la mise sur pied de tout un dispositif :

— un officier des Forces Aériennes de l'Atlantique était détaché auprès du général commandant le détachement d'armée de l'Atlantique et de chacune des grandes unités engagées, et, si ce n'était une vérité première, les opérations de libération des poches ont démontré jusqu'à l'évidence la nécessité absolue pour les E. M. terrestres de posséder un officier de liaison de l'air. Seul un tel officier, qui doit compter au 3e bureau du commandement des forces aériennes engagées, est capable de renseigner les commandants des G. U. terrestres sur les possibilités de l'aviation et de l'éclairer complètement sur son emploi en fonction des conditions techniques et tactiques du moment.

— deux P. C. avancés de chasse avaient été mis sur pied auprès de la division Gironde et de la brigade Médoc, à qui incombaient les efforts principaux. Equipés d'une voiture Cosher et d'un S. C. R. 610, ils se sont tenus en liaison constante avec les avions de surveillance et avec les bombardiers. De cette façon, ils ont pu exercer une double action :

— d'une part, c'est par le P. C. de chasse que le commandement terrestre a connu, minute par minute, la position et la progression des troupes. L'ensemble Fieseler- P. C. de chasse y a parfaitement réussi ;

— d'autre part, le P. C. de chasse a, dans son secteur, littéralement dirigé la manœuvre aérienne. Orientant la recherche des Fieseler vers telle ou telle partie du secteur, recevant leurs renseignements, engageant aussitôt les feux qui étaient à sa disposition en alerte au sol ou le plus souvent en l'air et dont, dans ce cas, l'intervention était immédiate, le chef du P. C. de chasse a dominé dans son secteur, la manœuvre aérienne et, bien souvent, déterminé la manœuvre terrestre.

Sur un champ de bataille moderne un tel organisme est primordial.

Ensemble particulièrement complet, les forces aériennes engagées dans la libération des poches de l'Atlantique ont démontré toutes les possibilités d'une aviation moderne travaillant en appui des troupes terrestres.

C'est, à notre connaissance, l'opération de toute la guerre, débarquement en Normandie compris, où la densité d'aviation opérant en appui des troupes a été la plus forte. Si l'on tient compte de l'étendue des poches et des forces terrestres en présence, on s'aperçoit en effet que certains jours il y a eu en l'air, en un temps très court, plus d'aviateurs amis qu'il n'y avait d'ennemis dans les organisations défensives.

Les 14 et 15 avril, par exemple, la poche de Royan a été prise à partie par plus de 1.000 forteresses montées par 8.000 hommes d'équipage.

Par la puissance de ses feux, cette force aérienne, dont l'engagement n'a été ni inutile ni même superflu, a écrasé les défenses ennemies et permis l'avance de l'infanterie aux moindres pertes.

Par la souplesse de son emploi, elle a permis au commandement d'adapter la manœuvre aérienne à la situation tactique.

Par la précision de ses feux l'aviation a pu réussir brillamment ses opérations en appui rapproché des troupes. Elle peut s'honorer également de n'avoir causé, au cours des opérations, que le minimum de dégâts aux habitations et de n'avoir fait aucune victime civile.

Commandant ANTZEN-BERGER.

Extrait des Registres de Naissances de la Mairie de Bertrix, Canton de Paliseul, Departement des forets.

Aujourd'hui quatre du mois de Germinal an six, pardevant moi françois Lefebvre Agent de Bertrix, preposé pour dresser les actes pour constater les naissances, Mariages et Decés des Citoyens, est comparu à une heure après midi Henri-Joseph Verlaine Notaire admis, assisté d'Elizabeth Gouverneur et de Catherine Gilles, tous de cette Commune, Canton de Neuf-chateau, Departement des forêts. Lequel m'a declaré qu'Anne-Louise-Auguste Grandjean son epouse en legitime Mariage est accouchée Aujourd'hui huit heures du matin, d'un Garçon qu'il m'a presenté et a qui il a donné le nom de Nicolas-Auguste. Après cette declaration qu'Elizabeth Gouverneur et Catherine Gille m'ont certifiée veritable, j'ai en vertu des pouvoirs qui me sont donné redigé le present acte qu'Henri-Joseph Verlaine a signé avec moi; Elizabeth Gouverneur et Catherine Gilles ont declaré ne savoir signer, fait a Bertrix le jour ci-dessus signé au Registre Verlaine et f. Lefebvre

Pour extrait conforme delivré par nous Henri-Joseph Lefebvre Maire de Bertrix, a Bertrix ce troisieme jour du mois de Mai de l'an mil huit cent onze

H. J. Lefebvre

MAIRIE DE BERTRIX, ARRT. DE NEUFCHATEAU (FORETS)

LE PÈRE DE PAUL VERLAINE

Le père de Paul Verlaine, Nicolas-Auguste, naquit le 24 mars 1798 à Bertrix, département des Forêts, l'un des treize départements formés le 1er octobre 1795 à la suite de la conquête de la Belgique et réunis à la France, qui devait les conserver jusqu'au Congrès de Vienne, en 1814. Il était le fils d'Henri-Joseph Verlaine, notaire, et d'Anne-Louise-Auguste Grandjean. A l'âge de seize ans, le 20 juin 1814, il s'enrôla au 5e bataillon de sapeurs, passa, le 21 août suivant, au 2e régiment du génie, fut nommé caporal le 1er octobre 1816 au 1er régiment du génie et sergent-major le 23 février 1821. Promu sous-lieutenant le 30 juin 1824, il obtint le grade de lieutenant le 30 juin 1828. Il fit la campagne de 1815, puis, en 1823, celle d'Espagne, partie au Grand Quartier Général du duc d'Angoulême, partie au 2e corps d'armée, prit part au siège de Cadix et à l'attaque du Trocadéro et, après être rentré en France, retourna au delà des Pyrénées faire de l'occupation jusqu'en 1828. Il débarqua à Sidi-Ferruch en 1830 avec le 1er génie et resta en Algérie jusqu'en janvier 1831. Après son retour en France, il adressa au ministre de la Guerre, le 6 novembre 1831, une demande d'autorisation de mariage, désirant épouser Mlle Elisa Stéphanie-Julie-Josephe Dehée, d'Arras. Ce mariage, affirmait son colonel, « serait parfaitement convenable, tant sous le rapport de l'éducation et des qualités morales de la demoiselle que sous celui de la fortune qu'elle possédait déjà et de celle qu'elle pouvait espérer ». Un certificat du maire d'Arras, contresigné par M. le baron de Talleyrand, préfet du Pas-de-Calais, établissait, en effet, que Mlle Dehée, âgée de vingt-deux ans, «jouissait d'une bonne réputation, qu'elle appartenait à une famille honnête, qu'elle aurait en mariage 600 francs de revenu en biens-fonds et que ses espérances de fortune pouvaient être évaluées de 15.000 à 20.000 francs». Le ministre accorda, le 22 novembre, l'autorisation demandée et le mariage fut célébré le 15 décembre.

Promu capitaine le 27 décembre 1833, Nicolas-Auguste Verlaine servit successivement au 3e régiment du génie, puis au 2e,

où il fut nommé capitaine adjudant-major, le 10 janvier 1844. Il avait obtenu des « lettres de déclaration de naturalité » par ordonnance royale du 18 mai 1825. Chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Ferdinand d'Espagne en 1829, il reçut la croix de la Légion d'honneur le 27 décembre 1830.

Le capitaine Verlaine fut admis, sur sa demande, à faire valoir ses droits à la retraite, le 26 mai 1848 et mourut le 31 décembre 1865, à Paris-Batignolles, où il était venu se fixer en 1851.

Le 30 mars 1844, alors qu'il habitait le numéro 2 de la rue Haute-Pierre, à Metz, un fils, Paul, lui était né qui devait devenir un de nos plus grands poètes et mourir misérablement en 1896 — les milieux littéraires ont célébré ce cinquantenaire — au 39 de la rue Descartes, après avoir mené la vie médiocre et mouvementée que l'on sait.

L'auteur des *Poèmes saturniens*, des *Fêtes galantes* et de *Sagesse* devait souvent regretter d'être venu au monde. Il s'en prenait à son père, dont il troua, à plusieurs reprises, à coups de canne, le portrait que les Allemands ont dérobé, pendant l'occupation, à M. Maurice Monda. Espérons qu'il n'est pas irrémédiablement perdu.

Note. — Cet article ainsi que le suivant ont été écrits par un romancier et un historien connus, collaborateurs du Service historique, qui n'ont pas cru devoir les signer, les documents qu'ils présentaient appartenant, en propre, aux Archives de l'Armée.

M. Maurice Monda, auteur de plusieurs ouvrages sur Paul Verlaine, possédait avant l'occupation le portrait du capitaine Verlaine ainsi que de nombreuses pièces autographes de Paul Verlaine. Ces documents inestimables lui avaient été remis en sa qualité de secrétaire général de la Société des amis de Verlaine par la femme de Georges Verlaine à la mort de son mari, fils du poète et petit-fils de l'officier.

M. Maurice Monda les destinait au musée de Metz, où le capitaine Verlaine tint garnison et où naquit Paul Verlaine.

Ces précieuses reliques ont été volées et dispersées par les Allemands et restent, jusqu'à ce jour, introuvables.

SUR UNE LETTRE DE VERLAINE

Les lettres aussi ont leur destin, étrange et parfois téméraire ; l'histoire se lasse d'être « sage », telle que l'a chantée Jean Cocteau, « assise avec l'ami des Sages ». Reliant un épisode de la Commune aux combats de la libération de Paris, une page de Verlaine défie miraculeusement la destruction et l'oubli.

Verlaine aurait-il pu prévoir que son billet d'intime détresse envoyé de Bruxelles à Londres arriverait à Paris dans la poche du destinataire, serait saisi par la police, versé à un dossier de conseil de guerre, conservé dans les archives judiciaires de la Commune, et ainsi remis finalement au Service historique de l'armée pour être classé dans un carton (1), qui, en août 1944, subissait à l'Ecole militaire la dure emprise de l'Allemand ? Mais ce long et dangereux périple eût certainement ému, attendri le poète qui demeurait fier du bel uniforme paternel (2) et qu'animait contre l'envahisseur l'esprit de résistance et de revanche : « O Metz, mon berceau fatidique, Metz, violée et plus pudique... Patiente, ma bonne ville, nous serons mille contre mille, non plus un contre cent, bientôt !... » (3).

(1) Archives du Service historique de l'armée. — Commune de Paris, carton 18, dossier Matuszewicz.

(2) « Habit à la française au plastron de velours avec deux décorations d'Espagne et de France, Alger et Trocadéro... » (Confessions).

(3) Ode à Metz.

Enfin l'insurrection nationale, encore une fois née de la défaite — comme Verlaine la vécut au temps de nos anciens malheurs (4) — gronde et prépare l'avance des Forces françaises libres, fait monter de nouveau les drapeaux tricolores au fronton des monuments publics, où, durant quatre années, tel du sang sur des plaies, les emblèmes nazis avaient déroulé leurs flots rouges. A l'Ecole militaire, qui attend sa délivrance, les archives

(4) Conformément aux institutions du temps (et datant de la Restauration), le tirage au sort désignait les jeunes gens devant accomplir le service militaire. Verlaine tira un « bon numéro » et fut donc exempté. Il fournit, de plus, un remplaçant. Enfin il était marié depuis août 1870. Au moment de l'invasion il fut donc mis en dehors des effectifs de marche de la Garde nationale, et aurait pu facilement « s'embusquer ». « Mais il était républicain, écrit Lepelletier, bon patriote, enflammé de zèle et d'ardeur pour la défense : il se fit inscrire au 160e bataillon de la Rapée-Bercy (il habitait en effet 2, rue du Cardinal-Lemoine)... Son bataillon était en service dans la région des forts du sud, entre Issy et Montrouge... Armé d'un lourd fusil à tabatière, il monta mélancoliquement la garde... »

Quand survient la Commune, Verlaine est expéditionnaire à l'hôtel de ville (bureau des budgets et comptes)... Il connaît des chefs du mouvement révolutionnaire : Rigault, d'Andrieu, Leo Maillet : nulle trace, à cette époque, de Matuszewicz ; mais ce dernier est mentionné comme colonel de la 20e région fédérée de Belleville ; Verlaine l'a-t-il rencontré auparavant lors d'une réunion politique, comme celle qui se tint le 8 avril 1869 en faveur de la candidature de Gambetta à Belleville ? (Le poète avait invité Lepelletier à l'y accompagner.) Favorable à l'insurrection, Verlaine demeure à l'Hôtel de ville au lieu de rejoindre à Versailles son administration ; il est accueilli et félicité par les nouvelles autorités. On lui confie le bureau de la presse. Mais il est certain qu'il ne prit aucune part active à la bataille de rues. Cependant, par une extension complaisante de ce qualificatif périlleux, il fut classé « communard », ou, du moins, se figura qu'il l'était. Il ne retourna pas au bureau, alla vivre quelque temps dans sa belle-famille, rue Nicolet, et prit plus tard comme prétexte à ses voyages en Belgique et en Angleterre les poursuites dont il aurait été menacé. En réalité, il ne fut jamais, à aucune époque, l'objet d'une instruction judiciaire pour participation à la commune.

historiques (5) occupent le rez-de-chaussée de l'aile sud-ouest du bâtiment, face au Champ de Mars ; le carton renfermant la lettre de Verlaine y est déposé dans un de ces alvéoles en bois qui garnissent les salles, et il se trouve placé tout près d'une fenêtre située à hauteur de l'allée cavalière.

Devant le dôme de l'édifice central, bâti par Gabriel, la statue de Joffre, le bras tendu, n'a pu préserver la ville, ce prestigieux quartier, ainsi que les dieux des antiques cités, mais l'armée française, dans sa marche victorieuse, rejoint symboliquement le triomphateur de 1914. Le 25 août, la colonne Noiret de la division Leclerc, s'engageant au matin par les boulevards extérieurs, atteint le Champ de Mars, attaque l'Ecole militaire. S'appuyant sur les groupes de F. F. I., elle lance ses chars, son génie d'assaut, ses fantassins à la grenade et force l'ennemi à capituler (6). Ces durs combats se prolongeront pendant cinq heures par un éclatant soleil, dans ce décor de jardins qui, des pentes du palais de Chaillot, où sont gravées les pensées de Valéry, s'étend, par delà le fleuve, jusqu'à la masse noire des bâtiments militaires. Les balles crépitent, se fichent dans les murs, pénètrent dans les ouvertures que les Allemands n'ont pu entièrement obstruer. Une vision de fer et de feu déferle sur la noble perspective où, comme une pointe géante, la tour Eiffel monte paisiblement la garde, rappelle l'heureux faste du progrès. Cependant, la lettre n'échappera point à ces coups de la guerre et elle est touchée dans un quartier que Verlaine n'a pas fréquenté, lui qui fut si souvent « prisonnier dans Paris pour beaucoup trop de causes... » (7).

Réinstallé dans ses locaux et dans ses archives, le Service historique de l'armée dut constater qu'un certain nombre de documents avaient été traversés et détériorés par les projectiles, au cours de cette journée héroïque. Il entreprit aussitôt de remettre en ordre ses cartons (8). L'un de ceux-ci, en raison de la place qu'il occupait et d'une trace de balle, attira tout de suite l'attention et fut ouvert. Il contenait, intact, le billet de Verlaine au milieu de papiers déchiquetés.

Je l'ai tenu dans mes mains. C'est une page simple du petit format que l'on trouvait dans les cafés jusqu'à la dernière guerre. Le papier est plutôt mince ; mais, encore de qualité à l'époque, il n'a pas souffert ni jauni. L'encre est assez pâle. L'écriture est tourmentée, irrégulière, heurtée, avec des mots soulignés, des lettres majuscules, une ponctuation et un style déconcertants. On imagine le poète écrivant cette lettre au café. Il est assis à la traditionnelle table de marbre où son verre est posé. Il a demandé « de quoi écrire », et le garçon lui a apporté le sous-main en moleskine, l'encrier carré au goulot étroit, le porte-plume uni, mince et droit comme un crayon, avec la plume usée, trop molle. Pas de date. Aucune mention de destinataire (9). L'indication « Bruxelles poste restante », portée à l'endroit où manque la date, paraît être d'une autre encre : Verlaine a peut-être hésité sur l'adresse à donner pour la réponse, et il l'aurait ajoutée après coup, par exemple au moment de mettre sa correspondance à la poste.

Mais les précisions incluses dans le texte, de même que les circonstances dans lesquelles fut trouvée la lettre, permettent de situer à peu près exactement l'époque où elle fut écrite et expédiée et d'identifier le destinataire.

Le dossier où se trouvait le billet de Verlaine nous renseigne sur la personnalité de Matuszewicz (Ludomir, Bolaslas, Denis). Né à Salins le 9 octobre 1837, fils d'un pauvre médecin de cette ville, il était,

(5) Il s'agit d'archives de la guerre 1914-18 et d'une partie des archives dites « anciennes » (époque 1870 notamment) demeurées durant l'occupation à leur emplacement de 1939.

(6) « La 2e D. B. Général Leclerc en France ». — La capitulation du « Gross Paris ».

(7) « Sites urbains » (Varia).

(8) Environ 60.000 cartons.

9) L'enveloppe ne figure pas au dossier. Aucune trace ni mention n'en subsiste.

Bruxelles - poste
restante.

Mon cher ami Des causes
aussi pénibles qu'imprévues m'ont
forcé à quitter Londres à l'improviste.
J'ai dû laisser Rimbaud un peu en plan,
quelque horrible peine, là franchement !
que ça m'a fait
(et quoi qu'on dise) — en lui laissant toutefois
mes livres et hardes en vue de les laver
pour se rapatrier. Ma femme refusant
de venir après une menace de suicide de
moi — je l'attends jusqu'à demain midi.
mais elle ne viendra pas — je commence
à trouver trop connard de me tuer
comme ça et préfère, — car je suis si
malheureux, là vraiment ! — m'engager
dans les volontaires républicains espagnols.
Je vais demain, à cet effet, à l'ambas-
sade d'Espagne d'ici, et je compte
partir dans très peu de temps. Serez-
vous assez aimable pour passer, de suite
8 Gt College St Camden town, réclamer les

vêtements et livres (213) dont Rimbaud n'aurait pas eu besoin, — ainsi, — surtout que pas mal de manuscrits, cahiers, etc qu'il aura évidemment dû laisser. — Je vous en prie, surtout pour les manuscrits, faites vite, je vous serai le plus reconnaissant des hommes. — Allez-y, je vous conjure, dès le reçu de ceci, — et m'écrivez vite, vite, poste pour poste surtout. Dites à mes propriétaires (déjà prévenus par moi) qu'ils recevront de moi — je le mets à la poste demain — un mandat de 7 shillings, prix de la 2e semaine que j'ai négligé de payer d'avance.

Enfin parlez-moi de Rimbaud. Vous a-t-il vu après mon départ? Écrivez-moi le dessus. Ça m'intéresse tant! (toute "colère" blague à part, hein?) Le temps n'est plus à la blague, nom de Dieu!

Donc j'attends réponse poste pour poste, je vous enverrai d'avance le prix de l'expédition des hardes et manuscrits, ainsi que mon adresse d'alors, car je vais prendre pour qq. jours un quartier ici dès demain.

Votre reconnaissant
serviteur et ami toujours
P. Verlaine

pendant le siège de Paris, capitaine au 134e régiment d'infanterie (lors du licenciement de ce corps, il passa au 103e). Sorti de Saint-Cyr, cet officier avait fait les campagnes d'Algérie, d'Italie, de Crimée ; il avait eu une brillante conduite au cours de l'expédition du Mexique (deux fois cité) et avait reçu la Légion d'honneur en 1865. Il était noté par ses chefs comme un sujet intelligent, instruit, mais s'adonnant à la boisson, souvent criblé de dettes et signalé pour ses opinions avancées et la propagande faite auprès de ses soldats. A l'armistice de 1871, il ne suivit pas son régiment, resta à Paris et fut nommé colonel de la 20e légion fédérée de Belleville. A l'arrivée de l'Armée de Versailles, il réussit à sortir de Paris et à regagner Londres, qu'il quitta en juillet 1873 pour retrouver sa maîtresse à Paris ; il y fut arrêté aussitôt par la police, le 24 juillet 1873. Déjà condamné à mort par contumace, il vit ce jugement confirmé le 12 novembre 1873 par le 18e conseil de guerre de la 1re division militaire siégeant à Paris. Un recours en grâce ayant été signé par ses juges, sa peine fut commuée en bannissement en 1874 et il fut définitivement gracié en 1879.

Or, la lettre a bien été trouvée sur Matuszewicz lors de son arrestation, ainsi qu'en font foi deux pièces authentiques figurant au dossier :

a) le rapport du Commissaire de police du quartier Saint-Victor (pièce no 133) sur l'arrestation de Matuszewicz mentionne, parmi les lettres dont l'officier était porteur : « ... Une dernière sans date paraissant être de WUILLAUME du Père (10) Duchêne poste restante à BRUXELLES » ;

b) un rapport non signé (pièce 170) de la Préfecture de police (cabinet, 1er bureau) en date du 12 septembre 1873 signale que, au nombre des papiers trouvés sur Matuszewicz au moment de son arrestation : « ... la lettre qu'on a supposée être signée de Wuillaume, émane d'un M. Paul Verlaine, ancien employé à l'Hôtel de ville, qui a conservé son emploi pendant l'insurrection et qui s'est réfugié en Belgique, où il a de la famille. »

En rapprochant les indications contenues dans ces documents des notes biographiques extrêmement abondantes que l'on possède sur Verlaine, on peut à peu près affirmer que la lettre a été écrite à Bruxelles à la fin de juin ou dans les tout premiers jours de juillet 1873, alors que le poète n'avait pas encore de logement fixe et ne pouvait, par conséquent, donner une adresse certaine (d'où la mention « poste restante »).

En outre, l'hypothèse la plus vraisemblable est qu'elle a été envoyée à Matuszewicz, qui en était le véritable destinataire. On peut supposer — bien qu'il ne soit question de lui, semble-t-il, qu'une seule fois dans la correspondance de Verlaine (11) — que l'officier proscrit avait entretenu des relations amicales avec le poète à l'époque de la Commune, ou même pendant les mois qui avaient précédé et préparé l'insurrection.

Tous les événements auxquels il est fait allusion dans la lettre, de même que l'état d'âme qu'elle traduit, sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les évoquer ici. Aussi bien les précisions données dans cette correspondance n'ajoutent rien à tout ce que l'on connaît de la vie de Verlaine.

Toutefois, l'intention qu'il aurait eue de s'engager dans les volontaires républicains espagnols aurait mérité des informations complémentaires, car on n'en retrouve aucune trace dans la correspondance ou les biographies de Verlaine. On peut admettre que ce ne fut là qu'une lubie, mais, si le projet a été sincère, on l'expliquerait par l'état de

(10) Orthographe, disposition typographique, mots soulignés, ponctuation figurant au rapport même. On reste confondu de constater que la signature de Verlaine n'a pas été identifiée par la police française, alors qu'elle peut être facilement déchiffrée, et surtout en raison de ce nom de Rimbaud qui est mentionné trois fois dans le texte de la lettre. Or, à l'époque de l'arrestation de Matuszewicz, 24 juillet 1873, le drame Verlaine-Rimbaud vient d'éclater. C'est le 10 juillet 1873 que Verlaine a tiré les deux coups de revolver contre son ami, et il a été arrêté. Enfin, le poète a déjà publié *Poèmes saturniens*, *Fêtes galantes* et *la Bonne Chanson*.

(11) Dans une lettre du mois d'octobre 1872 adressée par Verlaine à Lepelletier on lit : « ...Vu Lissagaray et remis ta lettre... Vu Matuszewicz, plein d'excellents renseignements relatifs aux journaux où écrire pécuniairement... Vu enfin Vermesch, très aimable, et sa femme, très charmante... Ils élèvent une souris blanche (ces communards ! c'est bien d'eux). »

surexcitation où était alors le poète. Peut-être en a-t-il été question dans son interrogatoire de Bruxelles ; mais tout le dossier figure à la bibliothèque royale de cette ville.

Au demeurant, si certains points de détails demanderaient sans doute à être encore fixés à propos de cette correspondance, du moins l'atmosphère qui l'entoure nous est-elle restituée, et nous pensons que c'est là, en quelque sorte, l'âme de toute anecdote comme celle de l'histoire.

Le billet de Matuszewicz, avec son appel à des soins matériels, n'est pas sans intérêt, ni signification. On ne saurait être indifférent devant le moindre épisode de l'existence de Verlaine. A mesure que sa gloire avance sur le temps et le conquiert, que sa misérable légende d'homme s'installe à côté de nos destin magnifique de poète divin, toute contribution à ce qu'il appelle lui-même « le noir abîme de son crime » (12) paraît bien plutôt sanctifier son nom que le ternir. La vie voudrait s'excuser d'avoir fait cet homme dans sa chair d'homme pareil à tant d'autres sans génie.

---

(12) « O mon Dieu » *(Sagesse)*.

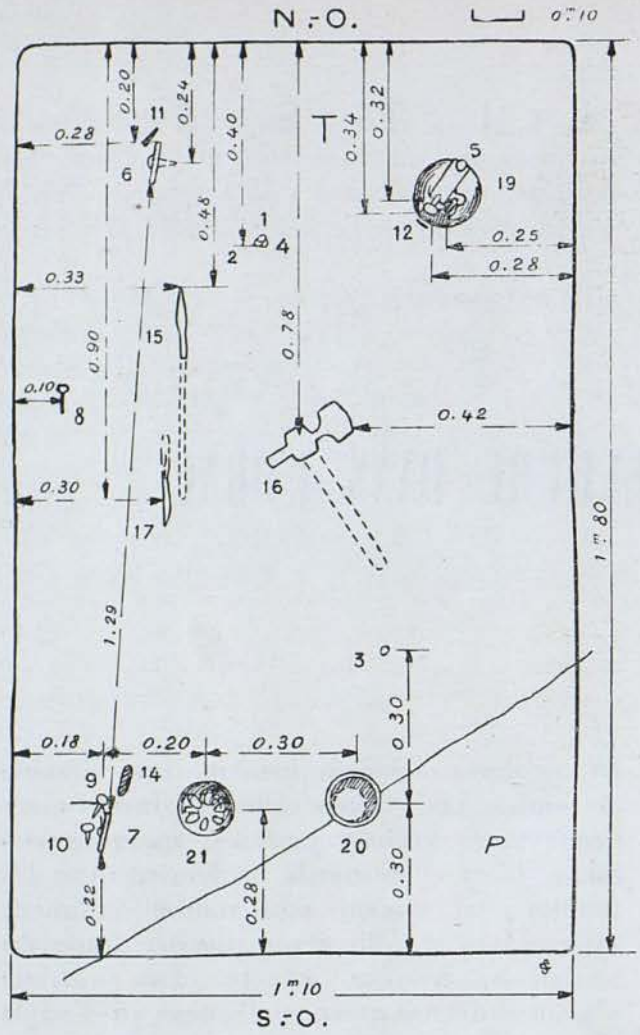
UN GUERRIER FRANC EXHUMÉ DANS L'ORNE

13 octobre 1945...

La découverte se situe dans la région d'Argentan, au lieudit « le Cotil Vert », à la limite des communes de Fel et du Bourg-Saint-Léonard, sur les confins de la plaine de Caen, qui se prolonge ici par le carreau de Falaise et le pays d'Argentan; au delà commence le Bocage normand. L'endroit était en 1944 en plein champ de bataille, au point de la fermeture de la poche de Falaise : chars ou camions incendiés, croix blanches des tombes, monceau de matériel abandonné rappellent ce souvenir. Dans le haut moyen âge une voie importante formait ici une bifurcation ; venant de Tours, Le Mans, Alençon, Sées et Exmes, la route se divisait en deux embranchements : l'un se dirigeait vers Falaise, l'autre, vers Bayeux et la mer, par la vallée de la Dives, c'est-à-dire vers les ports du commerce avec l'Angleterre.

Depuis plusieurs années, des carriers signalaient à cet endroit des découvertes fortuites de sépultures anciennes et, en 1943, la Société française des fouilles archéologiques fit explorer scientifiquement une dizaine de tombes, mais toutes celles qui furent alors découvertes étaient pauvres, malheureusement. C'est cette année seulement que les fouilles ont fourni une tombe vraiment intéressante : celle d'un guerrier franc du Ve siècle, trouvée intacte. Les carriers n'avaient détruit accidentellement que l'angle marqué P sur notre plan de la tombe.

Les fouilleurs découvrirent d'abord, vers 1 mètre de profondeur, trois plaques de fer allongées, avec de grands clous qui servaient à les assujettir à des pièces de bois (nos 5-12). Le fer, profondément oxydé, était fort dégradé et devenu cassant comme du verre, mais dans la rouille s'étaient conservés des fragments de bois ; ils aident à juger de la disposition originale d'un bâti en planches épaisses renfermant le corps et aujourd'hui disparu. L'une de ces armatures était restée exactement dans sa position primitive, les autres s'étaient déplacées lorsque s'étaient pourris et affaissés les supports de bois, mais ces mouvements même pouvaient être aisément rétablis par déduction. Il était facile de noter que les plaques de fer s'étaient quelque peu tordues sous les pressions subies.



Plan de la tombe du guerrier franc, avec l'emplacement exact des objets :

T. — *Place de la tête.*
P. — *Partie détruite par les carriers.*

1-4, *Monnaies.*
5-7, *Armature du bâti en bois.*
8-12, *Clous de fixation.*
14, *Briquet dans un étui de cuir.*
15, *Flèche et étui d'arc en cuir (?).*
16, *Hache-marteau, passée dans la ceinture.*
17, *Petit couteau.*
19, *Gargoulette en terre cuite rouge.*
20, *Bol de couleur orangée.*
21, *Coupe en verre.*

De l'examen et des mensurations il ressort que le bâti formait à l'origine une chambre de 60 centimètres environ de hauteur, 68 centimètres de largeur, et la longueur de la fosse taillée dans le rocher, c'est-à-dire 1 m. 70.

Au-dessous du niveau de ces armatures, on découvrit le « mobilier funéraire », et d'abord les objets de signification alimentaire, une gargoulette rouge à bandes horizontales noires, qui était anciennement à côté de la tête du mort, à gauche (n° 19), puis vers les pieds un bol en terre cuite orangée (n° 20), et une coupe en verre très fine et artistiquement bosselée (n° 21). Par magie sympathique ces récipients devaient renouveler indéfiniment la provision de boisson et d'aliments du mort. On leur attribuait cette propriété même lorsqu'ils étaient vides. Le petit couteau en fer (n° 17), bientôt découvert sur le côté droit, aurait pu à lui seul remplir ce rôle : c'était en effet, comme chez nos paysans d'aujourd'hui, l'accessoire indispensable au repas ; ce que les Hébreux appelaient *maakélét*, « le couteau pour manger », qui servait aussi au sacrifice sanglant (*Genèse*, XXII, 6, 10).

On découvrit ensuite les armes : la hache-marteau, caractéristique du ve siècle, était, d'après sa position, passée dans la ceinture (n° 16). Les Bédouins de Mésopotamie portent encore ainsi la massue, le marteau d'armes et le kandjar. Une pointe de flèche à douille et en forme de feuille de laurier (n° 15) fut trouvée à droite du mort. Le roseau empenné

avait disparu, mais un petit morceau de cuir saturé d'oxyde de fer était resté collé à la lame ; on pouvait en déduire l'existence d'un étui, qui, selon toute vraisemblance, contenait aussi l'arc. Nous étions donc en présence d'un archer, qui espérait poursuivre sa carrière dans le royaume des morts.

Un curieux objet, formé d'une lame de fer avec deux arceaux de préhension sur le côté, est un briquet (n° 14) ; il porte des traces de la pochette en cuir qui le contenait. On trouva aussi le silex qui est le complément indispensable du briquet. Le séjour des morts passe pour un lieu sombre : un briquet y était jugé utile. Il y a moins d'un siècle, dans la région de Quimper, en Bretagne, certaines inhumations se sont encore faites avec des réserves alimentaires : or, on signale un cas au moins où une boîte d'allumettes et un bougeoir avec sa bougie avaient été joints aux vivres. On remarquera que le briquet présente la forme d'un B. C'est l'aspect qu'auront plus tard les briquets du collier de la Toison d'or et ceux de l'armorial.

Enfin, trois monnaies avaient été placées sur le corps du guerrier avec un petit lingot de plomb en forme de rondelle, de valeur monétaire sans doute. L'une des pièces d'argent était isolée vers les jambes, le reste était groupé dans une bourse sur le côté de la poitrine. M. Jean Babelon, Conservateur au Cabinet des Médailles, actuellement le meilleur numismate français, a reconnu sur ces monnaies les effigies de Faustine Jeune, de Crispus, fils de Constantin, et de Valentinien III, qui régna en Occident de 425 à 455. La pièce la plus récente est d'un type connu frappé à Trèves vers 445. Il faut en conclure que la sépulture est postérieure à 445. Comme cette dernière monnaie est extrêmement mince et fragile, elle n'a pas dû circuler de très nombreuses années, et en plaçant l'inhumation aux environs de 450 à 490 on ne doit pas se tromper beaucoup.

Cette époque est une des plus intéressantes et des plus critiques de l'histoire de notre pays. Depuis le milieu du IVe siècle, les Francs avaient été les alliés des Romains, et à travers la frontière quantité de familles et même de tribus étaient venues s'installer dans les Gaules. Au début du Ve siècle, les Francs constituaient même dans l'armée romaine des corps particuliers, et en 411 ils avaient fait reconnaître un empereur d'Occident, Jovinus. Mais en 447 ils rompirent leur alliance et commencèrent à envahir la Gaule par la force, jusqu'au moment où Clovis, ayant battu à Soissons, en 486, le général romain Syagrius, s'établit définitivement en maître dans tout le pays. D'après les dates que nous proposons pour la sépul-

MONNAIES PROVENANT DE LA MÊME TOMBE *(agrandissement)*.

1. — Effigie de Faustine Jeune, et la Concorde debout ouvrant son manteau.

2. — Cripus et autel votif surmonté du soleil.

ture du guerrier de Fel, il est difficile de dire s'il appartenait aux premières vagues de l'immigration ou s'il était un compagnon de Clovis. La pièce frappée à Trèves vers 445, peut-être l'a-t-il apportée lui-même à Fel.

On remarquera que la tombe présente un caractère barbare accentué. Sur le corps du défunt aucun ornement métallique comme on en recueille souvent dans les sépultures de cette époque : bagues ou collier, boucle de ceinture, etc. De même les accessoires de toilette font défaut. Il n'est pas impossible que le peigne ou démêloir, en bois, ait disparu, mais on aurait pu trouver une pince à épiler et surtout des ciseaux du type « forces », comme on en a découvert dans d'autres tombes du site (1).

Il est remarquable que les os du guerrier, et même les dents, aient entièrement disparu, alors que des squelettes ont été retrouvés en bon état dans des tombes voisines. Le bâti de bois est la cause du mal. L'air humide de la chambre a désagrégé les os. S'ils s'étaient trouvés au milieu de cailloux calcaires et sans cesse imbibés d'eau saturée de sels minéraux, ils se seraient pétrifiés en quelque sorte. Le mieux a été l'ennemi du bien.

La tombe est orientée du sud-est au nord-ouest, de sorte que la tête du défunt, placée de ce côté, paraît regarder vers le sud-est. D'après les constatations faites antérieurement dans ce cimetière, on a eu l'intention de tourner tous les morts vers le soleil levant, mais en fait la direction varie entre le nord-est et le sud-est. C'est qu'en effet le soleil n'apparaît pas au même point ni à la même heure en été qu'en hiver. Le fossoyeur a pu s'orienter vers le « Levant » réel : les tombes d'été regarderaient vers le nord-est, celles d'hiver, comme la nôtre, vers le sud-est. Mais il est certain aussi que les fossoyeurs se sont le plus souvent guidés sur la direction des tombes déjà existantes.

Le souci de placer le mort face au soleil levant a une raison religieuse. A l'époque grecque et romaine, la mort apparente du soleil qui descend sous la terre et sa victoire toujours renouvelée, soit par la succession des jours, soit par le jeu des saisons, paraissaient constituer l'image de résurrection par excellence. Cette idée, païenne chez notre guerrier, que rien ne désigne comme chrétien, passa dans le christianisme ; il compare le Christ au soleil levant, l'*Oriens*, qui à la fin des temps doit réapparaître dans cette région du ciel.

Comme on le voit, direction de la tombe et mobilier funéraire révèlent une croyance à la survie et à la résurrection. Un archéologue normand du XIXe siècle, l'abbé Cochet, disait : « Lorsque je fouille, j'interroge chaque grain de sable, ce que je cherche, c'est une pensée. » Nous l'avons trouvée ici.

COMMANDANT DU MESNIL,
Chargé de missions archéologiques en Syrie.

(1) Voir la revue *le Pays d'Argentan*, 1943, p. 1-22.

UNE ZONE DE CONFLIT ENTRE DEUX MONDES

L'AFRIQUE DU NORD

L'AFRIQUE du Nord fut pour les Alliés une base d'invasion contre l'Europe, au même titre que l'Angleterre. Elle représente, en effet, comme la Grande-Bretagne, une île (1) allongée au large du continent. Seule l'en sépare une mer singulièrement rétrécie en ses extrémités. Ses détroits ont toujours assuré un passage facile aux nombreux conquérants, qui, des Carthaginois au général Eisenhower, l'ont traversée pour établir sur ses deux rives une même domination.

Étroitement uni à l'Europe, le Maghreb demeure cependant terre africaine. Le Sahara n'a jamais constitué un obstacle infranchissable. Il est même relativement accessible en bordure de la Méditerranée orientale, où les oasis de Cyrénaïque et de Tripolitaine sont autant de relais sur la route du Caire à Gabès. Là encore, les Alliés ont suivi, treize siècles après les Arabes, une voie d'invasion à la fois naturelle et historique.

Ce pays ouvert sur deux mondes n'a jamais connu d'équilibre durable : tantôt les influences européennes y étendent avec les champs le domaine de la civilisation méditerranéenne ; tantôt l'affaiblissement de la puissance colonisatrice permet aux tribus pastorales de reconquérir leurs anciens territoires de parcours. L'évolution économique et même politique du Maghreb dépend ainsi de l'essor ou de la décadence de l'Occident. On ne saurait donc dissocier de l'histoire générale l'étude géographique du contact entre nomades et sédentaires.

(1) Le nom même de Djézirèh el Mahgreb, donné par les Arabes à cette région entourée de tous côtés par la mer et les sables, signifie : « l'Ile du Couchant ».

LE CONTACT ENTRE NOMADES ET SÉDENTAIRES

L'Afrique du Nord paraît homogène quand on considère son allure générale de zone montagneuse entourée par la mer et le désert. Mais l'analyse y découvre partout de violents contrastes : ici, des massifs escarpés entourent un plateau uniforme ; là, champs et vergers succèdent sans transition à la steppe ; ailleurs, les tentes des nomades se mêlent aux maisons des agriculteurs.

On explique généralement ces oppositions en distinguant dans le Maghreb trois zones successives du nord au sud : le Tell montagneux et verdoyant, domaine des agriculteurs sédentaires; les Hauts-Plateaux steppiques, où vivent des pasteurs transhumants, et l'Atlas saharien, qui marque la limite du désert parcouru par les grands nomades. Simple et ingénieuse, cette division tripartite ne donne pourtant de la réalité concrète qu'une idée rarement exacte. Elle masque beaucoup plus qu'elle n'éclaire la nature véritable de l'Afrique du Nord. Pour comprendre ce pays, il faut le considérer dans l'ensemble formé par l'Europe et l'Afrique. On y remarque alors, dans la géographie physique et humaine, l'opposition de deux mondes.

Le nord du Maghreb rappelle les paysages classiques des bords méditerranéens. Cette zone tourmentée de collines et de montagnes, dont certaines sont vraiment alpines d'allure et d'altitude (2), porte les traces des grands plissements européens. On suit aisément sur la carte la continuité morphologique et structurale des chaînes qui enserrent le bassin occidental de la Méditerranée : Alpes, Apennins et monts de Sicile, d'un côté ; Pyrénées, monts Ibériques et Cordillère Bétique, de l'autre, y rejoignent le Rif et l'Atlas. Même rapprochement pour le climat et la végétation : on est ici, comme en Italie et en Provence, dans le domaine des pluies de saison froide, très irrégulières (3), mais suffisantes (4) cependant pour assurer à la flore méditerranéenne son plein développement. Cette zone favorisée ne constitue d'ailleurs qu'une étroite bande le long de la côte. Plus au sud, la sécheresse croissante fait apparaître les influences africaines.

Celles-ci se traduisent dans le relief par l'importance des Hauts-Plateaux. Les plus considérables se trouvent en Algérie occidentale et dans le Maroc oriental. Semblables aux immenses étendues monotones du Sahara et du Soudan, ils représentent comme elles les restes d'un très vieux continent, arasé depuis les ères géologiques les plus anciennes, et sur lequel sont venus buter les plissements récents de l'Atlas. Ils ont gardé la disposition générale en cuvette des grands bassins africains; les eaux y convergent vers les dépressions saumâtres des chotts. On est dans le domaine de l'aridité. Arrêtés par les chaînes de l'Atlas, les vents humides n'atteignent pas ces régions défavorisées. Celles-ci ne reçoivent que des pluies d'orage, rares et insuffisantes (5). Cette sécheresse, aggravée par une évaporation intense, réduit la végétation naturelle à une maigre steppe d'alfa et d'armoise.

A cette double nature physique correspondent deux modes de vie. Le nord est le domaine du paysan sédentaire. Comme tous les méditerranéens, c'est un excellent arboriculteur : l'olive et les figues comptent autant pour lui que le blé et l'orge. Le petit élevage de la chèvre et du mouton lui assure un complément de ressources. Les villages se groupent sur les premières pentes à l'abri des crues, qui rendent les fonds des vallées dangereux en hiver et malsains en été. Ils sont en relations étroites avec les centres urbains, que multiplie le compartimentage du relief. On retrouve ainsi dans le Tell la

(2) Au Maroc le Djebel Toubkal culmine à 4.165 mètres.

(3) Le total des pluies tombées en Alger est passé de 400 millimètres en 1913 à 1.100 millimètres en 1916.

(4) Aïn Draham, aux confins algéro-tunisiens, reçoit 1.600 millimètres de pluie par an.

(5) La chute annuelle n'y dépasse jamais 400 millimètres et se réduit près des chotts à 100 millimètres environ, ce qui correspond à un climat vraiment désertique

Camp de pasteurs transhumants dans l'Atlas marocain.
(Photo Documentation Générale Photographique.)

civilisation ancienne de l'Europe méridionale, faite d'attachement au sol, de labeur continu et aussi de routine, peu propre à la formation rapide de grands Etats, mais susceptible de fournir des ressources régulières aux maîtres qu'elle se laisse facilement imposer.

Dès qu'on s'éloigne de la côte, la sécheresse fait du Maghreb le domaine naturel du nomade. Cet éleveur, toujours à la recherche de l'herbe nécessaire à son troupeau, est contraint par l'épuisement rapide des pâturages à de perpétuels déplacements. Sa vie errante exige une stricte discipline, qui se cache derrière le désordre apparent des caravanes : les chameaux, les bœufs et les moutons vont dans un ordre prévu avant les femmes et les enfants, les hommes circulent à cheval d'un bout à l'autre du convoi. Même méthode dans l'utilisation des pâturages : on

lâche d'abord les chevaux, puis les bœufs et les chameaux, et enfin les moutons, derrière lesquels il ne reste rien. Même respect des règles traditionnelles dans la répartition des terrains de parcours entre les tribus : toute fraude conduirait à la guerre. Ce sens de l'organisation permet au nomade de compenser l'insuffisance de ses ressources ; sa richesse en animaux de bât et ses relations avec les zones tropicales et tempérées en font un grand trafiquant. Les pasteurs sont ainsi, autant que les sédentaires, en relations constantes avec les cités commerçantes, où ils échangent les produits exotiques et celui de leurs troupeaux contre les denrées végétales qui leur manquent. Ce contact avec des civilisations plus raffinées excite souvent leur convoitise. Volontiers pillards et parfois conquérants, ces guerriers sont alors des organisateurs qui s'assurent parfois de grands empires aux dépens des sédentaires. Toujours prêts à quitter leur misérable domaine, les nomades représentent pour les communautés rurales du Tell une menace permanente de pillage et d'asservissement.

Déchirée plus que partagée entre ces deux influences, l'Afrique du Nord est un pays sans unité. La zone méditerranéenne est trop étroite, le relief trop compartimenté pour assurer au Maghreb un centre politique durable. Les chaînes de l'Atlas marocain et l'avancée des plateaux steppiques à l'ouest de l'Algérie isolent le Maroc. A l'est du Chott el Hodna, une bande montagneuse sépare les Hauts-Plateaux de l'Algérie orientale. Les régions naturelles sont elles-mêmes divisées : le Maroc a deux centres, Fès, tourné vers la Méditerranée, et Marrakech, où dominent les influences sahariennes. Il est normal dans ces conditions que seules des forces étrangères considérables aient pu assurer à l'Afrique du Nord une certaine unité.

Contraires à l'unification, les conditions naturelles en font un pays instable. Nomades et sédentaires se le disputent. Lorsque les pasteurs font triompher leur supériorité militaire, ils accroissent leurs terrains de parcours au détriment des champs et des vergers; l'insécurité transforme alors de nombreux agriculteurs en demi-nomades, pratiquant un élevage très extensif de petit bétail qu'ils déplacent sur de faibles distances. Les récoltes sont alors abandonnées à elles-mêmes une partie de l'année, les maisons de pierre ou de pisé font place aux « noualas » de végétaux légers ou même à la tente. Les pouvoirs publics font-ils, au contraire, régner dans le pays l'ordre et la paix? La supériorité économique de l'agriculteur met alors le nomade en état d'infériorité. Contraint de s'entendre avec les paysans pour le passage et le pacage de ses bêtes, le pasteur doit réduire ses parcours. Bientôt il n'a plus que deux habitats, l'un pour l'hiver, l'autre pour l'été. L'errant perpétuel se fait simple transhumant. La vie économique et sociale de l'Afrique du Nord varie ainsi perpétuellement dans un sens que détermine l'essor ou le déclin des influences maritimes.

L'étendue des côtes et la prospérité de l'Europe favorisent la pénétration occidentale. Les maîtres de l'Afrique du Nord sont pour la plupart venus par mer. Mais les rares abris naturels qu'offre cette côte peu découpée sont souvent séparés de l'intérieur par les massifs montagneux. Seul le Tell attire les occupants, qui se gardent généralement de s'en éloigner. Mais les nomades conservent alors toute leur puissance militaire et menacent les établissements coloniaux de la zone côtière. Tous les conquérants du Maghreb ont appris à leurs dépens la vanité de la politique d'occupation restreinte.

GRANDEUR ET DÉCADENCE DE LA COLONISATION ROMAINE

L'Afrique du Nord s'ouvre à l'histoire sous une domination étrangère, celle des Carthaginois. Désormais elle ne fera guère que changer de maîtres : Romains, Vandales, Byzantins, Arabes, Turcs et enfin Français la gouverneront tour à tour. La domination punique pose ainsi dès les origines le grand

problème historique de l'Afrique du Nord : l'organisation du pays par des conquérants étrangers.

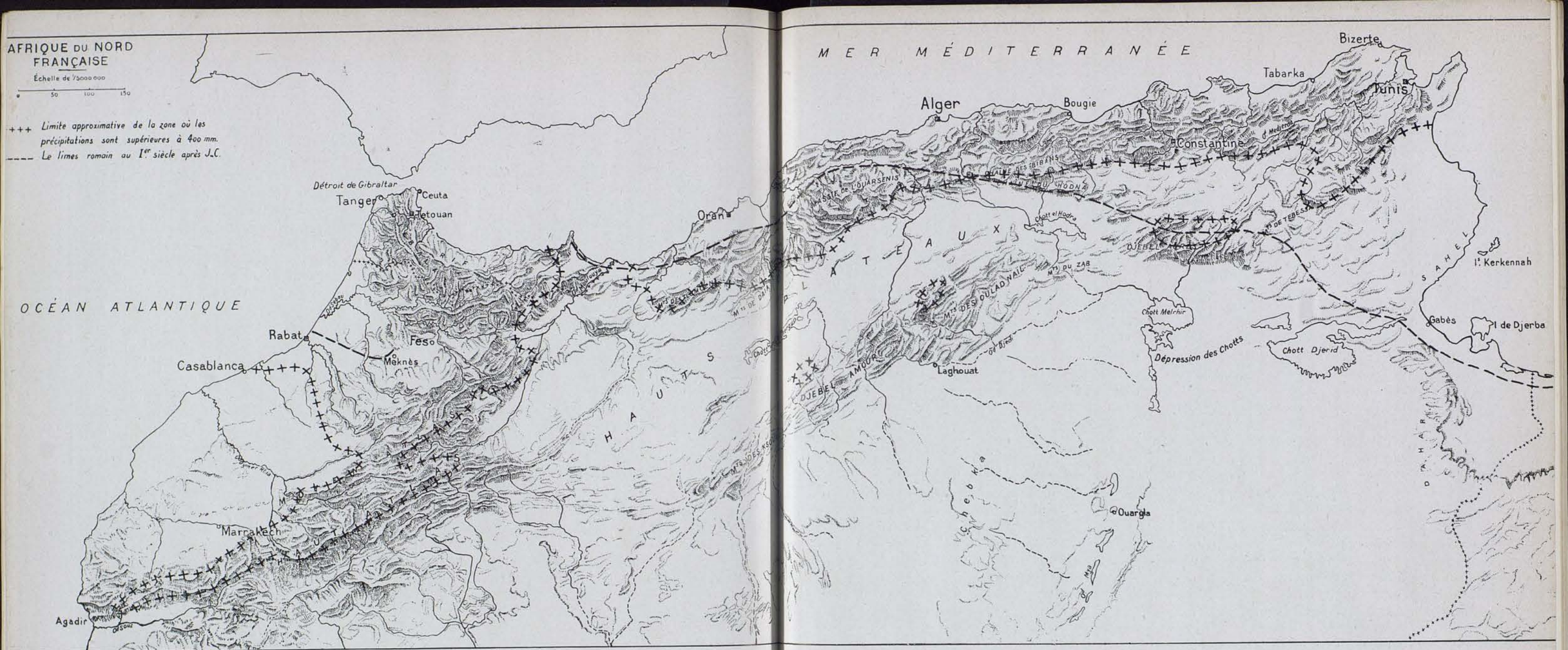
Les Carthaginois étaient des marins : il suffit pour s'en convaincre de considérer le site de leur ville, ouverte sur la mer, bien défendue vers la terre, et sa position particulièrement favorable sur le canal de Sicile. D'abord colonie phénicienne, simple relais sur la route de Tyr vers l'Espagne, Carthage conquit peu à peu son indépendance, puis la suprématie sur les autres cités maritimes d'Afrique. Franchissant les détroits, elle s'établit enfin en Espagne, en Corse et en Sicile, où elle devait entrer en conflit avec Rome. L'importance de cet empire maritime fait ressortir l'exiguïté de l'arrière-pays carthaginois, réduit à la partie nord-orientale de la Tunisie. Au delà s'étendait le domaine des Numides, pasteurs nomades dont les princes fournissaient des mercenaires à la grande cité, mais n'attendaient qu'une occasion pour lui ravir ses richesses.

Les guerres puniques montrèrent la gravité de cette menace. Si Carthage put vaincre la révolte des tribus et des mercenaires en utilisant les éternelles rivalités entre nomades, elle succomba lorsque Scipion détacha d'elle l'aguellid numide Massissina. Ce chef nomade pensa même recueillir la succession des Puniques et constituer un empire terrestre africain. Il voulut s'assurer des ressources régulières en transformant ses sujets pasteurs en agriculteurs sédentaires, auxquels il garantit la propriété du sol et une protection contre les tribus restées nomades. « Avant lui, dit Polybe (6), toute la Numidie était inutile et considérée comme incapable par sa nature de donner des produits cultivés. C'est lui le premier, lui seul, qui montra qu'elle peut les donner tous, autant que n'importe quelle autre contrée, car il mit en valeur de très grands espaces. » S'il échoua, comme tous les Nord-Africains désireux de doter leur

(6) Traduction Gsell.

Vue d'ensemble du forum de Djemila (Côte Nord).

(Phot. Ofalac, Alger.)



pays d'une organisation autonome, il a préparé la colonisation romaine en installant les agriculteurs sur lesquels elle devait s'appuyer.

Vainqueurs, les Romains ignoraient tout de leur conquête ; aussi ne firent-ils tout d'abord que reprendre la politique carthaginoise d'occupation restreinte. L'« Africa » romaine, comparable au domaine punique dans son étendue, fut délimitée par un fossé qui partait de Tabarca pour aboutir en face des îles Kerkennah. La Numidie et tout le Maghreb occidental gardèrent leurs souverains, soumis simplement à une tutelle plus ou moins lâche. Cette organisation en apparence fort sage valut à Rome de nombreux déboires ; les nomades étaient d'autant plus tentés de piller les établissements latins qu'ils pouvaient dans ces conditions appliquer avec succès leur tactique éternelle : attaque brusquée, puis retraite rapide dans un territoire éloigné. Cent cinquante ans après la chute de Carthage, les Musulames conduits par le berbère Tacfarinas troublèrent ainsi

la paix romaine. Il fallut étendre progressivement l'occupation à tout le pays.

Rome adapta son domaine à ses besoins de grande puissance méditerranéenne. Le « limès » fortifié qui le défendait contre les nomades fut progressivement déplacé vers le sud, mais il garda toujours, avec sa ligne d'avant-postes, le même dessin d'ensemble. Son orientation générale sud-est nord-ouest formait avec la côte algérienne un angle très net. Il englobait ainsi les territoires désertiques du Sud-Tunisien pour assurer la liaison avec les ports de Tripolitaine, d'où partaient les caravanes sahariennes. Par contre il délaissait plus à l'ouest les Hauts-Plateaux steppiques de l'Algérie en s'appuyant aux chaînes qui relient l'Aurès à la région de Tlemcen. De là, il longeait la côte pour protéger la route conduisant aux Colonnes d'Hercule (7) et n'englobait que la partie septentrionale du Maroc. L'aspect atlantique de ce pays tout comme l'aspect

(7) Nom ancien du détroit de Gibraltar.

africain de l'Algérie restèrent ainsi inconnus du monde méditerranéen qu'était l'empire romain. Mais celui-ci avait poussé ses frontières assez loin pour ne pas craindre les attaques des nomades.

A ce domaine ainsi délimité pour des raisons militaires, Rome sut assurer une prospérité longtemps croissante. Ses soldats construisirent en grand nombre routes et villes : les camps de la légion Tertia Augusta (8) et des troupes auxiliaires devinrent des centres urbains. De nombreuses colonies furent en outre fondées par des immigrants d'Italie, elles s'associèrent souvent des Berbères romanisés, qui imposèrent la pacification aux autres indigènes. On pouvait craindre en effet une révolte des pasteurs lésés par l'extension des propriétés agricoles, que multipliaient les grands travaux hydrauliques. Les progrès incessants de la colonisation firent même apparaître la crainte d'une insuffisance de terres cultivables. « La nature va nous manquer ! », s'écriait Tertullien. Aussi les empereurs pratiquèrent-ils à l'égard des tribus nomades une sévère politique de cantonnement ; ils les déplacèrent en masse vers les terres les plus pauvres. Les Sévères les rejetèrent enfin au delà du « limes » et les poussèrent ainsi à la révolte au moment même où l'acclimatation du chameau en Berbérie leur donnait une puissance nouvelle. Au lieu de cavaliers, dont les ânes et les bœufs limitaient la mobilité, les Romains trouvèrent désormais de grands nomades chameliers, susceptibles de franchir d'immenses étendues désertiques. Ils les utilisèrent d'abord comme convoyeurs de caravanes, mais durent ensuite en subir des raids, qu'ils ne pouvaient plus châtier.

L'Afrique romaine allait succomber à une crise interne. L'immigration, qui n'avait jamais été très importante, s'arrêta, puis le pays se dépeupla toujours plus rapidement. La petite propriété paysanne disparut au profit des grands domaines. Les tenanciers, tombés dans la misère, retournèrent peu à peu à la vie errante. On essaya vainement de les fixer au sol en leur imposant un véritable servage. Il fallut briser la révolte des " circoncellions ", ouvriers agricoles devenus maraudeurs. Les champs furent progressivement laissés à l'abandon ; les villes se dépeuplèrent. Les raids des nomades se firent plus fréquents. La réorganisation administrative de l'empire (9) ne put arrêter la décadence. L'Afrique romaine n'était plus qu'un cadre sans vie.

L'irruption vers 435 des Vandales descendus d'Espagne provoqua l'écroulement de l'édifice. Assez forts pour conquérir les îles méditerranéennes, les nouveaux maîtres ne purent rétablir la paix intérieure. Venus de l'ouest et du désert, les nomades étendirent leurs pillages jusqu'aux régions côtières. La reconquête byzantine, d'ailleurs limitée à la partie orientale du pays, ne fit que rétablir une façade romaine. Maîtres de la Tunisie, de la Tripolitaine et de la Sardaigne, les empereurs d'Orient durent abandonner aux tribus insoumises toute la masse de l'Afrique du Nord. Désormais sans force réelle, les puissances maritimes laissaient effacer par les nomades quatre siècles de colonisation.

LA PRÉDOMINANCE DES NOMADES DANS LE MAGHREB MUSULMAN

L'expédition arabe d'Ibn Sad fut, en 647, un simple raid de reconnaissance, que suivit un répit de dix-huit ans. Depuis longtemps l'Afrique du Nord était périodiquement la victime de telles incursions. La venue des Arabes ouvrit cependant une ère nouvelle dans l'histoire du Maghreb et même de l'Europe. La civilisation avait en effet depuis la plus haute antiquité un centre naturel, la Méditerranée. Le trafic maritime y assurait de fructueux échanges de productions

(8) Les ruines de Lambèse, qui comptent parmi les plus importantes de l'Afrique du Nord, restent encore aujourd'hui le témoignage de cette colonisation par l'armée.

(9) Le Maroc fut rattaché à l'Espagne et le reste de l'Afrique à l'Italie ; ce groupement administratif s'inspirait des affinités géographiques.

complémentaires. La conquête arabe devait ruiner pour plusieurs siècles cette prospérité. La Méditerranée devint pour tous une zone dangereuse, disputée entre deux adversaires qu'opposait le fanatisme religieux. « Ne pouvant plus faire flotter une planche sur la mer » (10) les nations occidentales s'isolèrent pendant tout le moyen âge. La disparition des influences européennes livra le Maghreb au nomadisme et à l'anarchie.

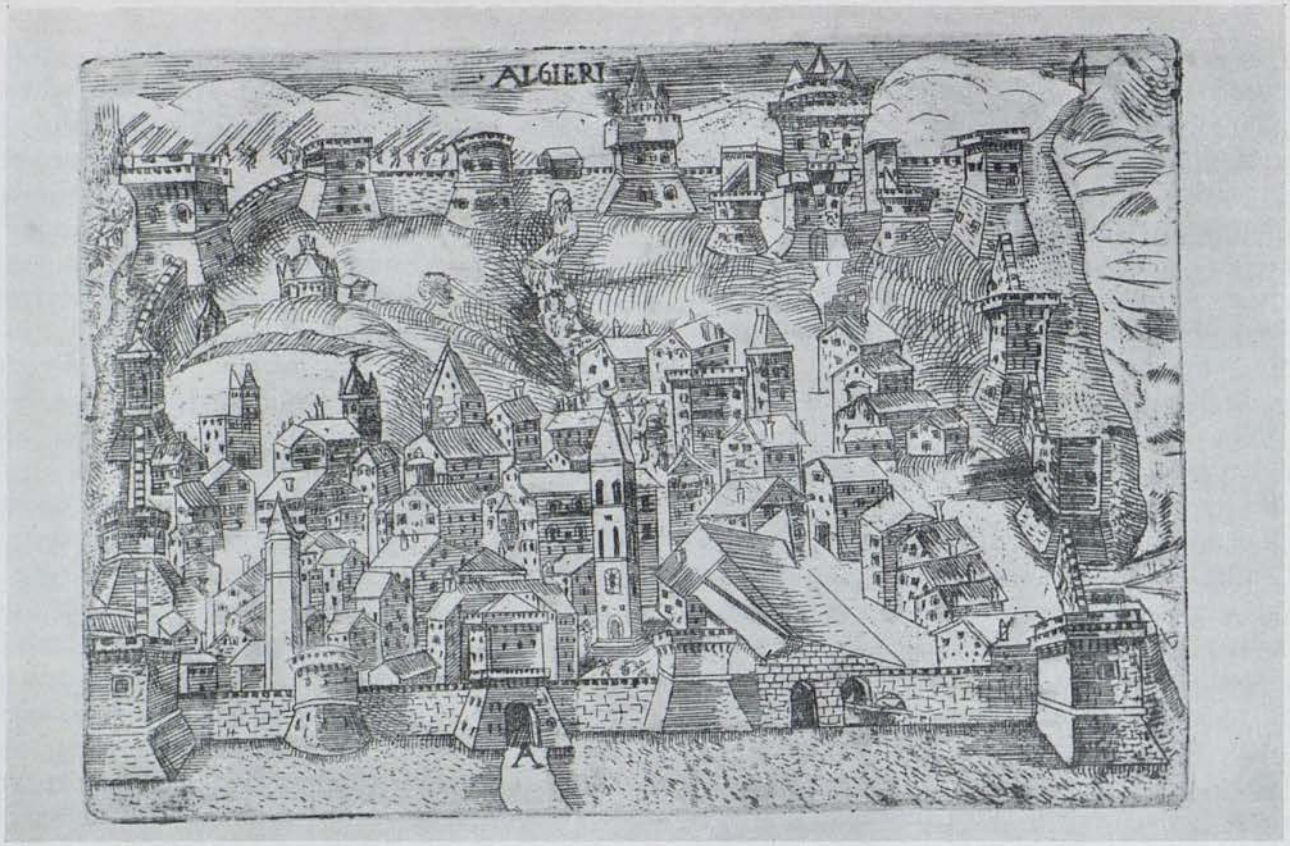
Si la venue des Arabes acheva le triomphe déjà presque assuré des nomades, ceux-ci leur opposèrent une résistance longtemps acharnée. Lorsqu'un siècle plus tard les Musulmans échouèrent dans la conquête de la France, ils avaient à réprimer plusieurs révoltes dans le Maghreb. Les Berbères ont ainsi contribué au salut de l'Occident. C'est contre eux qu'Okba Ben Nafi fonda Kairouan, place d'armes autant que centre de propagande religieuse. Par contre les quelques groupes sédentaires et urbains qui subsistaient encore acceptèrent assez rapidement leurs nouveaux maîtres. Ils les aidèrent même à vaincre la grande révolte berbère, que conduisit une reine légendaire, la Kahina. Celle-ci remporta tout d'abord de grands succès en adoptant l'éternelle tactique des nomades : raids et retraites rapides, désert fait devant l'ennemi. Mais cette méthode ruineuse pour les paysans devait les rallier à l'envahisseur et déterminer sa victoire. Maîtres des villes, les Arabes semblèrent ainsi s'appuyer sur les sédentaires contre les autres conquérants.

Mais ces nomades d'origine étaient de médiocres colonisateurs. Ils devaient même au XIe siècle ruiner le pays pour longtemps. Les deux tribus sauvages des Beni Hilal et des Beni Solaym furent alors lancées sur le Maghreb par le Khalife du Caire pour réprimer une dissidence à la fois politique et religieuse. Ce déplacement massif d'envahisseurs nomades, beaucoup plus nombreux que les cavaliers de la conquête, fut pour l'Afrique du Nord une véritable catastrophe. « Semblables à une armée de sauterelles, écrit Ibn Khaldoun, ils détruisirent tout sur leur passage. » Leur vague se propagea jusqu'au Maroc. Elle laissa le pays couvert de ruines et livré à l'anarchie. Arabes ou Arabisés, les nomades rançonnèrent les indigènes, imposèrent aux cités d'écrasantes redevances et ruinèrent l'agriculture. Les derniers paysans se réfugièrent dans les montagnes. Seuls purent garder une certaine indépendance les principaux centres de commerce, aux portes desquels s'arrêtaient les pillards. Désormais, l'histoire réelle de l'Afrique du Nord se perd dans la confusion des incessantes rivalités entre tribus.

Nous connaissons mieux les relations que le pays put conserver avec l'Europe ; elles n'eurent jamais pour lui qu'une importance secondaire. La seule influence civilisatrice qui put jamais le pénétrer fut celle des Maures sédentaires chassés d'Espagne par la « Reconquista ». Ils ne firent que raviver dans le Maghreb la haine religieuse contre les infidèles, et plus particulièrement contre les Espagnols.

Ceux-ci furent en effet les plus dangereux adversaires de l'indépendance nord-africaine. Ils suivirent avec ténacité l'exemple des Normands de Sicile, qui s'étaient assuré au XIIe siècle le contrôle des côtes tunisiennes. L'ambition politique autant que l'esprit de croisade les poussaient à reprendre ainsi les traditions des peuples maritimes. « Il ne faudra, écrivait la reine Isabelle dans son testament, ni interrompre la conquête de l'Afrique, ni cesser de combattre pour la foi contre les infidèles. » Maîtres des deux péninsules européennes, les Espagnols avaient intérêt à compléter leur empire méditerranéen par le contrôle du Maghreb. De là pouvait venir l'assistance réclamée par les Maures restés en Andalousie à leurs coreligionnaires. Le cardinal Ximénès incarna cette double idée de croisade et de sécurité politique. La révolte provoquée à la fin du XVe siècle chez les Maures de Grenade par ses méthodes de conversion forcée lui fut un

(10) L'expression est de l'historien arabe Ibn Khaldoun.



(Phot. Ofalac-Alger.)

Gravure italienne représentant Alger au XVIe siècle.

prétexte pour entreprendre une vigoureuse campagne qui remporta de brillants succès : Oran, Bougie, Tripoli, Tunis furent enlevés ; de nombreuses cités côtières demandèrent à payer tribut. Mais la tempête fit échouer la tentative de Charles-Quint contre Alger. Les Espagnols ne purent ensuite que maintenir à grand-peine pendant deux siècles une partie de leurs conquêtes. Cet échec a pour causes la dispersion des efforts espagnols en Europe et aux Amériques et surtout la politique d'occupation restreinte adoptée dès les premières campagnes. Seules furent tenues quelques places fortifiées de la côte. Le pays resta le domaine des tribus nomades. Celles-ci bloquaient étroitement les soldats espagnols, qui, sans colons pour les ravitailler, menaient une existence misérable. Le tremblement de terre qui, en 1790, détruisit Oran provoqua enfin l'abandon d'une conquête inutile. Le Portugal s'était de son côté réservé la colonisation du Maroc. Mais ses « fronteiras », comme les « presidios » (11) espagnols, ne firent qu'aggraver le repliement du Maghreb sur lui-même. A part l'entretien de quelques comptoirs commerciaux (12), l'action des puissances européennes en Afrique du Nord se réduisit à de périodiques expéditions de représailles contre les corsaires.

La menace espagnole avait en effet provoqué la constitution dans le Maghreb d'une puissance maritime, qui, par opposition à ses devancières, était hostile aux nations occidentales. Pour éviter l'asservissement aux infidèles, les Algérois appelèrent les pirates Aroudj et Khaïr-ed-Din, qui rendirent célèbre leur surnom de frères Barberousse. Ils repoussèrent les assauts espagnols et

(11) Termes désignant les places fortes côtières.

(12) La France maintint jusqu'en 1741 les comptoirs de Tabarca et du Cap Nègre, sur les confins algéro-tunisiens.

réussirent à se constituer d'Alger à Tunis un domaine dont ils firent hommage au Sultan de Constantinople. Le Maghreb oriental n'échappait ainsi aux Espagnols que pour tomber aux mains des Turcs. Favorisée par la communauté de religion avec les indigènes, l'emprise ottomane sur le pays ne fut pourtant jamais totale. Les troupes de la Porte tenaient bien, à la différence des Espagnols, plusieurs points de l'intérieur. Mais le territoire effectivement occupé demeura très restreint. Peuple guerrier et non colonisateur, les Turcs laissèrent le pays aux tribus nomades dont ils obtenaient l'impôt à grand-peine. Les relations des corsaires avec les Européens, toujours très nombreux dans le pays d'Alger, n'eurent dans ces conditions aucune influence sur l'évolution intérieure du Maghreb. La domination ottomane n'était qu'une façade. Après l'avoir renversée, les Français durent faire, à grand-peine, connaissance avec la réalité nord-africaine.

LE RENOUVEAU DU SÉDENTARISME AVEC L'OCCUPATION FRANÇAISE

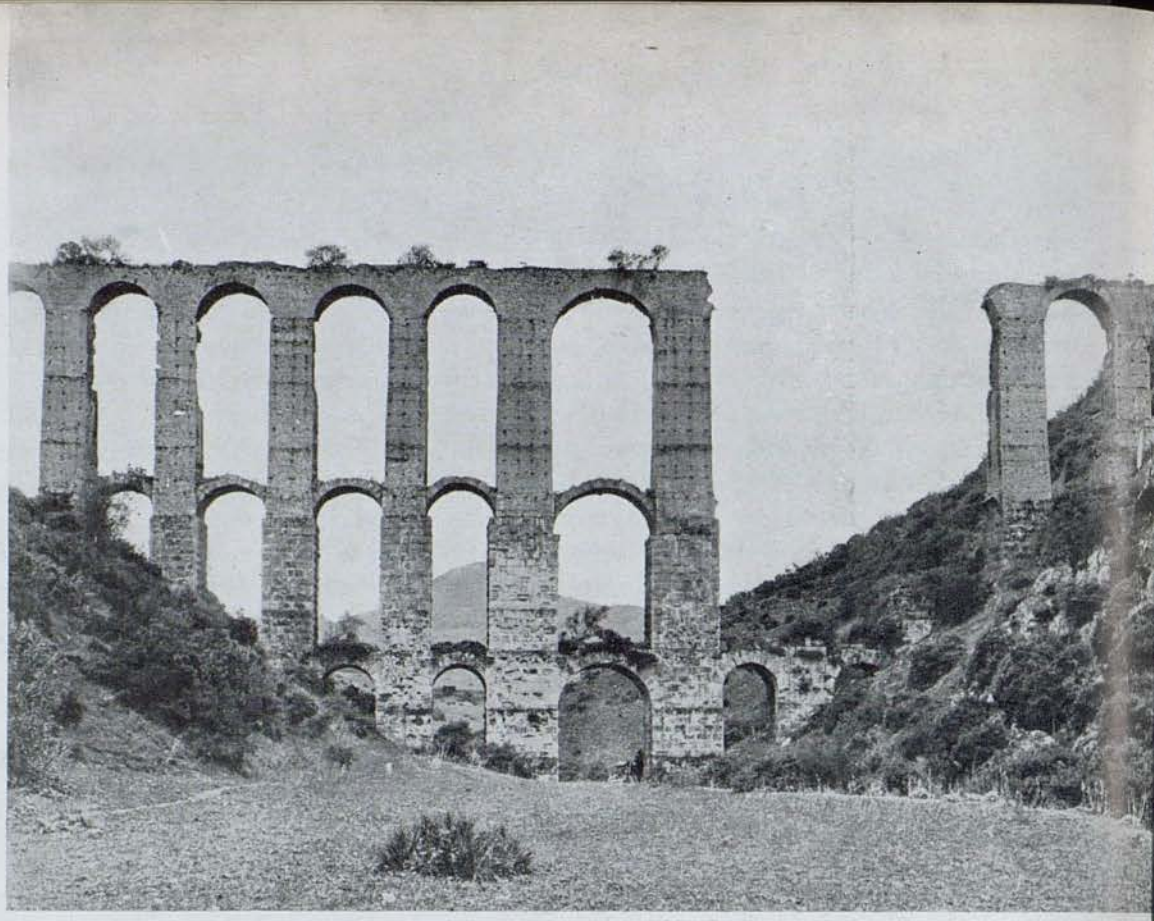
L'expédition d'Alger n'était dans son principe qu'une campagne de représailles, semblable à toutes celles que les corsaires avaient provoquées depuis des siècles. Mais, comme le raid d'Ibn Sad, cet accident coutumier de l'histoire nord-africaine suffit à en modifier le cours. L'occupation française devait durer, s'étendre à toute l'Afrique du Nord et assurer à nouveau le triomphe des sédentaires. Les conquérants étaient cependant très loin d'apprécier en 1830 la portée de leur victoire. Comme les Romains après la défaite de Carthage, ils hésitèrent longtemps avant de reconnaître leur vocation de puissance colonisatrice.

Une question préliminaire resta posée pendant plusieurs années : la monarchie de Juillet devait - elle conserver l'héritage imprévu qu'elle devait au régime précédent? Les difficultés de la conquête faisaient craindre une répétition des mésaventures espagnoles. Et lorsqu'une commission d'enquête proposa en 1833 le maintien de l'occupation ce fut « pour donner satisfaction à l'aveugle engouement de la France pour sa conquête ». Seule, une raison de prestige fit écarter l'évacuation (13).

Il restait à déterminer l'ampleur du nouvel empire africain. Vingt siècles après Rome, la France ne renonça que sous la pression des événements à l'idée d'une occupation restreinte. La pénétration vers l'intérieur nous fut imposée par le souci d'assurer la sécurité de la zone côtière ; il fallut poursuivre jusque dans leur retraite les nomades, qui, avec Abd el-Kader, menaçaient de rejeter les conquérants à la mer. Les mêmes exigences de la pacification tournèrent plus tard les ambitions françaises vers la Tunisie et le Maroc. L'expérience avait montré la nécessité d'occuper le Maghreb entier.

Des tâtonnements analogues marquèrent l'organisation de la conquête. Les Français refusèrent après leur victoire le concours des Turcs de la Régence, qui furent pour la plupart exilés en Asie-Mineure. Privés de cadres expérimentés, ils hésitèrent longtemps entre l'administration militaire, plus conservatrice et partant plus favorable aux nomades, et le gouvernement civil, plus soucieux avant tout de colonisation. Les échecs de la politique du « Royaume arabe » et des tentatives d'assimilation complète à la Métropole firent enfin adopter un régime mixte, variant avec les nécessités locales. Le Maroc et la Tunisie ont gardé leur organisation traditionnelle. L'Algérie est devenue un groupe de trois départements auxquels s'ajoutent les territoires du Sud. Ainsi se marque la limite administrative entre le pays méditerranéen et les immensités désertiques. Cette limite se rapproche de la côte en Algérie occidentale, où l'avancée de la steppe avait reculé le « limes » vers le Nord. Comme les Romains, les Français ont ainsi

(13) L'ordonnance du 22 juillet 1834 institua un gouverneur général des possessions françaises dans l'Afrique du Nord et consacra l'occupation définitive de ce territoire.



Aqueduc de Zurich, près d'Alger.
(Cliché Touring Club de France.)

reconnu, le domaine naturel des pasteurs, dont ils devaient assurer partout ailleurs la décadence.

La colonisation ne pouvait se développer qu'aux dépens des nomades. En leur interdisant d'exercer sur les sédentaires leur supériorité guerrière, la paix française devait aggraver leur état d'infériorité économique. Les travaux d'irrigation et les procédés de culture en terre sèche ne cessèrent d'étendre les champs aux dépens des pâturages ; le régime des terres, souvent modifié, fut presque toujours défavorable à la propriété indigène, et plus spécialement aux domaines collectifs des tribus. On en vint même à exproprier pour cause d'inculture les terres de parcours des troupeaux. Les révoltes se traduisirent par des confiscations massives. Malgré son souci de respecter le droit indigène, la France a repris ainsi aux dépens des pasteurs la politique des Sévères. Une puissance européenne ne peut être qu'hostile à cette forme régressive de l'économie que représente pour elle le nomadisme.

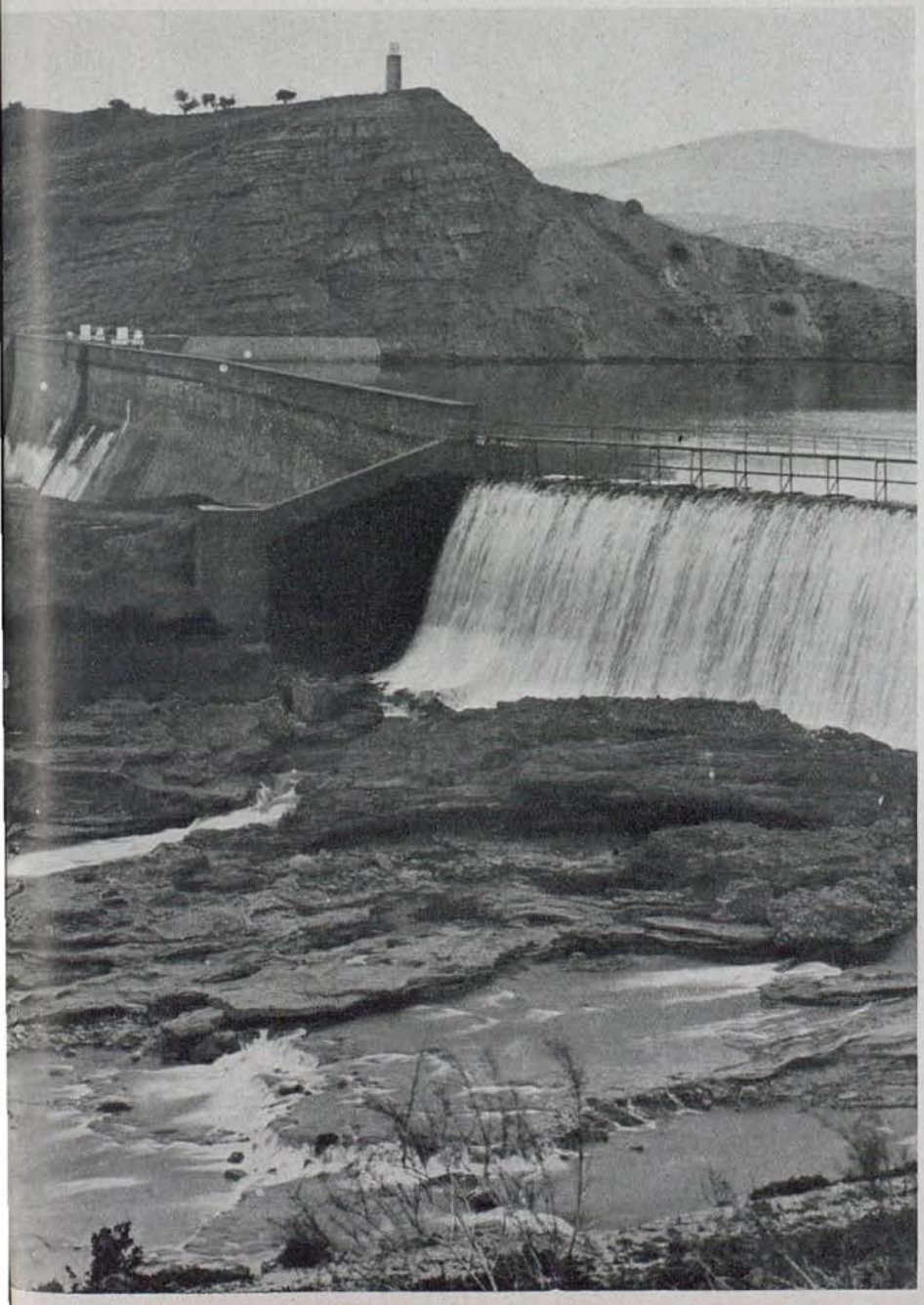
Les territoires enlevés aux tribus furent attribués à des Européens. Colons, soldats recrutés par Bugeaud, petits propriétaires venus de France par esprit d'aventure ou sur l'initiative du gouvernement et compagnies capitalistes formèrent une Algérie agricole et française. En Tunisie et au Maroc, la métropole fournit surtout des cadres. Partout la population française a étendu le domaine de la civilisation sédentaire.

Son intervention a profondément modifié la structure économique du Maghreb. Toujours contraints aux déplacements par la rigueur de l'hiver ou la sécheresse de l'été, les pasteurs transhumants voient leurs mouvements traditionnels entravés par la restriction des terrains de parcours. Beaucoup se fixent pour entrer au service de l'agriculteur. Or, la main-d'œuvre paysanne est accrue déjà par l'essor démographique (14), dû au progrès économique et sanitaire. Il en résulte un certain surpeuplement du Tell, dont les

(14) La population de l'Algérie a triplé en soixante ans.

ressources agricoles restent limitées et les villes, sans industrie. La rupture d'équilibre provoquée par les Français aux dépens des nomades se traduit ainsi par un accroissement peut-être excessif de la population sédentaire. Seul l'équipement industriel du pays permettra d'éviter une crise sociale susceptible d'être exploitée par les influences étrangères.

L'Afrique du Nord est devenue en effet depuis un siècle l'enjeu d'une compétition toujours plus âpre entre les puissances. L'Italie et l'Espagne, d'abord trop faibles pour exploiter en temps utile les avantages de leur position, ont fait valoir récemment sur la Tunisie et le Maroc des prétentions appuyées par la présence de leurs nationaux dans ces régions. La première n'a renoncé que tout dernièrement à la Tunisie. Quant à l'Espagne, elle s'est montrée assez peu satisfaite du partage de 1912, beaucoup moins favorable pour elle que les accords de 1904 (15). A ces rivalités qui se maintiennent dans le cadre classique de la Méditerranée occidentale s'ajoute aujourd'hui l'intervention d'intérêts beaucoup plus considérables. Depuis l'ouverture du canal de Suez, la Méditerranée est à nouveau un des grands centres du trafic international. La position de la Tunisie sur le canal de Sicile, celle du Maroc sur les routes de l'Atlantique Sud ont fait l'enjeu des rivalités diplomatiques les plus sévères. La France a dû payer par d'importantes concessions l'accord des grandes puissances à sa politique nord-africaine.



Après avoir obtenu le contrôle des côtes nord-africaines la France s'est assuré celui des confins désertiques du Maghreb. Le Sahara et le Soudan forment désormais avec ce dernier un bloc continu où les relations se font toujours plus actives. Plus encore que le chemin de fer, le camion et l'avion y représentent un progrès technique comparable à l'introduction du chameau. Ils enlèvent en effet le grand trafic aux nomades

(15) M. Delcassé avait offert à l'Espagne deux zones côtières : l'une au nord, de la Moulouya au Sebou, englobant Fès ; l'autre au sud-ouest, comprenant le Sous.

Barrage de Perregaux, près d'Oran.
(Phot. Touring-Club de France).

Un coin du Haut-Atlas marocain : la vallée des Amandiers, au pays Glaoui.

caravaniers. On ne saurait en conclure cependant à la disparition du péril africain. Si le progrès des communications sahariennes favorise la cohésion de l'empire français, il rapproche le Maghreb des foyers politiques et religieux du nationalisme arabe. La propagande venue du Caire peut le pénétrer, après la Libye, pour profiter d'un malaise provisoire. L'éternel conflit entre les influences maritimes et continentales se retrouve ainsi sous un aspect nouveau.

L'avenir toujours incertain du Maghreb est celui de toutes les zones de contact sans cesse disputées entre deux forces contraires. Si la Libye et l'Egypte n'appartiennent qu'au monde désertique, ce dernier se rencontre à nouveau dans le Moyen-Orient avec les influences méditerranéennes. En Asie Centrale, le contact se fait moins net et prend une autre forme, la zone désertique passant au nord du domaine des sédentaires. Mais partout il se traduit par la même instabilité : la Mongolie intérieure, le Turkestan et la Syrie, sont, comme le Maghreb, l'objet d'un éternel conflit.

La domination française semble cependant promise à un bel avenir ; l'existence d'un bloc africain uni en est, avec la proximité de l'Europe et la présence d'une forte population française, la meilleure garantie. Les difficultés présentes témoignent beaucoup plus d'une surabondance de forces que d'un épuisement comparable à celui qui précéda la chute de l'Afrique romaine. Mais il serait dangereux d'oublier que le Maghreb est voué par nature à l'instabilité. Seul l'appui efficace de la métropole peut maintenir l'équilibre actuel en Afrique du Nord.

JEAN MEARY,
agrégé de l'Université.

La bibliographie de cette étude a été reportée à la fin de la chronique bibliographique.

L'ŒUVRE HISTORIQUE D'ALBERT SOREL

Il y eut le 13 août 1942 un siècle qu'Albert Sorel vit le jour dans la petite ville d'Honfleur, joyau de cette Normandie dont sa famille était originaire. En toute autre circonstance son centenaire eût donné lieu à quelque manifestation grandiose qui eût permis, une fois de plus, de magnifier son œuvre. Mais la France était occupée, la maison natale de l'écrivain, souillée, pillée, démantelée par les troupes allemandes, le deuil était dans nos cœurs, et Sorel, le premier, n'eût point permis que son nom fût prononcé publiquement avec quelqu'éclat tandis que, dans le silence, se poursuivait, âpre, sanglante et acharnée, la lutte clandestine.

Nos drapeaux victorieux flottent aujourd'hui au cœur de l'Allemagne et sur ces routes d'Autriche où surgit à chaque pas devant nous l'ombre homérique des soldats de la Grande Armée. Dans cette revue consacrée à nos gloires militaires l'historien de la Révolution et de l'Empire, qui s'enorgueillit, durant tant d'années, de dispenser à l'École de Saint-Cyr son enseignement, serait heureux, je n'en doute pas, que son souvenir soit évoqué.

Albert Sorel, dans sa prime jeunesse, n'avait d'autre ambition que de se consacrer à la musique et au roman. « Au fond, vois-tu, écrivit-il plus tard à son fils, Albert-Emile Sorel, je suis, d'âme, de cœur, d'imagination et d'ambition, artiste. Le démon tortionnaire de Flaubert m'a touché. Nous avons reçu le baptême de la même pluie tiède et fiévreuse, l'inspiration de la même brise troublante, venue du large, du pays de là-bas et le tourment divin des mots et des rythmes... » Et, après avoir composé quelques mélodies ravissantes et un *largo* poignant, il publie ces deux ouvrages : *le Docteur Egra* et *la Grande Falaise*, où apparaît, sous le charme de l'intrigue, un goût singulier pour l'histoire. A celle-ci il devait venir poussé par les circonstances. Secrétaire d'ambassade en 1870, il fit partie de la délégation diplomatique de Tours que dirigeait M. de Chandordy, et là, mêlé au drame, le vivant, en souffrant, il conçut les lignes essentielles de son *Histoire diplomatique de la guerre franco-allemande*, dans le temps où Taine, qu'il rencontrait chaque jour, le désignait à Emile Boutmy pour enseigner dans une future École des Sciences politiques l'histoire

diplomatique aux jeunes gens. Sa voie était tracée.

Albert Sorel n'avait pas trente ans lorsqu'il donna sa première leçon, qui fut en même temps la première leçon de l'Ecole (15 janvier 1872). Le programme de son cours portait sur la période de 1815 à 1848. De là à rechercher les causes profondes et la portée des traités de Vienne — cette charte de l'Europe du XIXe siècle — de là à remonter dans le passé, à suivre les grandes étapes qui, des traités de Westphalie à la chute de l'Empire, ont façonné l'histoire de France, il n'y eut pour le maître débutant qu'un pas à franchir, et le franchissement de ce pas lui parut une nécessité : « L'historien, disait-il, ne considère que des faits accomplis. Ils ont un commencement, un cours, une fin. Ils ont leurs rapports avec d'autres faits qui les déterminent. Parmi ces faits, il en est qui se dégagent au-dessus des autres, qui ont des origines plus anciennes, un cours plus continu, des suites plus durables. Il y en a qui sont passagers ; il y en a qui sont permanents... » Et il ajoutait : « L'historien distingue ces faits permanents, il les extrait de la foule des autres, il les compare ; il cherche les relations qu'ils ont entre eux, c'est-à-dire leur explication. » L'explication des crises successives du XIXe siècle, Albert Sorel la trouva dans la tourmente révolutionnaire, et il pensa que cette tourmente ne serait éclairée et ne deviendrait intelligible que lorsque seraient dégagées les actions et les réactions des pays européens en face de la Révolution et en concomitance avec elle. Telle est, en quelques mots, l'origine de son œuvre fondamentale, *l'Europe et la Révolution française*.

Si, à côté des huit volumes qui composent ce monument, Sorel écrivit son *Histoire diplomatique de la guerre franco-allemande*, s'il publia, en collaboration avec Funck-Brentano, un *Traité du droit des gens*, s'il nous donna *Hoche et Bonaparte*, *la Question d'Orient au XVIIIe siècle*, *les Essais* et *les Nouveaux Essais d'histoire et de critique*, le *Traité du 20 juin 1815*, des études sur *Montesquieu* et *Madame de Staël*, des *Lectures historiques*, des *Etudes de littérature et d'histoire*, ses *Pages normandes* et cet admirable recueil de nouvelles : *Vieux habits, vieux galons*, si plusieurs manuscrits de lui sont encore inédits alors que ses étincelants *Pastiches hugolatres* demeurent introuvables, il consacra à *l'Europe et la Révolution française* trente années de son existence.

Lorsqu'il entreprit son étude, en 1872, le cycle qu'il s'assignait comme objet d'investigation avait suscité déjà de considérables travaux. Thiers, Michelet, Taine, Tocqueville, pour ne citer que les plus illustres, avaient levé bien des voiles. Mais, dans sa *Révolution* comme dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, Thiers s'était maintenu dans le récit, alors que Michelet s'était par-dessus tout efforcé de se faire l'apologiste brillant et parfois impétueux de ce que l'on nommait alors « les idées nouvelles », que Tocqueville, plus pénétrant, avait décelé dans la Révolution l'aboutissement et le terme de principes sociaux qui avaient tendu à se répandre sous l'ancien régime, et que Taine, au contraire, plus philosophe qu'historien, cherchant à appliquer à la tragédie nationale ses méthodes psychologiques, avait vu en elle une rupture brutale avec les traditions et avait considéré que Napoléon, brisant à son tour le cours de l'histoire, n'était qu'un aventurier du pouvoir, un *condottieri* profiteur de désordres qui s'était emparé du gouvernement à son seul profit personnel. Albert Sorel, se plaçant à un point de vue très différent, montra comment, sur le théâtre de la politique étrangère, qui n'avait été envisagée avant lui que comme accessoire et un complément de bouleversement intérieur, la Révolution avait été conduite à reprendre à son compte les traditions nationales les plus anciennes de la France et comment Napoléon, incarnant la poussée révolutionnaire et la conduisant à son paroxysme, avait tenté de réaliser en

Europe la politique inlassablement poursuivie par Richelieu et par Louis XIV. Se rapprochant plus de Tocqueville que de ses autres devanciers, il mit en lumière la continuité de l'histoire, mais, allant plus avant que l'écrivain de *l'Ancien Régime et la Révolution*, il le fit en rappelant et en montrant que la France n'était pas restée isolée dans une Europe passive, et en établissant la suite de ce « grand courant directeur » qui est, au premier chef, l'instinct de la nation. « On a dit tout le mal que l'on pouvait de la Révolution et de l'Empire, écrivait-il, ou plutôt de la France pendant la Révolution et sur le règne de Napoléon ; on a fait la pathologie de ses crises et décrit toutes les fièvres dont elle devait périr. Quelques-uns hors de chez nous, bien entendu, ne lui pardonnent point de n'en être pas morte. J'ai voulu montrer comment elle a vécu. On a fait, dans cette lutte de vingt-trois ans, la part très large à la frénésie révolutionnaire, à la superbe démocratique, à l'ambition napoléonienne ; on a supposé une France maîtresse à la fois de ses destinées et de celles de l'univers, disposant de la paix et de la guerre, une France sans voisins, sans rivaux, sans jaloux, sans ennemis, libre de distribuer la liberté et le bonheur au monde et n'ayant à envahir nulle part puisqu'elle n'avait à se défendre contre personne. On a fait trop insuffisante la part de l'Europe, de ses princes, de ses peuples, de leurs prétentions, de leurs traditions, de leurs convoitises de la terre, de leurs desseins de suprématie, sans lesquels cette guerre, de Valmy à Waterloo, demeure sans raison d'être. J'ai essayé de faire cette part plus exactement. »

Quand éclate la Révolution, la vieille Europe est absorbée par le règlement de ses affaires ; elle vit dans ses intrigues et voit dans nos désordres une cause d'affaiblissement de la monarchie française et de la France. L'Autriche, la Prusse et la Russie pourront, sans être importunées par nous, achever de dépecer la Pologne ; l'Angleterre ne connaîtra plus de rivalité coloniale ; Vienne s'installera définitivement sur la rive gauche du Rhin. Les malheurs de la royauté inquiètent moins les cours qu'ils ne réjouissent au fond d'elles-mêmes les chancelleries. La France paraît abattue, et tel est pour l'Europe le fait dominant. Lorsque la guerre est déclarée, au mois d'avril 1792, l'empereur est convaincu qu'il sera rapidement victorieux et qu'il pourra assurer Louis XVI sur son trône en lui imposant une sorte de tutelle dont il tirera ses avantages.

Or, que se produit-il? La Révolution est fondée sur des principes généraux qu'elle croit universels et elle pense que la guerre lui donnera l'occasion de les répandre chez ses voisins pour assurer leur libération. Elle a solennellement renoncé aux conquêtes, elle a déclaré la paix au monde, elle a convié à la concorde toutes les nations que « la tyrannie avait séparées et que la liberté devait réunir ». Seulement, en vertu même de ses principes, la France prétend réaliser son unité territoriale dans le cadre de ces *frontières naturelles* qui lui ont été séculairement présentées comme le point d'aboutissement de toutes les luttes engagées par elle.

En outre, lorsque, à la suite de combats heureux, elle déborde du cadre de ses limites, elle prétend établir sur le sol étranger des bastions avancés pour assurer sa sécurité, et, comme l'Europe ne cesse de faire effort pour l'en chasser, il s'ensuit une série de guerres ininterrompues. « Il arriva, dit Albert Sorel faisant allusion au pacifisme originaire de la Révolution, ce qui malheureusement était beaucoup plus conforme à la nature des choses : la victoire rendit la France belliqueuse. » Le lien est établi entre les guerres du XVIIe siècle et celles de la Révolution et de l'Empire : Danton a repris la politique de Richelieu et Napoléon réalise la politique de Danton. La guerre commencée pour défendre le territoire et poursuivre la tradition nationale se continue par l'invasion du continent. « Après avoir conquis pour affranchir et se protéger, la France partagera pour conserver. »

La vieille Europe, en face de nous, n'a jamais cessé de s'opposer à nos prétentions de présence sur la rive gauche du Rhin. Elle les a combattues sous l'ancien régime et les combat sous la Révolution. Ce faisant, elle entend servir ses propres desseins et ses ambitions séculaires : afin de légitimer la guerre sans merci qu'elle nous livre et de justifier les spoliations qu'elle nous imposera en 1815, elle invoque dès l'abord la propagande révolutionnaire, puis les conquêtes napoléoniennes qui lui en apparaissent comme la conséquence. Mais ces raisons ne lui sont que des prétextes pour assouvir ses appétits. Dès 1790, lors de la diète de Ratisbonne, alors que Louis XVI était sur le trône et que la propagande ne débordait pas nos frontières, nos voisins de l'Est avaient déjà pensé amputer le royaume de l'Alsace et de la Lorraine. Ils étaient dans la logique du système héréditaire qu'ils poursuivaient depuis deux cents ans. L'Europe avait engagé la guerre et était décidée à l'achever à son avantage. Ainsi s'explique l'acharnement qu'elle met à écraser la France révolutionnaire. Ne nous y trompons pas, c'est, depuis l'origine du conflit, à la vieille France que l'on en veut, c'est elle que l'on entend « confiner dans des limites rétrécies ».

La France le sent instinctivement. Elle n'ignore pas, au lendemain de ses premiers succès, que la défaite lui serait fatale, que les moindres de ses faux pas sont guettés, qu'ils seront exploités, et c'est pourquoi elle s'acharne dans la lutte. Napoléon n'aura sa raison d'être que pour conduire celle-ci. Il est monté au pouvoir parce qu'il a été le soldat victorieux et que lui seul paraît de taille à soutenir le poids de l'effort. Il avait en ce sens le droit de dire, en 1814 : « Je suis la Révolution. » Suivant le mot de Sorel, « Rome ressuscitée enfanta César, Bonaparte se présentait à la France et à l'Europe comme l'instrument de la Révolution ». Il ne devait durer qu'autant qu'elle.

En 1808, la Révolution ne comptait plus sur le continent que « des vaincus et des associés ». En 1815, la France était réduite et la Révolution, jugulée. Nous avons assisté au grand reflux.

Les principes de la Révolution, portés à travers l'Europe par les soldats victorieux, s'étaient insinués parmi les peuples qu'oppressait la conquête. Les nationalités s'étaient réveillées et s'étaient dressées contre la France au nom même des doctrines que celle-ci avait répandues. « Ces belles idées ne conservent leur pureté métaphysique que dans la conscience du philosophe ou dans l'intelligence du mathématicien. Le moindre courant de vue les altère et les décompose. Qui veut les appliquer se les identifie et, en les faisant siennes, les dénature... La raison pure n'est pas le fait des politiques qui gouvernent d'après la raison d'Etat ni des peuples qui se gouvernent d'après leurs passions. Mais il y a pour les États comme pour les peuples des traditions qui sont aussi vieilles que leur histoire, car elles sont de la même source que cette histoire et développent leur courant parallèlement au sien... Les Français et les autres peuples de

l'Europe interprétèrent ainsi les principes de la Révolution et les adaptèrent aux traditions de leur passé. » La vieille Europe réagit, suivant le tempérament propre à chacun des peuples qui la composaient, contre l'occupation française, et c'est pourquoi « la France, selon l'expression d'Albert Vandal, devait conquérir partout, conquérir toujours, atteindre et dépasser les limites du possible, jusqu'à ce qu'elle retombât sur elle-même après cet effort de Prométhée ». Jusqu'au dénouement les paix ne sont plus que des trêves, les traités ne sont que des armistices, et la guerre se retrouve toujours implacablement nécessaire après chaque victoire. « Tout se déduit et tout s'enchaîne, écrit encore Vandal, tout se précipite d'une allure plus ou moins rapide à l'issue fatale, et le problème des guerres révolutionnaires et impériales se résout comme une équation formidable, dont Sorel a, le premier, posé les termes et reconnu les bases fondamentales. »

« Albert Sorel, devait dire plus tard Bainville, a projeté la lumière sur les sommets. » Sorel ne s'est pas contenté de décrire, de relater, de raconter, il a expliqué l'histoire afin d'en tirer un enseignement. « L'histoire, avait-il coutume de répéter, n'est pas faite pour savoir, mais pour comprendre : *ad intelligendum.* » Ses idées maîtresses ont aujourd'hui pénétré dans le public et sont généralement admises par les historiens. Elles s'imposent par leur clarté, leur simplicité magistrale, comme chaque page de l'œuvre par la beauté du style et l'ampleur des conceptions.

Inaugurant en 1922, à Honfleur, le monument d'Albert Sorel alors que, dans la Ruhr, l'attitude des Allemands laissait déjà pressentir des lendemains orageux, Raymond Poincaré s'était écrié, en forme de conclusion à son discours : « Relisons Sorel et restons prêts à défendre nos droits. »

JEAN ALBERT-SOREL.

LA BIBLIOTHÈQUE DU MINISTÈRE DE LA GUERRE

On peut faire remonter les origines de la bibliothèque du ministère de la Guerre aux dernières années du XVIIe siècle, à l'époque de Louvois.

« Ce grand ministre, cet homme si considérable... qui était le centre de tant de choses... », au dire de Mme de Sévigné, avait en effet prescrit, au moment où il fondait le dépôt de la guerre, de grouper un certain nombre d'ouvrages techniques, traitant surtout de mathématiques, d'astronomie, de géodésie, pour les mettre à la disposition des ingénieurs géographes.

Vers 1823, ces volumes furent réunis à ceux de la véritable bibliothèque du ministère qu'avait créée de toutes pièces, sous le Directoire, le ministre de la Guerre Claude Petiet.

Celui-ci, fils d'un lieutenant-général au bailliage de Châtillon-sur-Seine, s'était déjà distingué sous l'ancien régime par ses brillantes qualités d'administrateur, lorsque la Révolution en fit le procureur général syndic du département d'Ille-et-Vilaine, puis un commissaire général, tour à tour, aux armées du Centre, des Ardennes et des côtes de Brest. Elu député au Conseil des Anciens, il reçut le portefeuille de la Guerre le 8 février 1796.

Mais déjà la Convention, par des lois rendues aussi bien contre les émigrés que contre les ordres religieux, avait ordonné le versement au domaine public des biens de toute nature leur appartenant. C'est en vertu de ces décrets qu'avaient été placées sous séquestre les riches bibliothèques des couvents, des châteaux et des hôtels princiers. Il avait été décidé que plusieurs des volumes ainsi prélevés seraient envoyés aux municipalités des villes de province ; les autres — environ 1.500.000 — formeraient des dépôts, dits *dépôts littéraires*, confiés à la garde du ministère de l'Intérieur et aménagés notamment dans les locaux de l'hôtel de Juigné, rue de Thorigny, et dans l'ancien couvent des Cordeliers, rue de Lille.

Claude Petiet fut mis au courant de ces mesures. Il n'ignorait point que ces livres étaient destinés uniquement aux bibliothèques des départements et que celles des différents ministères ne pouvaient prétendre en recevoir. Mais, en homme habitué

à interpréter très largement les textes, il ne s'embarrassa pas de ces restrictions et le fit rapidement voir.

Il chargea son secrétaire général, le citoyen Hargivilliers, d'entrer en contact avec le ministre de l'Intérieur et d'obtenir l'autorisation de rechercher dans les dépôts littéraires tous les ouvrages propres à constituer une bibliothèque à la Guerre. Cette autorisation fut accordée. Mais sur les listes établies par les émissaires de Petiet figuraient des volumes n'ayant qu'un rapport très lointain, sinon inexistant, avec l'art militaire. C'est pourquoi le ministre de l'Intérieur, non moins subtil que son collègue de la Guerre, opposa aux réclamations réitérées de celui-ci non point une fin de non-recevoir brutale, mais cette simple force d'inertie qui a toujours été et demeure encore l'arme la plus redoutable des grandes administrations.

Petiet fulmina, il écrivit lettre sur lettre ; il représenta à l'appui de ses prétentions que « les guerriers se forment autant par l'histoire que par les voyages qui en sont le complément... » Ce fut peine perdue. Quelques semaines plus tard, l'Intérieur ayant toutefois permis l'enlèvement des volumes d'un caractère strictement militaire, « l'opération ne doit pas être *syncopée* », écrivit-il, et il exigea qu'on lui cédât le lot complet qu'avait constitué, il faut en convenir, avec beaucoup d'éclectisme et son sens averti d'amateur, le gardien du bureau des Lois Tobiesen, envoyé par lui à cet effet.

De son côté, le général Desdorides, adjoint au directeur du dépôt de la Guerre, soutenait âprement le point de vue de son ministre. « Louvois, qui institua ce dépôt, déclarait-il, ne conçut pas un projet passif, avec des registres de noms et de services ; c'eût été en faire une urne pour recevoir la cendre des morts... »

L'image est jolie et dut produire de l'effet, car, finalement, la cause si ardemment plaidée fut gagnée et, dans les derniers mois de 1797, sous le ministère de Schérer, successeur de Petiet, la première bibliothèque de la Guerre, formée de quelques milliers de volumes, était installée rue de l'Université, au rez-de-chaussée de l'hôtel de Noailles.

L'abbé Massieu en fut le premier bibliothécaire. Une figure originale que celle de ce prêtre constitutionnel dont l'existence fut passablement agitée. D'abord répétiteur d'histoire au collège Sainte-Barbe, il enseigna successivement à Vernon et à Nancy. Curé de Cergy, près de Pontoise, député du clergé aux États Généraux de 1789, il fit ensuite partie de la Constituante et de la Convention. Après avoir prêté serment à la Constitution civile, il fut nommé évêque de Beauvais. Abandonnant alors son diocèse, il partit en mission à l'armée des Ardennes, se maria à Givet et, pris d'un subit amour pour les papiers militaires, leur consacra désormais le plus clair de son activité, accomplissant, silencieusement et dans l'ombre, une excellente besogne. Il travailla non seulement aux archives anciennes qu'il acheva de classer, mais rédigea entièrement de sa main le premier catalogue de la bibliothèque, gros in-4° de 1.018 pages qui donne la situation exacte du dépôt aux environs de l'an X.

Le gouvernement de Louis XVIII lui sut gré d'un effort aussi continu. Avec un libéralisme qu'on ne saurait trop admirer, il le maintint à son poste jusqu'à l'âge de soixante-douze ans et le gratifia à ce moment — bien qu'il n'eût fait aucun versement au cours de sa carrière — d'une pension de retraite qu'il avait, en toute justice, amplement méritée.

Il fut remplacé par l'abbé de Bévy, qui, lui, contraste frappant, avait été, dans le camp de l'émigration, aumônier de l'armée des Princes. Un abbé élégant et très musqué sans doute, sachant parfaitement tourner un madrigal, mais qui n'en possédait pas moins une culture générale et même très étendue. Il demeura en fonction jusqu'en

1830, date de sa mort, alors qu'au milieu des livres soigneusement conservés par lui et qui lui rendirent, semble-t-il, le même service, il venait d'atteindre tranquillement sa quatre-vingt-douzième année.

En 1800, la bibliothèque renfermait 8.000 volumes, plus de 10.500 en 1813 ; en 1823, après la fusion avec le fonds du dépôt de la Guerre, elle en comprenait plus de 17.000.

Lors de la capitulation de Paris, en 1813, 691 d'entre eux furent distraits par les Alliés. Inutile de dire que ces derniers ne reprirent pas seulement les exemplaires qui leur avaient été dérobés par nos armées dans leur course victorieuse à travers l'Europe, mais encore bon nombre d'autres qui leur parurent rares, ou simplement curieux. Aussi sur les vieux catalogues manuscrits relève-t-on, en regard des titres de ces ouvrages, des mentions de ce genre : « pris par les Autrichiens », « remis aux Hollandois », etc.

Les accroissements furent plus lents au cours de la période suivante. Cependant les legs réalisés à la mort du général Koch et du capitaine Xylander, les acquisitions faites à la vente publique de la bibliothèque du général Eblé, le héros de la Bérézina, augmentèrent sensiblement le nombre des volumes, qui était de 30.000 en 1861.

Huit ans plus tard, le général Mellinet faisait don de sa bibliothèque personnelle au ministère de la Guerre. Cette offre gracieuse fut très froidement accueillie par le conservateur d'alors, Camille Rousset, qui la jugea sans le moindre intérêt. Et pourtant ce don Mellinet, accepté avec empressement en juillet 1871 par des gens plus perspicaces, est une mine précieuse de documentation pour tout ce qui a trait à l'histoire militaire et à l'organisation générale de l'armée. On y découvre notamment des brochures extrêmement rares et, pour tout dire, presque introuvables aujourd'hui. Ceci prouve — soit dit en passant — qu'on peut être un bon historien, voire un académicien respecté, mais un fort médiocre bibliothécaire.

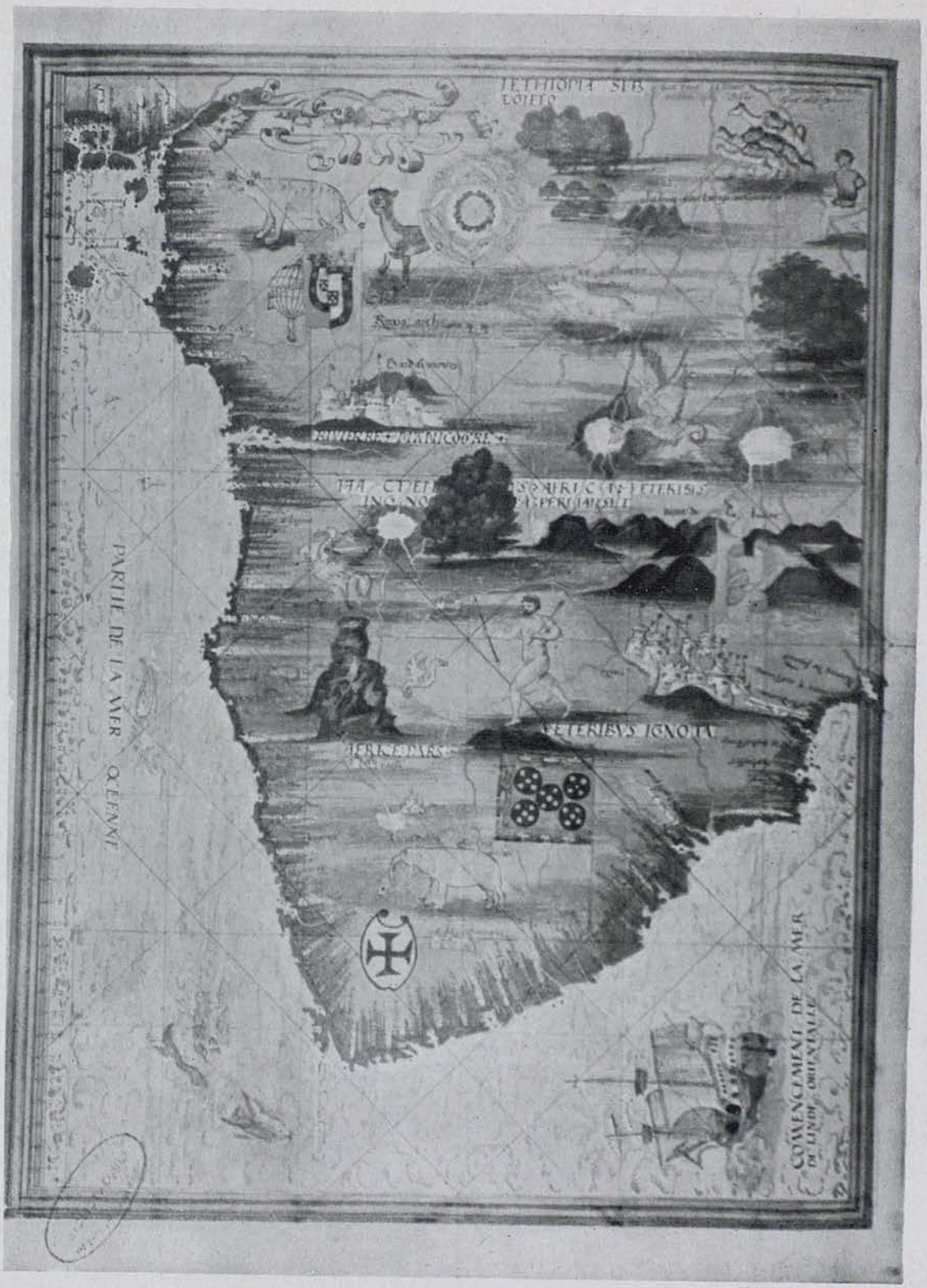
Durant la Commune, la bibliothèque fut, un moment, occupée par des gardes nationaux, qui n'eurent, comme on le devine, que très peu d'égards pour les livres qui leur tombaient sous la main. Un de ces volumes, entre autres, *la Défense des Places fortes*, par Carnot, fut laissé par deux vendeurs du journal *le Père Duchêne*, les nommés Simon et Auboin, dans une boutique située au numéro 16 de la rue du Croissant. Saisi en ce lieu, le 27 juillet 1871, par le commissaire de police Richard, il porte encore la fiche de scellé fixée au dos de la reliure et fut restitué à la bibliothèque du boulevard Saint-Germain.

Celle-ci, à la fin du siècle dernier, groupait sur ses rayons plus de 150.000 volumes. Dans les cinquante années qui suivirent, ayant bénéficié de divers legs, surtout de ceux du baron H. Larrey, du colonel H. Regnault et, plus récemment, du général Buat, elle a vu ce chiffre sensiblement doublé.

Parallèlement au travail d'enregistrement et de mise en ordre, les premiers conservateurs s'attelèrent à la grande œuvre d'établissement des catalogues, œuvre indispensable dans un dépôt qui s'accroissait annuellement.

Après l'abbé Massieu, dont la rédaction manuscrite de 1801-1802 permet surtout de distinguer les livres provenant des fameux dépôts littéraires et dont le deuxième inventaire également manuscrit, en six volumes, postérieur de quelques années, n'est pas moins précieux, le comte de Quérelles, MM. Noirot et Turpin dressèrent à leur tour le bilan de l'ensemble des ouvrages. Un catalogue manuscrit, en 18 volumes, commencé en 1827 et poursuivi jusqu'en 1850, nous montre l'activité et l'enrichissement dans cette première partie du XIXe siècle.

Mais c'est au général Morin que revient le mérite d'avoir, au début du Second Empire, fixé d'une façon précise les grandes divisions du classement et le premier état



(Cliché Otto et Pirou).

Carte de l'Afrique (Côtes occidentale et sud-orientale) extraite de la "Cosmographie Universelle" de Guillaume Le Testu.

imprimé, en deux volumes, put ainsi paraître dès 1861, grâce à l'opiniâtre labeur du bibliothécaire Sieurac.

Le dernier catalogue imprimé fut commencé en 1883 par M. Lesage, il fut terminé en 1896. Il comprend neuf volumes et fait mention de tous les ouvrages entrés à la bibliothèque jusqu'en 1895. Pour les années suivantes, le catalogue alphabétique sur fiches a été continué en même temps qu'était établi un catalogue méthodique par matières. Enfin, à partir de 1935, a été entrepris pour les fonds ancien et nouveau un catalogue analytique par mots typiques. Il est à jour pour tout ce qui regarde l'histoire et les biographies militaires ainsi que les biographies générales. La guerre de 1939 et les douloureux événements qu'elle a entraînés ont seuls empêché son achèvement.

De nouvelles séries ont dû être forcément introduites dans le cadre général tracé en 1851. Il va sans dire notamment que les questions relatives à l'aviation, aux divers matériels, à la guerre chimique, insoupçonnées jadis, ont pris trop d'importance pour être insérées sous une vague rubrique. Ce cadre général a été toutefois respecté dans l'ensemble. Il a paru nécessaire, en effet, à ceux qui avaient la charge de la bibliothèque, avant de faire table rase de l'œuvre de leurs devanciers, de se rappeler ce mot profond de Daunou, le premier garde des Archives de France sous Napoléon : « Il est si difficile de créer, comment se résoudre à défaire? Serait-il pardonnable de ne pas sentir combien c'est une chose précieuse qu'une chose qui existe? »

Parmi ces choses précieuses et qui existent encore, miraculeusement conservées à travers les vicissitudes sans nombre des révolutions et des guerres, se trouvent plusieurs ouvrages remarquables qui forment en quelque sorte le trésor de la Bibliothèque du ministère de la Guerre.

Ce sont des manuscrits à la modeste reliure de carton, de parchemin ou de cuir fauve orné d'une simple dentelle, des imprimés habillés d'un veau marbré ou d'un beau maroquin rouge sur lequel brillent, d'un or à peine terni, soit l'écu losangé des Dames de France, soit des armes de ministres, de prélats ou de maîtresses royales.

Il est, bien entendu, impossible de les énumérer tous, et encore moins de faire ressortir leurs caractères distinctifs. Il faut se borner ici à insister sur quelques-uns d'entre eux, bien connus, du reste, des bibliophiles et des amateurs.

Le plus réputé des manuscrits est cette *Cosmographie Universelle selon les navigateurs tant anciens que modernes*, de Guillaume Le Testu, pilote havrais, qui acheva ce magnifique portulan en 1556 (nouveau style). C'est là un des plus beaux spécimens de la cartographie française au XVIe siècle. La profusion et la variété des coloris, la curiosité des explications fournies par l'auteur dans le texte placé en regard des planches, le pittoresque des scènes, où l'imagination de l'artiste se donne libre cours surtout dans la partie consacrée à la description de la Terre Australe, font de ce délicieux recueil un document qu'on ne se lasse point d'admirer. L'influence portugaise y apparaît d'une façon très nette. A cela rien d'étonnant, Le Testu, navigateur émérite en même temps qu'artiste de talent, avait beaucoup fréquenté les Dieppois, et ces derniers tiraient une grande partie de leur science d'un contact prolongé avec les explorateurs lusitaniens.

Comment cet atlas a-t-il été versé dans les collections du boulevard Saint-Germain? Le problème est demeuré longtemps sans réponse. Nous croyons l'avoir récemment résolu, ayant retrouvé la mention de la Cosmographie Universelle dans le catalogue manuscrit dressé en l'an X par l'abbé Massieu. Or, ce catalogue ne renferme à cette date que les ouvrages ayant appartenu aux dépôts littéraires, fortement écrémés, nous l'avons vu, par Claude Petiet. C'est donc certainement de l'un de ces dépôts,

par conséquent d'une riche bibliothèque seigneuriale ou conventuelle, que provient le portulan dont les plus belles cartes vont être incessamment reproduites par les soins des maîtres imprimeurs Dræger.

Egalement fort curieux est le *Traité de l'Artillerie* concernant tout ce qui a rapport à cette arme : la fabrication de la poudre, la construction des pièces, la composition des artifices. Ce traité fut écrit en allemand, entre 1560 et 1570, par Werth Wolff von Senfftenberg, maître de l'artillerie à Dantzig. Ce Senfftenberg avait servi sous Charles-Quint et pris part, entre autres expéditions, à celle de Tunis en 1535, ce qui explique la quantité de turqueries disséminées dans son manuscrit. Dans les sept volumes de ce traité, on relève des indications précieuses sur l'artillerie de l'époque, employée dans l'armée impériale ou dans les armées étrangères. C'est ainsi que dans le tome III (p. 1 et suiv.) on trouve la reproduction d'un obusier long, lançant des boulets creux ou de la mitraille sous des angles peu élevés. Cet obusier avait 6 à 10 pouces de diamètre intérieur et une longueur de 6 pieds. Dans le tome V (p. 1) est dessinée une *pièce à orgue*, arme nouvellement créée, employée avec succès contre les Turcs ; dans le même tome (p. 2) l'auteur donne de multiples détails sur les arquebusiers espagnols.

Sur le plat de la reliure du premier volume on voit l'image de Judith avec ces mots : *Iudit abstulit voluntatem timencium se faciet Dominus ;* sur le plat du tome II est représenté un Christ en croix.

Enfin, on peut lire, au verso du premier feuillet : « Cet ouvrage a été envoyé en mars 1844 par le général Pelet, directeur du Dépôt de la Guerre, au prince Louis-Napoléon Bonaparte, détenu au fort de Ham. Cet ouvrage a servi à la composition des *Etudes sur l'artillerie.* »

Remarquons que le futur empereur, en faussant compagnie à ses geôliers deux ans plus tard, eut la délicatesse de ne pas emporter les livres qu'il avait empruntés. Ils furent, comme on le voit, scrupuleusement restitués.

Sous ce titre assez énigmatique : *les Tiroirs de Louis XIV*, existe, à la bibliothèque, dans une vitrine voisine, un recueil de 427 feuillets, relié en maroquin bleu, qu'on a cru durant longtemps renfermer de « petits manuscrits militaires autographes de ce prince ». Monteil, après l'avoir examiné, avait demandé son avis à l'illustre Champollion-Figeac. Celui-ci, dans une lettre du 23 février 1839, indiquait ceux des feuillets où, d'après lui, on pouvait reconnaître l'écriture du souverain. Les experts contemporains ont dénié toute valeur à l'assertion de Champollion.

Il est, en effet, à peu près certain — et c'est bien dommage — que les observations sur « l'estat des troupes de M. le Prince », sur « les officiers du régiment des gardes françoyses », sur « l'armée commandée par M. de Turenne, 1674 », sur « les troupes au camp de Bergen, sous le marquis de La Valette, 1692 », sur « l'ordre de bataille de l'armée de Hollande », que la « Lettre relative à la bataille de Nerwinde, 1693 » et, surtout, à l'avant-dernier feuillet le résumé, des « pertes au jeu », où est méticuleusement consigné le nombre d'écus, laissés sur un tapis vert plus réduit que celui du parc de Versailles, ne sont point de l'écriture de Louis XIV. On y relève cependant énormément de renseignements non dénués de valeur, et si l'on n'y découvre pas la main, du moins on y sent très nettement la pensée royale.

En revanche, dans la *Géographie manuscrite de l'Allemagne, des provinces des Pays-Bas et de la Suisse, par Monseigneur le Dauphin*, 1766-1767, on peut, sans la moindre hésitation, attribuer au jeune prince les mentions inscrites sur les diverses régions, le long des principales rivières, au-dessus des emplacements des villes. Ce dauphin n'est autre que le futur Louis XVI, devenu héritier du trône à la mort de son père, survenue en 1765.

Cliché Otto et Pirou.

Uniforme et drapeau du régiment de Picardie, extrait des " Troupes du Roi, Infanterie française et étrangère, année 1757."

C'est en 1925 que nous avons retrouvé cet atlas, dont la reliure en maroquin rouge porte sur les deux plats les armes delphinales, enfoui, par suite du désordre consécutif à la Grande Guerre, sous des piles de brochures destinées au pilon.

L'ayant étudié de très près avec le colonel Frédéric Reboul, nous fûmes frappés, l'un et l'autre, par ce fait que la plupart des pays représentés sont des domaines relevant de la maison de Habsbourg à l'époque de Louis XV. L'enfant qui se pencha sur ces cartes fut ainsi préparé au mariage autrichien, la grande pensée de Choiseul, qui sera réalisé trois ans plus tard. Voilà un bel exemple d' « éducation de prince », éducation avant tout politique s'entend.

Parmi les innombrables règlements que renferme la Bibliothèque de la Guerre, il en est deux qui présentent un attrait tout spécial. C'est d'abord l'*Exercice pour les hussards*, beau manuscrit du XVIIIe siècle, aux vingt et un titres mentionnant les obligations des officiers et des sous-officiers, leurs armes, les saluts, la formation d'un régiment soit à pied, soit à cheval, le maniement des armes à pied, l'inspection à cheval, les signaux, les manœuvres, les revues, les promenades des chevaux, les principes pour apprendre aux recrues à seller, desseller, monter à cheval, etc...

Les commandements sont en capitales, à l'encre rouge et en allemand, avec, en marge, la traduction française. Suivent plusieurs sonneries : le boutte selle, le boutte charge, la marche, la charge, le ralliement, la retraite, à l'ordre. Le texte est complété par vingt-cinq planches, très finement coloriées, précédées d'observations et d'explications détaillées. On y voit notamment un hussard à cheval dans les diverses positions ainsi que les multiples formations du régiment pour la manœuvre en colonne par quatre, en colonne par division, par compagnies, par escadrons, le régiment en bataille, puis passant le défilé, faisant sa retraite, se disposant à faire la découverte de la plaine. La planche 25, une des plus curieuses, est consacrée à la « Course des têtes ».

La reliure de ce règlement est en maroquin d'un beau vert jade orné d'une admirable dentelle sur les plats.

Deux L entrelacées aux angles emprisonnent une fleur de lys et sont surmontées de la couronne royale. Le dos, à nervures, présente dans chaque compartiment une fleur de lys au centre et quatre autres aux angles séparées par des roses. Enfin, des gardes de soie rose chair, parfaitement conservées, achèvent de donner à ce volume une fraîcheur et une grâce qui évoquent toute l'élégance du règne du Bien-Aimé.

Le second de ces règlements est celui sur *l'habillement, la coiffure, les marques distinctives, le grand et le petit équipement des troupes de terre de l'armée française ainsi que le harnachement des chevaux, des officiers et de la cavalerie de toutes armes.*

L'ouvrage fut entrepris et terminé en 1812 par les ordres du duc de Feltre, ministre de la Guerre, mis en ordre et rédigé par le colonel Bardin. Il comprend quatre tomes in-folio. Le premier est le texte même du règlement. Le deuxième est une série de dessins au trait faisant suite au règlement sur l'habillement avec des détails d'uniformes et d'équipement. Le troisième renferme des dessins à peu près identiques mais coloriés. Le quatrième montre les uniformes d'officiers et soldats de différents corps. Enfin, un cinquième, qui provient du don fait par le général Mellinet, est la minute du texte du règlement de 1812 avec des notes de la main du colonel Bardin. Seul le tome premier présente une reliure de prix ; elle est en maroquin vert aux armes de Napoléon Ier.

Nous savons que les travaux qui aboutirent à la confection de ce règlement furent exécutés sous la direction d'une commission créée par l'Empereur, composée des comtes Bourcier et Sorbier, des barons Bardin, Dufour et d'Autancourt.

On ne trouvera certainement pas dans ce manuscrit la même délicatesse que celle relevée dans les planches du précédent. Le trait est plus rigide, les teintes, plus mates et moins nuancées. On a voulu donner un simple document aussi exact que possible. C'est le style Empire après le style Pompadour. Mais on voit, malgré tout, la valeur que présente un semblable recueil. Très souvent consulté par tous ceux, historiens, amateurs, collectionneurs, peintres, qui s'accupent des uniformes du Premier Empire, « le Bardin », comme on l'appelle communément, constitue pour eux une source inestimable de renseignements aussi abondants que précis.

C'est d'ailleurs quand on aborde ce domaine des reproductions d'uniformes, d'étendards et de drapeaux que la bibliothèque offre des ressources incomparables, qui ne cessent, depuis de nombreuses années, d'être largement exploitées.

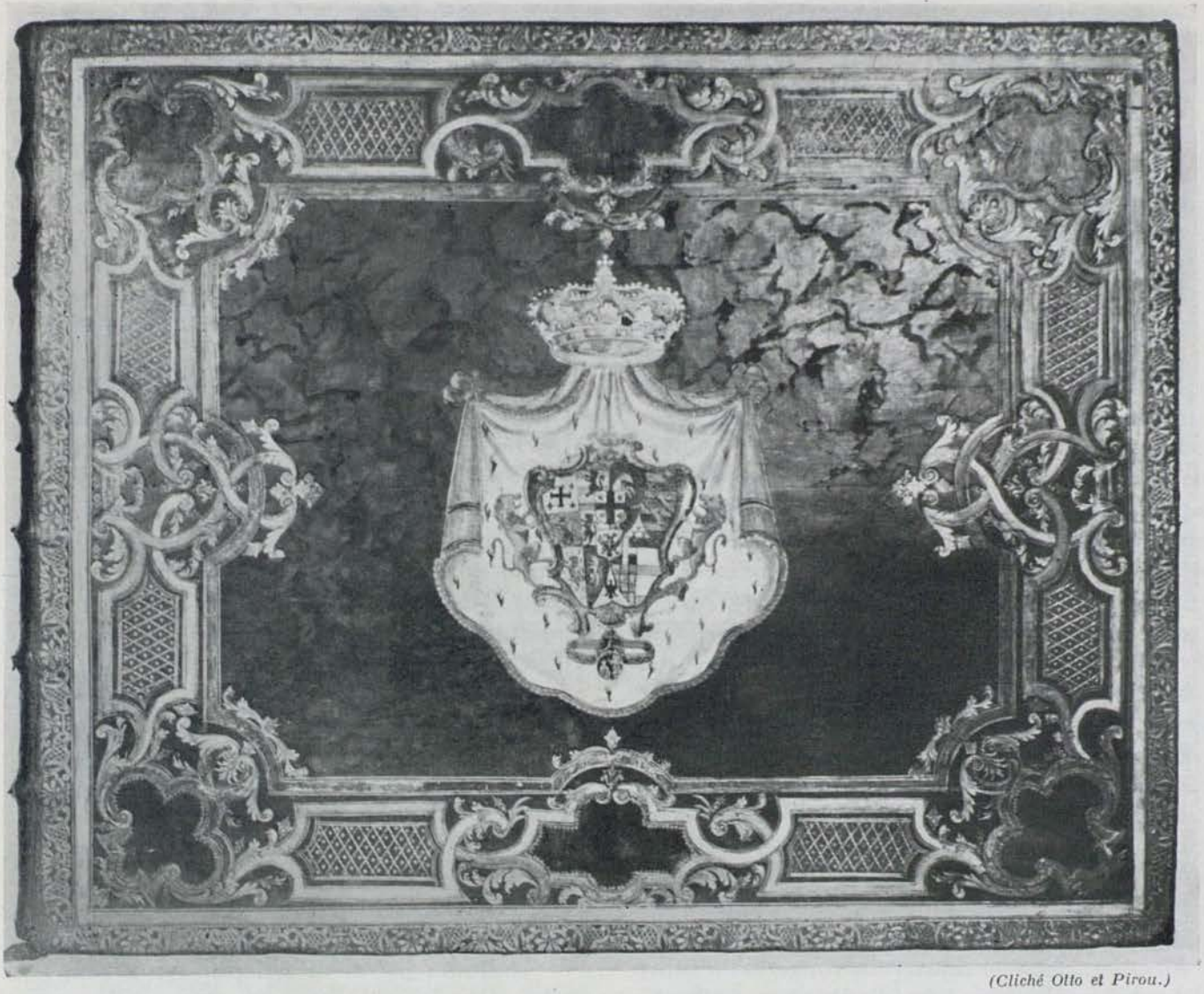
Citons, au hasard, les cinq volumes de la *Collection des uniformes et des évolutions militaires des troupes françaises tant infanterie que cavalerie*, faisant partie d'un recueil formé par d'Hermand. Dans ces 394 planches défilent les gardes françaises et les gardes suisses, les régiments de Champagne, de Piémont, du Roi, Dauphin, Boufflers, de Linck, de Vivarais, de Cambrésis, de la Reine, de Lyonnais, de Saint-Simon, de Hainaut, toute la maison du roi, la cavalerie légère avec le colonel général, le régiment de Villeroy, les Hussards, enfin les dragons, en 1721, avec le colonel général, le Mestre de camp général, le régiment royal, la Reine, Dauphin, Orléans, Beauffremont, Bonnelles, d'Espinoy, Beaucourt, Rochepierre, Bellabu, Sommery, Goesbriand, Languedoc.

Dans un autre manuscrit, dû à ce même d'Hermand, sont dessinés 240 drapeaux de l'infanterie tant française qu'étrangère au service de la France en 1721. C'est là, écrit l'auteur dans sa dédicace au roi, « le fruit de trente-cinq ans de service sous les plus illustres généraux ». Enfin, dans son *Histoire de la Gendarmerie* et dans son *Histoire du régiment royal des Carabiniers*, d'Hermand fournit toujours à l'appui de son texte des planches où sont représentés « les habits, les uniformes, les étendards avec leurs devises, les tabliers de timbales... ».

Non moins attrayants sont les *Dessins de Cavalerie et d'Infanterie*, par Charles Parrocel. Ce grand peintre militaire, un des plus originaux du XVIIIe siècle, s'engagea dans un régiment de cavalerie avant tout pour apprendre l'étude du cheval. Il suivit le roi dans la campagne des Flandres de 1744-1745 et fut chargé d'immortaliser les conquêtes de Louis XV. Il « a gravé au trait d'après les dessins, lisons-nous sur une feuille de papier collée au verso du feuillet de garde du premier des deux tomes de ce manuscrit, une suite de cavaliers et de fantassins ; c'est la collection de la bibliothèque ».

C'est assez dire quelle est la valeur de cette série de planches très connues qui attestent le mérite éclatant d'un artiste qui fut à la fois conseiller de l'Académie et portraitiste officiel de Louis XV.

Combien d'autres recueils également intéressants à parcourir; entre autres, celui des « Troupes du roi — Infanterie française et étrangère, années 1757 », avec les dessins coloriés des uniformes de chaque régiment et, à la suite, sur un feuillet à l'encadrement du plus pur style Louis XV, une courte notice de l'unité; celui de « toutes les troupes qui forment les armées françaises, dessiné et illuminé *(sic)* d'après nature de anno 1762 »; celui des « dessins d'uniformes de l'armée française conformément au règlement du 25 avril 1767 » avec ses 154 lithographies ou gouaches, le recueil de planches coloriées représentant les drapeaux des régiments provinciaux en 1772, un second, avec les drapeaux des régiments d'infanterie française et autres troupes en 1776; les deux albums des drapeaux de la Garde Nationale parisienne sous la Révolution; l'ensemble des



(Cliché Otto et Pirou.)

Christophori Celarii, Géographia antiqua... Romæ 1774.
Reliure portant sur les deux plats le pennon en couleurs de Victor-Amédée III, roi de Sardaigne.

planches coloriées reproduisant les uniformes des régiments d'infanterie française pendant la Restauration.

Pour les armées étrangères, on peut consulter un *Etat des uniformes des troupes sardes*, établi par Charles Toscanelli en 1794, des dessins coloriés d'uniformes des troupes formant l'armée prussienne en 1762, 520 croquis d'uniformes des différents corps de l'armée de terre russe en 1797, la collection des uniformes des troupes de l'armée hessoise en 1799, 25 planches enluminées d'uniformes autrichiens et volontaires nationaux de Vienne et des troupes de Munster.

Il existe, en outre, beaucoup d'ouvrages traitant des sujets les plus variés, dont il est difficile de ne pas indiquer sommairement les titres dans ce rapide coup d'œil jeté sur les richesses du dépôt.

Ce sont *le Voyage d'Italie avec la distance qu'il y a d'un lieu à l'aultre et la description des Antiques* (1649) ; *le Code Militaire ou compilation des règlements et ordonnances de Louis XIV*, par le Chevalier de Sparre ; *le Plan de la bataille de Lawfelt en* 23 *plans particuliers*, par l'ingénieur ordinaire des camps et armées de S. M. Berthier ; *l'Atlas portatif des militaires et des voyageurs*, par Le Rouge ; les *Plans et descriptions des triages renfermés dans chacune des dix gardes qui composent la forêt de Fontainebleau*, par Louis-François Duvancel ; la *Seria cronologica di cavalieri del Supremo Ordine della Santissima Annunziata*, avec une reliure magnifique aux armes de Savoie ; la *Geographica antiqua*, de Christ. Cellarius non moins remarquable par les chaudes nuances de ses cartes que par la splendeur de sa reliure aux blasons coloriés ; *la Fortification de France en* 130 *plans*, manuscrit du XVIIIe siècle offert en avril 1897 au général de Boisdeffre par S. E. le général d'infanterie d'Obroutchev, aide de camp de Nicolas II ; l'*Histoire des Campagnes du Roy*, par Gosmond de Vernon, où chaque campagne est figurée par une allégorie ; l'*Histoire de l'état présent de l'Empire ottoman*, avec, sur les plats, les armes de Mme Adélaïde, exemplaire qui porte le n° 394 de la bibliothèque du Château de Bellevue ; l'*Histoire de Théodose*, par Fléchier, dont le maroquin rouge est timbré de la couleuvre héraldique des Colbert ; l'*Etat du Militaire de France*, manuscrit de 1750 qui appartint au maréchal de Duras ; deux belles éditions sorties des presses de Plantin, à Anvers, *De Militia Romana* (1595-1596) et *De machinis, tormontis, telis (*1605*)*, par Juste Lipse ; *les Plans et Profils*, de Beaulieu, si finement dessinés ; le délicieux *Atlas des batailles, combats et sièges de la guerre de Sept ans*, tous gravés en couleurs sur feuilles de soie ; les *Plan et Constitution d'une marine militaire*, par le capitaine des vaisseaux du roy, Boux ; la *Pyrotechnie militaire (*1812*)*, de Claude-Fortuné Ruggieri, admirable exemplaire acquis il y a moins de dix ans, qui provient de la bibliothèque d'Eugène de Beauharnais, et enfin ces quatre beaux in-folio des *Fables choisies* de La Fontaine, de l'édition de 1755, avec des gravures à l'eau-forte de Cochin fils et de ses élèves d'après les fameux cartons de J.-B. Oudry.

Voilà des notions forcément bien succinctes sur l'historique, le classement et les ouvrages les plus remarquables d'une bibliothèque déjà fort ancienne.

Notre regretté confrère et ami Georges Girard ayant ouvert, en 1927, une enquête sur les grandes *librairies* de Paris et de province reçut, entre autres réponses, celle de Jean-Jacques Brousson, évoquant « ces cités livresques avec leurs murailles ouatées d'érudition qui forment dans la capitale fiévreuse comme des oasis ». L'image est non seulement poétique, mais elle ne manque pas non plus d'exactitude.

S'il y a, en effet, des oasis en quelque sorte classiques jalonnant la route du désert et où s'arrêtent constamment les caravanes, il en est d'autres, presque ignorées, qui ne voient passer que de rares voyageurs.

La Bibliothèque du ministère de la Guerre semble bien avoir été jusqu'à présent une de ces oasis assez peu fréquentées. Mal connue, exploitée par un petit nombre de travailleurs — toujours les mêmes depuis vingt ans — elle a vécu d'une vie tranquille sans histoire.

Il serait peut-être temps, aujourd'hui, d'utiliser d'une façon plus intelligente et plus pratique les enseignements qu'elle renferme, enseignements d'un passé qui valent encore pour le présent.

Car, pour reprendre la phrase du secrétaire de M. Bergeret dans sa lettre à Georges Girard : « On retrouve chez les morts la politesse, les humanités, sinon l'humanité. »

PIERRE PAUL,
Archiviste paléographe.
Bibliothécaire de la Bibliothèque du ministère de la Guerre.

CHRONIQUE DES LIVRES

HISTOIRE MODERNE

MALGRÉ leurs préoccupations actuelles, malgré les études qui ont déjà été consacrées à notre histoire, les auteurs contemporains ne cesseront pas de tourner leurs regards et leur curiosité vers les pages brillantes, sanglantes ou mystérieuses qui furent écrites par les Français au cours des siècles.

C'est l'une des plus prestigieuses d'entre elles : *Fontenoy* (1), que M. de la Fuye entreprend de nous relater à nouveau.

Le roi Louis XV est pacifique, son vieux ministre Fleury, encore plus si possible. Et cependant l'un et l'autre, malgré leur répugnance et leur crainte légitime de l'aventure, se laissent entraîner dans le conflit européen.

On connaît suffisamment les différentes péripéties, les mécomptes que nous réserva l'alliance prussienne, Frédéric ayant, par deux fois, traité séparément l'entrée en lice de l'Angleterre à l'heure choisie par elle et l'élargissement du théâtre d'opérations, qui du continent gagne bientôt la mer et les territoires coloniaux.

La paix, signée à Aix-la-Chapelle, en 1748, ne nous apporta aucun profit, malgré les belles victoires des Pays-Bas. Suivant les instructions de leur maître, nos plénipotentiaires évitèrent de traiter « en marchands ». Une erreur initiale avait vicié notre intervention en nous jetant contre l'Autriche, qui avait cessé d'être redoutable pour nous. On pratiquait, avec un siècle de retard, la politique des Richelieu et des Mazarin, sans s'apercevoir que l'objectif visé par eux était depuis longtemps atteint.

Autour de cette bataille de Fontenoy, M. de la Fuye a groupé très habilement les principaux épisodes de cette période, et tous ceux qui s'intéressent à l'histoire militaire trouveront dans ce volume de précieux renseignements.

Il convient de signaler surtout le chapitre IV, consacré à l'armée, excellent bilan de l'état de nos forces au début de la campagne, ainsi que les trois chapitres X, XI et XII, relatifs à l'engagement du 11 mai 1745.

Enfin, presque à chaque page émerge la captivante figure de Maurice de Saxe. Sa doctrine est fort bien étudiée, et l'on voit quel grand chef de guerre fut cet homme qui connut de si remarquables succès.

Non seulement un théoricien original, comme tant d'autres en ce siècle où abondent les idées curieuses, mais un réalisateur hors de pair, qui avait certes beaucoup réfléchi, mais savait aussi prestement agir.

Lorsqu'il meurt à Chambord, en 1750, il semble emporter avec lui le secret de la victoire. Dans la nouvelle guerre qui s'ouvrira six ans plus tard, elle désertera, en effet, presque partout nos drapeaux.

Cet ouvrage très bien écrit, rempli de faits et d'anecdotes, avec ses vues larges et pleines d'intérêt, apporte une heureuse contribution à l'histoire des cinquante dernières années de la Monarchie.

(1) *Fontenoy*, 1745, par Maurice de la Fuye. Paris, Denoë 1945, in-8°.

M. Jules Bertaut, lui aussi, a repris un sujet qui fut traité de multiples fois ; ce n'est pourtant pas à l'étude d'un événement historique qu'il s'attache, mais à celle d'un personnage politique.

Figure de premier plan, il est vrai, et dont le pouvoir de séduction est encore vivant par delà la tombe : *Talleyrand, prince de Bénévent* (2).

La biographie que vient de nous donner M. Bertaut n'ajoute aucun trait nouveau à la physionomie de ce « Frégoli de la politique », comme il le nomme irrévérencieusement. On la lira toutefois avec plaisir, en découvrant, çà et là, quelques menus détails qui échappèrent aux portraitistes précédents.

Le petit abbé, devenu évêque d'Autun, puis député aux Etats généraux, la tête pleine d'ambition et d'esprit, ne prend réellement conscience de son rôle qu'après Thermidor. L'exil l'a mûri, il a réfléchi sur bien des sujets, et s'il n'a rien oublié, lui comme tant d'autres, il a, par contre, beaucoup appris. Ministre des Relations extérieures du Directoire exécutif, il a trouvé, semble-t-il, sa voie. La diplomatie sera son domaine, il en connaîtra tous les arcanes et saura en tenir en main tous les fils.

Sous l'Empereur, comme sous Louis XVIII, négligeant les rebuffades et les brocards, il manœuvrera au milieu de multiples écueils, faisant toujours parfaitement ses affaires et, parfois, non moins bien, celles de la France.

Il servit avec la même aisance le gouvernement de Louis-Philippe, et l'ambassade de Londres, dernier acte de sa carrière politique, fut une admirable réussite. Il avait, ainsi qu'il le déclarait lui-même « obtenu pour la Révolution de Juillet droit de cité en Europe » et « tiré de l'Angleterre tout ce qu'elle pouvait nous donner d'utile ». Il ne lui restait plus maintenant qu'à mourir en paix avec Dieu. Ce fut là sa dernière victoire. Une fois de plus, écrit son nouveau biographe, il passait « dans le clan du vainqueur ».

M. Bertaut fait cette remarque fort juste que, « né pour être un grand ministre de l'ancien régime et arrivé aux affaires à l'époque de la Révolution seulement, il n'a pu donner sa mesure ni sous le Directoire ni sous l'Empire », et que c'est simplement à Vienne et à Londres qu'il a pu déployer toute sa valeur. C'est, en effet, le climat d'avant 1789, retrouvé dans ces deux occasions, qui permit à ses brillantes qualités de s'épanouir.

De cette étude assez fouillée, mais où manque une indication des sources, si l'homme ne sort pas grandi, ce qui eût été sans doute bien difficile, le diplomate, en revanche, émerge toujours, incomparable et prestigieux.

Son maître et bienfaiteur Napoléon Ier n'a pas non plus perdu son prestige : son histoire, avec sa splendeur éphémère et son douloureux achèvement, est encore bien vivante au cœur des Français. Le grand Empereur conserve ses fidèles et M. Jean Thiry en est un. Il vient de publier : *la Seconde Abdication de Napoléon Ier* (3), qui est le septième volume d'une série qui embrasse les deux dernières années de l'Empire. Il retrace les événements qui se déroulèrent du 21 juin 1815, date de l'arrivée de Napoléon à l'Elysée, après Waterloo, jusqu'au 29 juin au soir, où eut lieu le départ de Malmaison pour Rochefort.

Durant ces huit jours, on assiste aux machinations et aux intrigues sans nombre qui ruinèrent les dernières espérances que pouvait encore conserver le souverain abattu. Les Chambres, après lui avoir arraché son abdication, et reconnu Napoléon II, se hâtèrent, sous la pression des royalistes et des agents de l'étranger, de revenir sur leur décision et rappelèrent Louis XVIII. Dès lors, c'est Fouché qui « mène le bal », comme

(2) *Talleyrand*, par Jules Bertaut. Lyon, Lardanchet, 1945, in-8°, grav.

(3) *La Seconde Abdication de Napoléon Ier*, par Jean Thiry. Paris, Berger-Levrault, 1945, in-8°.

on disait de Retz au temps de la Fronde. Sans beaucoup de ménagements, il écarte l'Empereur de Paris ; il lui fait refuser le commandement de l'armée qu'il a sollicité pour quelques heures, afin de faire expier à l'ennemi sa marche si osée sur la capitale. Il le laisse enfin partir vers la côte de l'Atlantique, sachant bien que la flotte anglaise ne lui permettra pas de gagner les États-Unis.

Jour par jour et presque heure par heure, fidèle à la scrupuleuse méthode adoptée dans les tomes précédents, M. Jean Thiry a raconté les différentes phases de cette agonie de l'Aigle. Sa narration, au style clair, est pleine de mouvement. Certains épisodes, pourtant bien connus, prennent comme un relief nouveau sous sa plume. C'est que l'utilisation intelligente des Mémoires et souvenirs des contemporains témoins de ces instants tragiques donne une vie intense à leur évocation par l'historien d'aujourd'hui.

Pour se convaincre de la solide documentation dont il s'est servi, il n'y a qu'à consulter les dix-huit pages de la bibliographie des sources, tant manuscrites qu'imprimées, qui figure à la fin de cet ouvrage. Rien de ce qui concerne le régime impérial, et plus spécialement la période des Cent Jours, ne semble lui avoir échappé.

GUERRE 1939-1945

1946, première année, non pas de paix, mais tout au moins de non-belligérance, voit s'épanouir une floraison de traités, de romans, de souvenirs, d'anecdotes se rapportant à la longue période d'hostilités que la France a traversée.

La proximité des événements rend difficile l'œuvre d'érudition impartiale et profonde, d'autre part, l'article d'information proprement dite répugne à l'historien. Que peut donc faire ce dernier s'il veut cependant se pencher sur les six années écoulées? Le général J. Revol a tourné la difficulté en publiant des *Chroniques de guerre* (4) ; voici comment il explique les raisons du genre qu'il a choisi : « Entre l'œuvre éphémère du journaliste et la tendance au définitif qu'affiche l'histoire, ces chroniques de guerre tiennent un juste milieu ». Il ne pouvait mieux caractériser le livre qu'il vient d'écrire ni surtout souligner d'une façon plus juste l'utilité qu'il offrira aux historiens de demain.

Ce qui fait surtout la valeur de cette étude, c'est qu'elle ne présente point, comme tant d'autres parues depuis un an, un simple exposé plus ou moins explicatif des événements. Une connaissance approfondie de l'histoire militaire, comme de l'histoire générale, politique, économique et diplomatique, a permis au « chroniqueur » de s'élever au-dessus de son sujet et de le relier, à chaque page, aux souvenirs et aux exemples du passé. Les chapitres intitulés « Stratégie hitlérienne », « le Boulet italien », « Hitler et Napoléon » sont particulièrement significatifs à ce point de vue.

Après le « Dénouement », où il montre l'effondrement de la machine de guerre allemande et l'invasion à l'ouest et à l'est du Reich disloqué, le général Revol a voulu tirer pour notre pays un enseignement profitable de la victoire alliée. *Comment refaire la France?* se demande-t-il, cette France « couverte de ruines matérielles d'un ordre de grandeur incomparable avec celui des guerres précédentes depuis plusieurs siècles ».

Les mesures qu'il suggère sont marquées au coin d'une saine logique et d'un jugement mûri par l'étude et l'expérience. On devra surtout retenir celles relatives à la recons-

(4) *Chroniques de guerre 1939-1945*, par Y. Revol. Paris, Charles-Lavauzelle, 1945, in-8°.

titution de notre force armée et au renouvellement des études militaires. Ennemi du dogmatisme et de cette doctrine officielle qui, au lendemain de 1919, tuant l'initiative et l'indépendance de la pensée, nous fit tant de mal, il préconise la liberté de discussion, l'orientation des officiers vers leur grande et unique mission : « la stricte préparation à la guerre », une grande prudence dans le maintien des cadres issus de la crise 1939-1945, l'étroite subordination des services par rapport au commandement.

Le lecteur s'étonnera peut-être de ne point trouver dans ce volume, si remarquable et si instructif, quelques pages consacrées au maquis, à l'armistice, à la notion du devoir envers la patrie, aux époques troublées. Nous croyons savoir que ce n'est nullement la faute de l'auteur si elles n'y figurent pas.

Si nous ne pouvons souhaiter dès maintenant la synthèse qui retracera aux yeux de nos petits-enfants notre histoire depuis 1939, du moins nous est-il permis d'apprécier les ouvrages plus particuliers qui, paraissant aujourd'hui, sont autant de pierres apportées à l'édifice futur. Parmi ceux-ci signalons *l'Histoire de la IXe Armée*, du général Doumenc (5). C'est en effet sur cette armée que s'abattit au début de l'offensive de mai 1940 « la plus forte masse des divisions blindées allemandes », masse telle qu'avec ses faibles moyens elle fléchit rapidement, dut se replier de la Meuse sur la frontière, puis successivement sur l'Oise et sur la Somme.

Le chapitre initial est intitulé : « Considérations générales sur les armées en présence au mois de mai 1940 », considérations non seulement instructives, mais qui éclairent surtout le sujet et dissipent bien des légendes et des affirmations erronées.

Le lecteur assiste ensuite à l'occupation de la Meuse (10 au 13 mai), à la bataille sur la rivière elle-même (13 et 14 mai), à la défense de la position frontière (15 au 18 mai) et, enfin, à la perte de la ligne de la Sambre et aux suprêmes combats menés par les fractions éparses de cette IXe Armée (18-19 mai).

Avec beaucoup d'ordre et de clarté, ayant réuni une multitude de renseignements soigneusement contrôlés, le général se borne à exposer les faits d'une façon rigoureuse. Quant aux responsabilités de ce désastre, qui pesa d'un poids si lourd sur l'écroulement de la France, c'est plus tard, estime-t-il, qu'il sera possible de les établir, en toute impartialité et en pleine lumière.

Pouvait-on éviter la percée ? Pouvait-on, par des contre-attaques immédiates, retarder ou même rejeter l'ennemi ? Autant de problèmes auxquels on ne manquera certes pas d'apporter des réponses demain.

La seule constatation que l'on puisse faire en achevant la lecture de ce volume, c'est qu'il resta, même après l'effondrement du front des Ardennes, des îlots de résistance où des unités se battirent jusqu'au bout, avec une superbe vaillance, et qu'il y eut aussi des chefs énergiques qui ne voulurent « ni se laisser abattre, ni moins encore perdre l'espoir ».

Comme le général Doumenc le commandant Audouin-Dubreuil étudie un épisode assez complexe et mal connu : celui des opérations de Tunisie en 1942-1943 (6). L'histoire de cette page, l'une des plus intéressantes et des plus fructueuses de la guerre, était difficile à faire, car durant de longs mois la bataille languit, ses succès sporadiques n'amenaient que des résultats incertains, jusqu'au jour où les troupes de l'Afrika Korps, talonnées à travers le désert par Montgomery, furent repoussées sur l'armée alliée d'Afrique et prises en quelque sorte entre l'enclume et le marteau. Après de durs combats, rejetées sur le Cap Bon avec le restant des unités de l'Axe, elles étaient chassées définitive-

(5) *Histoire de la IXe Armée*, par le général Doumenc. Paris, Arthaud, 1945, in-8°, croq.

(6) *La Guerre de Tunisie (novembre 1942-mai 1943)*, par le commandant L. Audouin-Dubreuil. Paris, Payot, 1945, in-8°, croq.

ment du Maghreb, laissant entre les mains de leurs vainqueurs deux cent mille prisonniers.

Cette victoire de Tunisie donnait aux Nations Unies le contrôle absolu du bassin de la Méditerranée et des voies maritimes en direction de l'Egypte. Elle leur permettait désormais de gêner considérablement les mouvements de la flotte italienne et des sous-marins allemands. Mais, surtout, elle leur fournissait le tremplin indispensable à la grande opération depuis longtemps projetée, l'attaque de la forteresse Europe — pour adopter la terminologie nazie — par les contingents jetés, à l'heure décisive, en Sicile et dans le sud de la péninsule.

Le commandant Audouin-Dubreuil a donc eu raison d'essayer de retracer les étapes de cette bataille tunisienne, assez mal connue jusqu'à présent et dont la perte pour l'Axe marqua nettement le retournement de la situation. Son récit ne manque parfois ni d'intérêt ni de vie, grâce surtout aux multiples anecdotes dont il s'est plu à l'émailler.

Le grand reproche qu'on doit lui faire vient du plan assez étrange qu'il a cru devoir adopter. Il s'en excuse d'ailleurs lui-même, puisqu'il cherche à expliquer « le découpage des chapitres » de son livre. Aussi a-t-il été contraint de faire de deux d'entre eux — le second et le vingtième — le récapitulatif de la campagne, « de façon à constituer, dit-il, deux centres autour desquels gravitent les événements qui apparaissent » dans les autres parties de l'ouvrage.

Il y a là, à coup sûr, un effort méritoire, mais une telle méthode ne laisse pas d'être fort déroutante et amène à perdre souvent l'enchaînement des faits.

L'histoire d'une guerre ne se fait pas seulement à l'aide de récits techniques, de dissertations profondes, ce n'est pas un fait scientifique et indépendant, la guerre a une psychologie, un état d'esprit, ou, mieux, un état d'âme. Il n'est pas facile à l'historien de retrouver ce courant intime qui anima les événements et de le rendre évident et sensible au lecteur futur. L'anecdote, méprisée par l'histoire académique, permet cependant d'atteindre à ce but ; intelligemment présentée elle est de plus agréable et reposante. Il nous faut donc savoir gré à M. Quentin-Reynolds (7), envoyé du « Collier's Weekey », de publier ses souvenirs de guerre, il apporte ainsi une contribution de valeur à l'histoire de la seconde crise mondiale. C'est là de la « petite histoire », diront certains. Peut-être, mais cette petite histoire aide souvent à bien comprendre la grande, car, de tout temps, comme chacun sait, des événements en apparence minimes influèrent sur ceux, autrement importants, qui changèrent la face de l'univers.

De charmantes anecdotes et des détails pittoresques donnent au récit une allure toujours vive et fort agréable. Qu'il retrouve ses compatriotes en Iran, qu'il pénètre dans l'intimité d'une famille russe, qu'il visite Viazma ou Moscou, qu'il raconte le bombardement de Rome ou les difficultés de la campagne de Sicile, le narrateur demeure intéressant et sait surtout, par la variété de son style, éviter cette monotonie, défaut majeur de la plupart des mémorialistes.

Le livre se ferme au moment où commence la campagne d'Italie. M. Quentin-Reynolds regagne alors l'Afrique du Nord et, de là, les Etats-Unis, à bord d'un Clipper. Son impression à son arrivée à New York est plutôt mauvaise. Il est surpris des violentes critiques des journaux et de l'indifférence générale à l'égard des combattants qui font si magnifiquement leur devoir à des milliers de kilomètres de leur terre natale. Et cependant, en ce mois de décembre 1943, « la guerre ne fait que commencer », ainsi que le lui confiait le général Montgomery. Un effort considérable reste à faire pour terrasser l'Allemagne, encore loin d'être à bout de souffle. « La répétition générale a eu lieu en costumes, l'orchestre a joué l'ouverture ; le rideau se lève. »

---

(7) *Les Coulisses de la guerre*, par Quentin-Reynolds. Trad. fr. de H. de Sarbois. Paris, Ed. Domat-Montchrestien, 1945, in-8°.

Tel est le livre dont l'excellente traduction française a su conserver la saveur du texte anglais, l'humour et, par endroit, la finesse. C'est un document entre bien d'autres apporté par un homme qui a vu les faits qu'il rapporte et les a bien vus.

Ce conflit mondial qui se présente à chaque contrée sous un aspect spécifiquement national a, de plus, la propriété de montrer à l'intérieur d'un même pays les visages les plus divers. Quoique n'ayant pas tous la même importance, aucun ne doit être négligé, c'est pourquoi il nous faut savoir un gré immense à M. Siriex-Hertrich (8) de retracer pour nous l'histoire de cet empire dont, prisonniers de la citadelle Europe, nous avons pu être séparés, mais auquel nous sommes toujours restés unis.

On ne saura jamais assez dire quel fut le rôle décisif joué par l'empire dans la guerre 1939-1945. On ne saura surtout jamais trop marquer que ce fut de ces terres lointaines, alors que la France semblait accepter son triste destin, que partirent les premières unités pour répondre à l'appel lancé de Londres, en juin 1940, par le général de Gaulle.

Dans l'Afrique du Nord, dans l'Afrique noire, en Indochine, à Madagascar, en Océanie, aux Antilles, partout une protestation s'éleva contre la tyrannie hitlérienne, et les forces de la France libre se dressèrent, ardentes, pour les nouveaux combats.

C'est cette France libre que l'auteur nous montre en A. E. F., à Tahiti, dans la Nouvelle-Calédonie. De toutes parts, des volontaires affluent qui vont constituer « l'Armée des Croisés de la Croix de Lorraine ». Et c'est la première campagne de Libye (décembre 1940-février 1941), celle d'Erythrée et d'Abyssinie, les deuxième et troisième campagnes de Libye avec l'épopée de Bir-Hakeim, la conquête du Fezzan, autant de glorieux faits d'armes, où dans la foule des combattants anonymes flamboient déjà les noms prestigieux des Leclerc, des Kœnig, des Brosset et de ce lieutenant-colonel Amilakvari, prince géorgien, officier de notre Légion, qui depuis la Norvège et l'Erythrée se bat magnifiquement pour la France.

M. Siriex-Hertrich retrace également l'effort de l'aviation et de la marine françaises libres, l'affaire de Dakar (septembre 1940), celle de Syrie (juin-novembre 1941), de Madagascar (mai-novembre 1941), de Saint-Pierre et Miquelon (24 décembre 1941), de la Réunion (novembre 1942), des Somalis (décembre 1942), de la Guyane (mars 1943), des Antilles (juillet 1943).

C'est enfin le débarquement allié en Afrique du Nord, la campagne de Tunisie, la reconstitution de l'Armée française, la libération de la Corse, la campagne d'Italie, la conquête de l'île d'Elbe, la glorieuse campagne de France et les trois couleurs volant des clochers de Normandie aux tours de Notre-Dame et jusqu'à la flèche de Strasbourg.

Les deux derniers chapitres sont consacrés à l'Indochine résistante et à la conférence de Brazzaville, tenue le 30 janvier 1944, « dont le principe directeur était la prééminence de l'intérêt des populations autochtones dans le cadre de la communauté nationale ».

Ce volume, très complet et bourré de faits précis, est indispensable pour comprendre l'importance du facteur impérial dans le retournement de la situation opéré en novembre 1942 comme dans la victoire finalement remportée sur les forces de l'Axe.

---

(8) *L'Empire au combat*, par Siriex-Hertrich. Paris, Office français d'édition, 1945, in-8° grav.

Depuis la cessation des hostilités armées les hommes politiques ont fait quelques essais timides et conventionnels vers l'ébauche d'une paix ; quelques esprits éclairés ont tenté de les aider en étudiant ces problèmes obscurs et incertains qui tiennent la vedette depuis vingt-cinq ans.

C'est ainsi que le docteur Dorten nous parle de *la Tragédie rhénane* (9). Quelle que soit son opinion sur le mouvement rhénan qui prit naissance, en 1918, immédiatement après l'installation des Alliés vainqueurs sur le grand fleuve occidental, le lecteur ne pourra que s'intéresser à cette narration.

Le docteur Dorten a été le principal acteur de la tragédie. Rhénan convaincu, ayant tout sacrifié au triomphe de la cause à laquelle il s'était dévoué, s'il a dû constater l'insuccès de son effort, il est bien loin cependant de vouloir en reconnaître la stérilité.

Les fautes commises à Versailles ont ramené, qu'on le veuille ou non, la Prusse sur le Rhin, et cela au lendemain d'une victoire durement acquise, alors qu'en 1815 elle ne s'y fixe qu'après notre défaite de Waterloo. Ce retour devenait ainsi le prélude d'une nouvelle guerre, et, de fait, trois ans plus tard cette guerre éclatait.

S'il faut donc chercher dans l'étude de l'histoire quelque enseignement profitable, c'est bien le cas ou jamais aujourd'hui de « reconsidérer » cette question rhénane et de profiter des erreurs du passé. Un Mangin, un Barrès l'avaient bien compris. Ils avaient cru au « Génie du Rhin » ; ils avaient entrevu, l'un et l'autre, quel parti pouvait et devait tirer la France d'un particularisme que le *Preussentum* n'avait pas réussi à submerger. Mais leur avis, comme d'ailleurs celui de Foch, fut négligé et les événements prirent malheureusement une autre tournure.

A la veille d'un traité qui refera la carte politique de l'Europe, il n'est pas inutile d'évoquer ces souvenirs. Ce livre du docteur Dorten, si même on n'en partage pas toutes les idées, est éminemment propice à cette évocation salutaire. Il rappelle des faits soigneusement étiquetés, avec leurs dates, des faits oubliés par certains et sans doute inconnus de beaucoup.

Sept lettres du premier commandant de l'Armée française à Mayence, placées à la fin du volume, *in memoriam*, éclairent quelques-unes des phases de ce drame douloureux.

Avec sa grande expérience politique, Wladimir d'Ormesson, à son tour, nous présente *l'Eternel Problème allemand* (10). Dans ces cent cinquante-six pages sont réunis les articles publiés depuis la libération par l'auteur dans divers journaux et périodiques sur la question qui domine toute notre politique extérieure et dont dépend l'existence même de notre pays.

Ecrits au jour le jour, suivant l'événement qui les inspirait, ils n'ont peut-être pas entre eux un lien très apparent, mais on y retrouve malgré tout un constant souci de signaler les erreurs, involontaires ou non, commises dans le passé et d'écarter des routes de l'avenir un danger qui demeure très sérieux.

On lira notamment avec profit les pages consacrées à « l'Allemagne et l'Europe », à « l'Esprit prussien », à « la France et la Russie devant le problème allemand », au « Grabuge allemand », à « l'Unification prussienne », aux « Conditions de la paix », aux « Bastions de sécurité ».

Pour conclure, l'ambassadeur de France à Buenos-Aires ne dissimule pas que le problème est fort difficile à résoudre. Détruire l'unité allemande semble, *a priori*, la solution radicale. Mais, outre qu'il serait sans

(9) *La Tragédie rhénane*, par le docteur J.-A. Dorten. Paris, Robert Laffont, 1945, in-8°.

(10) *L'Eternel Problème allemand*, par Wladimir d'Ormesson. Paris Ed. S. P. I. N., 1945, in-8°.

doute pratiquement impossible d'empêcher, un jour ou l'autre, les différents tronçons séparés de se rejoindre, sous le couvert de traités économiques ou autres, ne serait-il pas mieux de profiter, cette fois, de l'occupation totale du Reich par les Alliés et des profondes répercussions provoquées par une défaite sans précédent pour laisser les courants de dissociation purement germaniques opérer eux-mêmes, surtout contre l'emprise prussienne ?

En tout cas, l'occupation permanente de la rive gauche du Rhin, avec de solides têtes de pont sur l'autre rive, s'impose sans la moindre hésitation. Il faudra également soustraire à la souveraineté allemande les deux formidables réservoirs industriels de la Ruhr et de la Silésie, organiser un contrôle des produits azotés, des produits synthétiques extraits du lignite, des importations de pétrole, de minerai de fer, de manganèse, de wolfram, d'aluminium.

Tout cela n'ira certes point sans soulever de grosses difficultés dans l'exécution et sans heurter les aspirations humanitaires ou, ce qui est plus grave, les intérêts de quelques-uns.

Et cependant, la sécurité du monde est à ce prix !

Se tournant vers l'Orient, M. Alphonse Gouilly, lui, traite de l'Islam, (11). L'auteur se propose de montrer « quelle est dans la situation actuelle la réalité de la puissance temporelle contenue dans l'Islam », puissance qui peut s'employer elle-même ou être utilisée par d'autres nations.

Dans la première partie de son étude, il examine le rôle politique joué jadis par cet Islam, en partie asservi de nos jours, après avoir été longtemps un élément dominateur, mais qui tend visiblement à reprendre conscience de lui-même.

Dans la deuxième partie, il explique comment l'Islam s'efforce « de se réaliser politiquement », soit en créant l'unité (panislamisme, panarabisme), soit en revêtant une forme fédérale ou encore en maintenant une série « d'États musulmans de plus en plus différenciés ».

Dans la troisième partie, il est question de la politique musulmane des diverses puissances mondiales en rapport avec la race islamique : Grande-Bretagne, France, Pays-Bas, Italie, Espagne, Allemagne, Japon, Etats-Unis, U. R. S. S. Un dernier chapitre a trait à l'Islam et aux missions chrétiennes.

De cet examen très minutieux découle une conclusion fort nette. On est en présence « d'une grandeur passée voulant se retrouver, mais indécise et qui s'interroge ». L'Islam pourra-t-il s'adapter sans trop de dommages aux transformations sans nombre que réclame la vie moderne, vers laquelle certains le poussent avec insistance ? Ou bien, figé dans son traditionalisme, continuera-t-il à représenter le type désuet d'une civilisation morte à tout jamais ?

Il semble à M. Gouilly que la solution la meilleure serait de tenir entre ces deux tendances un juste milieu. Se métamorphoser en demeurant lui-même et en conservant son originalité propre, tel serait, sans doute, l'idéal. Mais il est, dans l'existence des peuples comme dans celle des individus, des nécessités et des fatalités qui obligent, et peut-on prévoir celles qui pèseront demain sur ce peuple déjà si vieux ?

Quoi qu'il en soit, on ne saurait trop lire ce volume, où l'on rencontre, à côté d'observations si justes, tout un ensemble d'enseignements précieux.

PIERRE PAUL.

(11) *L'Islam devant le monde moderne*, par Alphonse Gouilly. Paris, la Nouvelle Edition, 1945, in-8°.

LIVRES REÇUS

L'*Armée française en* 1845, par J. MARGERAND, Paris, les Editions militaires illustrées, 1945. in-4°, grav.

M. Margerand a eu l'heureuse idée de donner la description exacte des uniformes de l'Armée française en 1845, date de la signature par le maréchal Soult, ministre de la Guerre, d'une série de règlements modifiant la tenue de tous les corps de troupes. Comme il le fait remarquer, « l'aspect de nos soldats subit alors une métamorphose complète ». Les anciennes modes disparurent et la silhouette du fantassin, comme celle du cavalier, devient plus dégagée, plus simple et, pour tout dire, plus élégante.

Cette œuvre rendra d'immenses services à tous ceux — et ils sont légion — qui se préoccupent aujourd'hui encore des moindres détails des uniformes et des coiffures. Leurs recherches étaient souvent difficiles, quand elles n'étaient pas entièrement vaines. La documentation qu'il leur offre, rehaussée par les illustrations de Maurice Toussaint, répondra à leur désir en même temps qu'elle perpétuera aux yeux des jeunes générations quelques-uns des souvenirs les plus glorieux de l'épopée militaire française.

Les Murs de Fresnes, par HENRI CALET, Paris, Editions des Quatre-Vents, 1945, in-8°, grav.

Ce petit livre est l'évocation émouvante des milliers de Français emprisonnés à Fresnes, « sorte de gare de triage » d'où beaucoup partaient ensuite pour Auschwitz ou Buchenwald.

De la plupart d'entre eux on sait peu de chose, les registres d'écrou ayant disparu. Mais, sur les murs des cellules, on a trouvé des inscriptions, des noms, des dessins que le ministère des Prisonniers de guerre et Déportés a pu faire, en partie, copier. Grâce à ces graffiti, le voile a été levé sur quelques disparitions, mais il reste encore bien des enigmes insolubles, car, parmi les incarcérés de Fresnes, combien sont demeurés silencieux et n'ont rien écrit !...

Drôle de jeu, par ROGER VAILLAND Paris, Corréa, 1945, in-8°.

Un roman où il est question de la Résistance n'est pas dépourvu d'un certain intérêt historique, bien que l'auteur se défende, dans un préambule de quelques lignes, d'avoir fait une peinture exacte de ces milieux.

Il n'en demeure pas moins vrai qu'il les décrit de la première à la dernière page de son livre et qu'en admettant même que ce soit là une œuvre de pure imagination il a dû forcément y introduire des choses vues ou entendues.

Sacrifiant au goût du jour, l'auteur prête à ses personnages un langage où abondent les expressions triviales et parfois ordurières. C'est aujourd'hui, paraît-il, la marque distinctive de la nouvelle littérature. Les héros ne sont pas des saints, nécessairement, mais ils ne sont pas non plus, nécessairement, des brutes grossières.

Ces réserves faites, on n'en est que plus à l'aise pour reconnaître l'originalité profonde de ce livre, la rapidité de l'action, l'exactitude du détail, la justesse du trait, autant de qualités qui dénotent le talent très réel d'un écrivain dont la valeur s'affirmera sans doute dans l'avenir.

Au moment où nous mettons en pages, nous recevons plusieurs ouvrages, dont trois méritent d'être immédiatement signalés.

Le premier, *Avec les héros de* 40, de Marc-André Fabre (Hachette, édit.), est une anthologie de faits d'armes authentiques, inscrits au livre d'or des fastes de l'Armée. Il paraît à son heure pour rappeler que nos 160.000 tués des dix mois de la guerre 1939-1940 n'ont pas fait en vain le sacrifice de leur vie, quoi qu'on puisse en penser, l'esprit est demeuré, et cela seul a compté quand on put reprendre l'action. Tous ceux qui se sont battus avec courage et fierté au milieu de combats tragiques et sans espoir, non seulement, gardiens de nos plus pures traditions militaires, ont sauvé l'honneur de la France, mais encore, suivant l'exemple de leurs aînés, ont été eux aussi de glorieux prédécesseurs.

L'auteur des *Drames de la Commune* nous donne ici un livre réconfortant, écrit avec talent, dans le style dépouillé et sévère qui convient à ces belles pages d'histoire où bien des combattants retrouveront des souvenirs.

M. Edouard Lavergne vient de publier chez Lar-

danchet *les Délires de Wotan*. Au cours de récits où, avec un égal bonheur, le romancier prend parfois la plume du philosophe ou de l'historien, il nous fait voyager avec lui dans le Tyrol ou à Vienne et à travers l'Allemagne d'aujourd'hui, l'Allemagne vaincue, détruite, occupée, encore étourdie par la catastrophe colossale qu'elle a subie comme rançon de sa mauvaise foi, de sa vanité, de sa cruauté, de sa folie de puissance. Cette Allemagne en lambeaux, l'auteur l'a bien connue avant la guerre ; il y a vécu alors qu'elle faisait entendre le bruit de moteurs de son appareil militaire et des paroles de menace hurlées d'une voix rageuse. Maintenant, soit au cours de l'avance victorieuse de la Ire Armée française, soit en voyage, il vient de retrouver au milieu des ruines des camarades d'études de jadis et leur famille ; cela lui a permis d'observer la mentalité de ses interlocuteurs, de recueillir des confidences, de se documenter et de porter un jugement. Ce peuple, qui vingt ans après la défaite de 1918 était devenu le plus fort du monde, pense qu'après le désastre de 1945 il pourra encore se relever et reprendre sa place. Il l'espère, il le veut et travaille déjà pour cela.

De leur côté, MM. Camille Mayran et Pierre Hepp nous offrent une belle plaquette sur *l'Alsace* (J. de Gigord, édit.), un recueil d'images et de pensées où palpitent la vie et l'âme de cette belle province. Ce petit livre, écrit avec amour et compétence, terminé en août 1939, mais édité seulement en 1945, n'a point perdu son émotion ni son actualité. Le jardin de la France, en effet, demeure égal à lui-même, comme un chef-d'œuvre. Si les traces de la guerre sont creusées dans leurs houblonnières et dans leurs vignobles, si leurs maisons ou leurs monuments portent désormais de profondes blessures, les Alsaciens conservent leur humour et leur noblesse ardente ; l'Alsace, chère à nos cœurs, garde sa valeur économique et sa merveilleuse poésie.

J. J.

Bibliographie : Sur la géographie de l'Afrique du Nord, consulter le tome XII, volume 1er de la *Géographie universelle*, Armand Colin consacré par Augustin Bernard à l'Afrique septentrionale et occidentale. On trouvera de brillants aperçus du cadre géographique de l'histoire dans J. Célerier. *La Géographie de l'histoire au Maroc*, Mémorial Henri Basset et *Nouvelles Études nord-africaines et orientales*, publiées par l'Institut des hautes études marocaines, tome XVII, volume 1er, pages 159-173, et surtout dans E.-F. Gauthier, *le Cadre géographique de l'histoire en Algérie*. Collection du Centenaire de l'Algérie, tome IV, *Histoire et Historiens de l'Algérie*, pages 17-35. Sur l'histoire, le meilleur manuel d'ensemble est celui de A. Julien, *Histoire de l'Afrique du Nord*, Payot, 1931. Il est recommandé de parcourir l'œuvre monumentale de Stéphane Gsell. *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, Hachette, 1927, et surtout le volume consacré par E.-F. Gauthier à l'islamisation de l'Afrique du Nord. *Les Siècles obscurs du Maghreb*, Payot, 1927.

LES REVUES FRANÇAISES

Le général Carpentier étudie *(Revue de défense nationale*, octobre et novembre 1945) l'action du *Corps expéditionnaire français en Italie*. Il le suit depuis les batailles de La Costa San Pietro et du Monna Casale jusqu'à celles du San Croce et du Belvédère, dans sa marche sur Rome, au printemps de 1944, et, dans l'exploitation de la victoire, après la prise de la Ville éternelle jusqu'à l'arrivée à Sienne, en juillet.

Après avoir montré la magnifique tâche réalisée, dans cette lutte acharnée où il fallut triompher de tant d'obstacles naturels, il insiste, en terminant, sur l'appui apporté au C.E.F. par l'aviation anglo-américaine : *Tactical Air Force* et *Strategical Air Force*.

Dans *Tobrouk assiégée* 1941 *(Revue de Paris*, janvier 1946), M. Alaric Jacobs, dont le texte anglais a été traduit par M. Pierre Melon, donne des détails inédits sur un épisode qui constitue, d'après lui, « un chapitre entièrement nouveau de l'histoire militaire ». Ce sont des notes pleines

d'intérêt et où fourmillent des détails pris sur le vif, extrêmement précieux.

Le Centenaire de *Sidi-Brahim* a inspiré au colonel GUINARD *(Vert et Rouge*, nº 4 de 1945) un article dans lequel il relate l'épisode dramatique de septembre 1845. Si son récit n'apporte aucun renseignement nouveau sur ce combat, on lui saura néanmoins gré d'avoir recueilli une abondante iconographie avec de multiples photographies et croquis pris par lui-même sur les lieux. Le lecteur peut, de la sorte, situer exactement l'action, la suivre dans ses différentes phases, se rendre compte de l'état actuel du célèbre marabout et des monuments commémoratifs élevés à la mémoire des braves qui tombèrent là pour la France.

C'est *la Guerre aéronavale dans le Pacifique* qu'a racontée succinctement, mais avec beaucoup de clarté, l'amiral BARJOT *(France-Illustration* des 27 octobre, 10 novembre et 1er décembre 1945). Dans cette lutte sans merci, le navire porte-avions dont se servirent les Américains fut, à son avis, l'instrument prépondérant de la victoire.

Cette victoire ne fut d'ailleurs obtenue qu'à la suite d'un effort très rude et de tous les instants. Après Pearl Harbour (7 décembre 1941), le flot nippon déferle, mais, au début de mai 1942, la bataille de la mer de Corail assure le salut de l'Australie. C'est ensuite Midway, «décisive rencontre de porte-avions », les six batailles de Guadalcanar et celle des îles Santa Cruz (octobre 1942). Le mois de novembre marque bien le tournant de la guerre. Comme à Alger, comme à Stalingrad, sur ce théâtre d'Extrême-Orient la victoire change de camp.

L'offensive de l'amiral Nimitz permet, en novembre 1943, de donner l'assaut à Tarawa, à Kwajalein et, en juin suivant, à Saïpan. La conquête des Mariannes, la prise de Hollandia, la bataille aérienne de Formose, la bataille aéronavale entre Luzon et Leyte (octobre 1944), enfin le bombardement de Tokio (février 1945) montrent nettement le degré d'épuisement du Japon.

L'étau se resserre autour de lui par la prise d'Iwojima et l'occupation d'Okinawa. La supériorité aérienne des Alliés s'affirme de jour en jour. La chasse d'escorte vole, en mai 1945, au-dessus du territoire nippon. Le blocus aérien s'avère maintenant complet et l'escadre japonaise est anéantie au cours des sévères attaques sur Kuré. N'ayant plus d'aviation ni de flotte, le Mikado ne pouvait songer à continuer le combat. C'est dans ces conditions que « la bombe atomique de Hiroshima, le 6 août 1945, vint lui offrir, conclut l'amiral Barjot, le prétexte d'une honorable capitulation ».

Dans ce même périodique *(France-Illustration*, 17 novembre 1945), M. ROGER CÉRÉ parle des *Trois invasions* qui en soixante-dix ans submergèrent le territoire français.

C'est celle de 1870-1871, qui, outre le paiement d'une indemnité de cinq milliards, sépara l'Alsace-Lorraine de la mère patrie et nous contraignit à faire de notre marche de l'Est un véritable camp retranché.

C'est celle de 1914-1918. Onze de nos départements sont souillés par l'ennemi ; la guerre se déroule âpre et sanglante, avec les flux et les reflux de la bataille sur notre sol, et, après la victoire, la ruine et la misère s'installent à notre foyer pour longtemps.

La dernière invasion est celle de 1940-1944. La France entière est occupée à partir de novembre 1942.

Destinée cruelle que celle de notre pays, qu'un hasard funeste a placé aux côtés immédiats d'un peuple incapable de demeurer paisible dans le cadre de ses frontières, et dont la guerre, si l'on n'y met ordre, sera toujours l'industrie nationale.

On pourra lire dans *le Monde français*, (octobre 1945), un excellent article de sir DRUMMOND SHIELS intitulé *l'Empire britannique dans la guerre*. On y verra l'effort particulier des dominions, la part du Canada, celle de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, de l'Union sud-africaine et des autres parties du Commonwealth britannique, comme la Rhodésie du Sud, l'Inde, la Malaisie, la Jamaïque.

L'auteur explique les rouages de l'organisme : la Conférence impériale, la Conférence parlementaire impériale, l'Association parlementaire britannique et, à côté de ces organismes officiels, les nombreux organismes privés qui créent des liaisons de plus en plus étroites entre les diverses parties de l'Empire.

MM. MAURICE BESSON et GEORGES WIDAL, dans ce même *Monde français* (novembre-décembre 1945), évoquent, à propos du cinquantenaire de notre installation définitive à Madagascar, le premier, le souvenir de JEAN LABORDE, le second, celui de GALLIENI.

Jean Laborde, dans la Grande Ile, « c'est toute l'histoire diplomatique de Madagascar sous Napoléon III ». C'est aussi l'exemple d'un patient et méritoire effort afin de perpétuer notre influence ancienne et de l'asseoir sur de solides bases.

Quant à Gallieni, sa figure est trop populaire et son œuvre coloniale trop connue pour qu'il soit nécessaire d'insister sur celle-ci. On lira cependant avec profit les pages que lui a consacrées M. Georges Widal. Les neuf années qu'il passa à Tananarive furent fécondes entre toutes. Ses « actions simples et décisives, mais si bien enchaînées », méritaient d'être rappelées, « car elles comptent dans les fastes de la France et elles fondèrent une gloire très pure ».

Les Armées de la Révolution, dont le général HERLAUT *(l'Armée française*, décembre 1945-janvier 1946) explique l'organisation, sont nées d'une transformation radicale, mais assez rapide de celles de l'ancien régime.

Il était donc indispensable de montrer tout d'abord comment étaient recrutées ces dernières et d'étudier à la fois la troupe et les cadres, officiers et bas-officiers.

C'est ce qu'a fait l'auteur dans le premier de ces deux articles. Dans le second, il s'étend sur la formation de l'armée nationale. Mais les volontaires, ceux de 1791 comme ceux de 1792, ne tardent pas à regagner leurs foyers, en vertu du décret du 28 décembre 1791, qui leur permet de se retirer, à la fin de chaque campagne, en prévenant, deux mois à l'avance, le commandant de leur compagnie.

La Convention s'émut à juste titre de cette situation, à un moment surtout où l'invasion de la France semblait imminente. C'est alors que Dubois-Crancé proposa le fameux système de l'amalgame en groupant un bataillon de ligne et deux bataillons de volontaires pour constituer une demi-brigade.

Violemment critiqué par Barrère et par les Girondins, énergiquement soutenu par Saint-Just, le projet fut accepté, en principe, le 12 février 1793, par l'Assemblée, qui en ajourna toutefois indéfiniment l'exécution. Ce ne fut en réalité qu'à la fin de 1793 et dans les premiers mois de 1794 « qu'il fut procédé à la constitution des demi-brigades, opération connue sous le nom d'embrigadement. »

Dans une conférence donnée à l'Université des Annales, M. LOUIS MADELIN parle de Valmy et établit un parallèle entre *les Jeunes Soldats de la République et les Fifis de la délivrance. (Conférencia*, 15 février 1945). Il évoque la première coalition, les volontaires de 1792 et la retraite de Brunswick, qui marqua, suivant le mot fameux de Gœthe, « une ère nouvelle » dans l'histoire du monde.

Il montre ensuite comment s'organisa la résistance sur notre sol dans les semaines qui suivirent l'Armistice de juin 1940 et de quelle manière, dès 1943, les F. F. I., « sérieusement encadrés et menés, obéissaient à une consigne et collaboraient à un plan bien arrêté ».

L'année suivante, le débarquement eut lieu. M. Madelin retrace les opérations de la division Leclerc et de l'armée de Lattre. Il insiste sur le concours précieux prêté alors aux Alliés par « les jeunes Fifis », surtout lorsqu'ils furent amalgamés aux unités fortement trempées qui composaient l'armée du Rhin et Danube.

Il termine sa causerie en rappelant la phrase de Dumouriez devant les terribles volontaires venus des émeutes de Paris : « Ce sont des Français, l'espèce en est bonne. »

La légende de la présence du prince de la Moskowa aux Etats-Unis, longtemps après 1815, réapparaît périodiquement outre-Atlantique, mais, dans une intéressante étude *Un faux Ney d'Amérique. (L'Univers français*, n° 3), M. RENÉ ARNAUD prouve qu'elle ne repose sur aucun fondement sérieux.

On trouve effectivement dans la Caroline du Nord, exactement dans le Comté Rowan, le mausolée d'un Peter Stewart Ney, inhumé, en novembre 1846, dans le cimetière proche de l'église « Third Creek Presbyterian ». Ancien soldat de l'Empire, poète à ses heures et maître d'école, il parlait avec émotion de l'Épopée, de ses blessures et racontait volontiers les charges de Waterloo.

Si touchante que soit la tradition, elle ne peut résister à un examen approfondi. M. Arnaud relève une multitude de détails qui suffiraient, à eux seuls, à démontrer que le personnage en question n'avait rien de commun avec le maréchal. D'après lui, Peter Stewart Ney était anglais ; il servit dans les rangs de l'armée britannique en Espagne et à Waterloo, où il reçut un magistral coup de sabre. Trépané, il devint la proie d'une douce folie, celle des grandeurs. Comme beaucoup de ses compatriotes, il admirait, du reste, Napoléon. Telle est sans doute « la clef de cette petite énigme ».

C'est *Napoléon au seuil de l'exil* qu'on retrouve dans les fragments du journal inédit du général FRÉDÉRIC-ANTOINE LALLEMAND, mort en 1839, publiés dans *Res Publica* (nº 3).

On assiste, rapportés par un témoin farouchement attaché à sa personne, aux derniers efforts tentés par l'Empereur pour se frayer une route jusqu'aux Etats-Unis, aux négociations avec les Anglais, à la décision prise de se rendre à bord du « Bellerophon », à l'arrivée dans les eaux britanniques, au transfert sur le « Northumberland » et aux préparatifs du départ pour Sainte-Hélène

Le début d'une étude sur *le Service de santé du Corps expéditionnaire français en Italie* a paru sous la signature du médecin général HUGONOT et du médecin commandant PARNET dans la *Revue du Corps de santé militaire* (nº 3 de 1945).

On y rencontre d'utiles indications relatives à la mise sur pied des formations sanitaires : le bataillon médical, nouveauté apportée en Afrique du Nord par les Américains, l'hôpital de campagne, « formation d'un type extrêmement spécial et d'une conception toute nouvelle », l'hôpital d'évacuation motorisé.

Cet équipement sanitaire du C. E. F., réalisé par les Alliés, fut complété par d'autres éléments du type français, tels que les formations chirurgicales mobiles, les groupes chirurgicaux mobiles, les laboratoires, l'organe de réanimation et transfusion, les sections d'hygiène, de lavage, de désinfection.

Tout avait donc été minutieusement préparé, durant la période de stationnement en Oranie, avant le départ pour l'Italie. Aussi, « au jour J ce fut une troupe bien équipée et bien en main qui prit la mer pour voguer vers son destin ».

La Bombe atomique et les flottes de guerre, tel est le titre d'un article de M. CAMILLE ROUGERON *(Science et Vie*, octobre 1945). Au cours du dernier conflit, l'attaque des flottes par l'aviation a continuellement progressé depuis la bombe et la torpille de poids moyen utilisées en 1939.

La bombe fusée, les bombes télécommandées, les bombes à direction automatique ont été successivement employées. Que se passera-t-il le jour où l'on se servira de la bombe atomique?

Dans la lutte entre l'arme et la protection qui se poursuit depuis des siècles, c'est toujours à la première qu'est resté, en définitive, le dernier mot. Mais les engins d'attaque, devenant terriblement lourds, la puissance de l'uranium, « plusieurs millions de fois supérieure à celle des anciens explosifs, donne la solution parfaite de l'allégement des projectiles et des armes ». Pour en tirer le maximum d'effet, il ne faut pas enfouir quelques grammes d'uranium « dans un corps de projectile ou de bombe pesant plus d'une tonne ». Et l'auteur de déclarer que seule la fusée fournira à l'uranium et au carbure de tungstène les vitesses de 2.000 à 3.000 mètres-seconde grâce auxquelles on pourra perforer le blindage des navires de ligne.

Sur les terribles effets de cette « bombe atomique » des photographies par avion, à Hiroshima et à Nagasaki, parues dans *la Nature* (1er novembre 1945), permettent de se faire une idée assez exacte.

D'autre part, les autorités militaires américaines, ayant permis à des journalistes de visiter, au Nouveau Mexique, le terrain d'essai d'Alamogardo, théâtre de la première expérience atomique, ceux-ci ont rapporté des renseignements extrêmement curieux. Ce qui les a frappés notamment, c'est « l'extraordinaire lumière qui accompagna le phénomène ». Des photographies prises le 16 juillet, jour de l'expérience, avec une camera automatique de cinéma placée à 10 kilomètres, font bien ressortir cette lueur formidable, précédant l'énorme colonne de fumée et de poussière qui s'éleva du sol jusqu'à la stratosphère.

P. P.

Nota. — Il convient de signaler deux revues nouvelles qui viennent d'être adressées à la Revue Historique de l'Armée : *Courrier diplomatique*, qui offre des articles de haute valeur non seulement sur la politique internationale, mais aussi sur les grands mouvements intellectuels qui sont à l'ordre du jour. Une publication de choix très bien présentée qui pourra être, elle-même, un excellent ambassadeur du goût et de l'esprit français. *Coup d'œil*, de format plus modeste que la précédente, n'en est pas moins intéressante et s'adresse à un plus grand nombre de lecteurs. Ses articles variés, résumés d'autres articles sur un même sujet, faits intelligemment, sont des synthèses lumineuses qui permettent d'être immédiatement au courant des questions d'actualité.

Enfin, notons aussi la parution du nº 5 de la revue *les Armées françaises au combat*, qui présente sur la campagne d'Alsace en 1944 et 1945 et sur la campagne d'Allemagne de 1945 des pages aussi émouvantes que bien documentées — et cela au moment du premier anniversaire de la marche glorieuse de la Ire Armée française.

R. H. A.

REVUE HISTORIQUE DE L'ARMÉE

Errata

Nous avons relevé quelques erreurs dans l'article « La Libération du port de Bordeaux », paru dans le numéro 1 de *la Revue historique de l'Armée.*

Page 102: légende de la photographie :
au lieu de : Royan : Pointe de Vallières..., etc...
lire : Effets de bombardement sur le fort de Royan.

Page 105: Légende de la photographie :
au lieu de : Effets de bombardement sur le fort de Royan
lire : Royan, Pointe de Vallières ; au 2e plan : bombardement de la Pointe de Susac.

Page 109: colonne de gauche, 4e ligne :
au lieu de : Mencel.
lire : Menuel.
Colonne de droite : 23e ligne :
au lieu de : Alpins.
lire : d'Afrique.

Page 113: colonne de gauche, 13e ligne :
au lieu de : sont attribués sur le front...
lire : sont attribués par prélèvement sur le front.

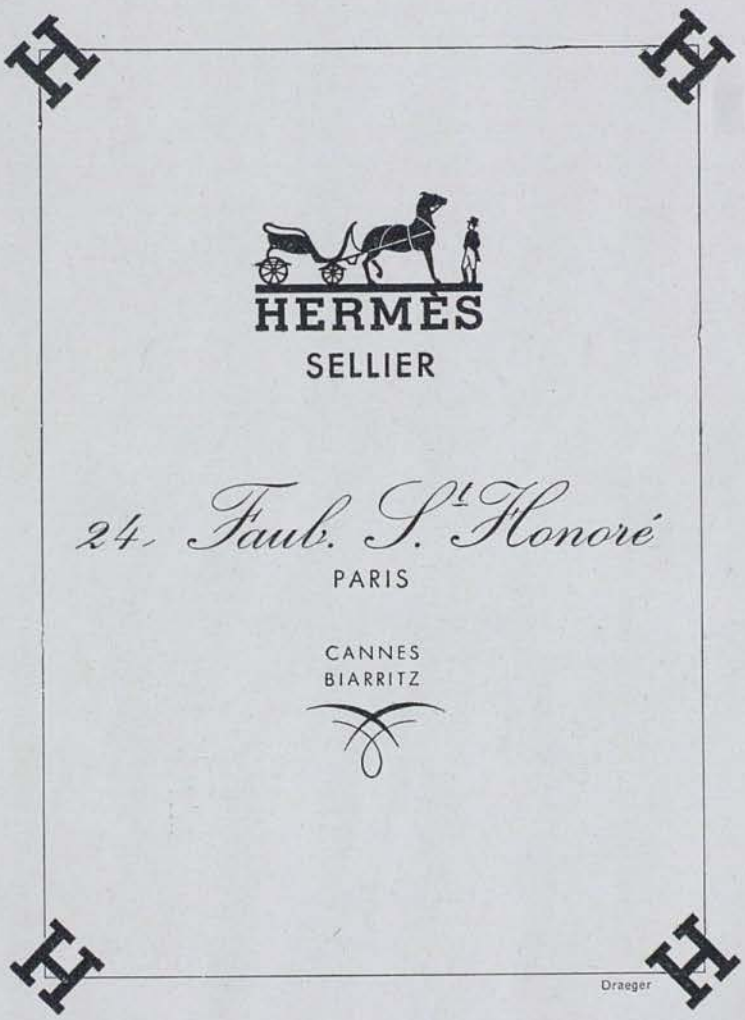
Page 117: colonne de gauche : 17e ligne :
au lieu de : barrières porte-chars.
lire : portières porte-chars.

Page 119: colonne de droite, 31e ligne
au lieu de : Sur l'axe : Doubs-Les Allars-Arceau.
lire : Sur l'axe : les Allars-Arceau.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 25 JUIN 1946 SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE DE BOBIGNY, SEINE
(Sous séquestre de l'Administration des Domaines)

Le Gérant :
M. Barnard.

Dépôt légal 2e trimestre 1946.
Imprimeur nº 25.


HERMÈS
SELLIER
24. Faub. St. Honoré
PARIS
CANNES
BIARRITZ
Draeger

"Belledonne"

GANT N° 8438

EN VENTE A PARIS

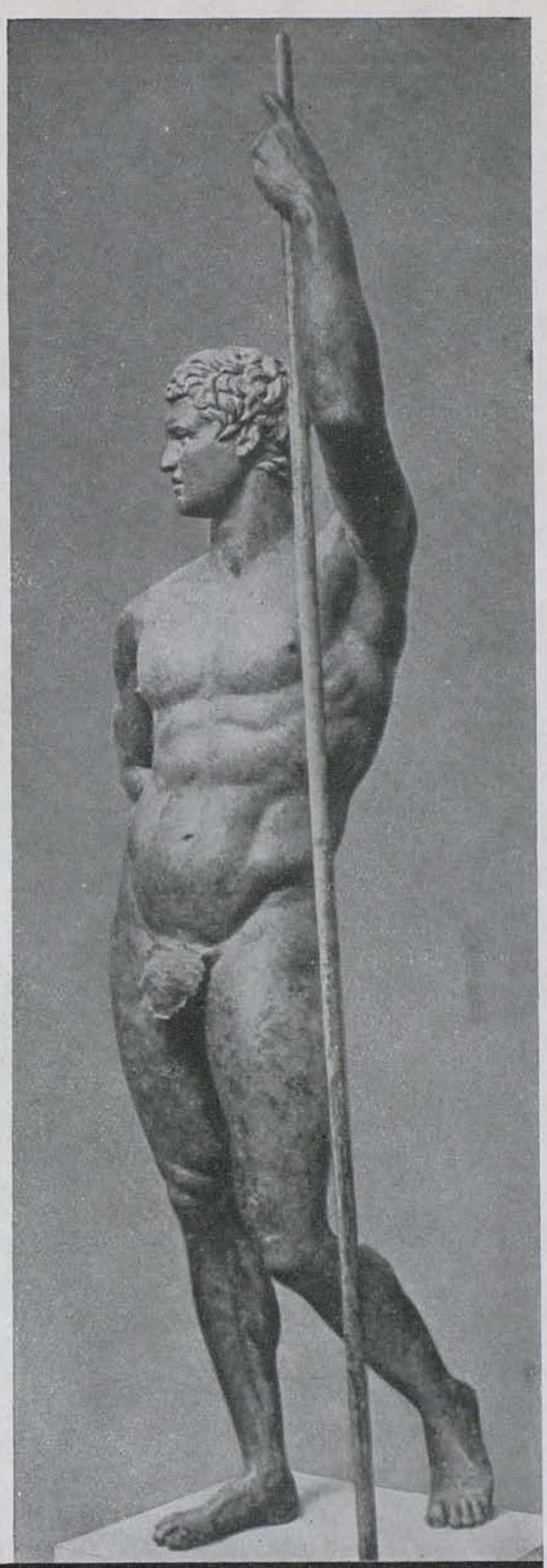
AUX MAGASINS

DU BON MARCHÉ

reynier jeune

LE COUTURIER DU GANT

PERFECTION
ET SIMPLICITÉ



1 1/4 FOIS PLUS
D'ENCRE
NIVEAU VISIBLE

303

DES ÉTABLISSEMENTS

STYLOMINE

Par ses fabrications brevetées, honore l'Industrie Française

AIR FRANCE

LE RÉSEAU AÉRIEN FRANÇAIS

RENAIT

● Depuis quelques semaines déjà une sensible amélioration est enregistrée dans les relations aériennes entre *PARIS* et les grandes capitales européennes.

● La fréquence des services a été portée depuis le 1er avril à six voyages par jour entre *PARIS* et *LONDRES*; à quatre voyages par jour depuis le 8 avril entre la *FRANCE* et la *SUISSE* à raison d'un sur *GENÈVE* et d'un sur *ZURICH*. Ces lignes sont exploitées avec des D. C. 3 et des Bloch 221.

● *PARIS-COPENHAGUE* est devenu quotidien depuis le 15 avril.

● La ligne *PARIS-MALMŒ-STOCKHOLM*, assurée par des D. C. 3 est actuellement de quatre voyages par semaine.

● La date du 29 avril a marqué la réouverture de la ligne française *PARIS-BRUXELLES* et un accroissement de la fréquence des services entre les deux capitales.

● Elle marque également une augmentation du trafic entre *PARIS-AMSTERDAM*, ligne sur laquelle la fréquence passe à deux voyages par jour dans chaque sens.

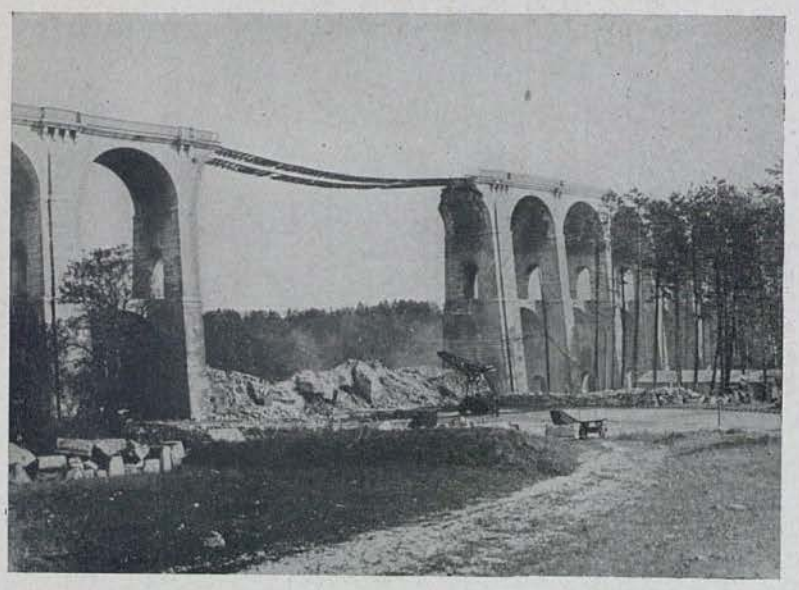
● La liaison entre *PARIS* et *PRAGUE* a lieu quatre fois par semaine.

● Enfin, AIR FRANCE a ouvert le 15 mai la ligne *PARIS-LISBONNE* et compte ouvrir ses lignes entre *PARIS* et *DUBLIN* (le 4 juin), ainsi qu'entre *PARIS* et *OSLO*.

● Les voyageurs aériens arrivant à *PARIS* trouveront des correspondances à destination de la Côte d'Azur (Nice est déjà relié à la capitale par un service quotidien) et de l'*AFRIQUE DU NORD*, reliée à la *FRANCE* par de nombreuses lignes aériennes.

L'EFFORT DE RECONSTRUCTION DE LA

S. N. C. F.



Le viaduc de Chaumont, en août 1944.

EN SEPTEMBRE 1944,

sur toute la S. N. C. F., étaient détruits ou gravement endommagés : 115 gares importantes dont 24 grands triages ; 71 dépôts ; 19 ateliers de réparation de matériel ; 660 postes de signalisation ; 10.400 appareils de voie ; 3.200 km. de voies et plus de 2.600 ouvrages d'art ; 2.700 locomotives à vapeur seulement sur 17.000 avant guerre étaient utilisables et 160.000 wagons sur 460.000.

Le même viaduc de Chaumont, en novembre 1945, définitivement reconstruit.

ACTUELLEMENT

plus de 2.500 ouvrages d'art ont été rendus à la circulation ; 3.600 km. de voies et 8.400 appareils de voie ont été remis en état ; les dépôts, les ateliers et les gares ont repris leur activité ; plus de 9.500 locomotives à vapeur et plus de 260.000 wagons sont utilisés.

★ L'ÉDITION MODERNE AU SERVICE DE L'HISTOIRE ★

★ UNE MAISON D'AVIATEURS AU SERVICE DE TOUTES LES ARMES ★

★ UNE MAISON D'AVIATEURS AU SERVICE DE TOUTES LES ARMES ★

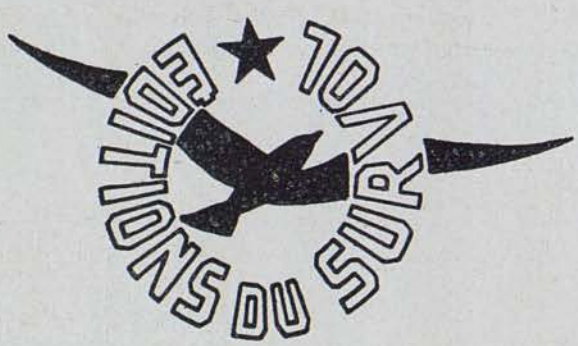
A PARAITRE :

EN PIQUÉ, par Ruster.

QUATRE HOMMES DANS LE CIEL,
par le Lt-Col. Pierre Paquier.

MARYSE HYLZ,
par le Col. Robert Le Petit.

CROQUIS D'AVIATION, de Mic.



MANUSCRITS INÉDITS :

Prière à M.M. les Auteurs d'adresser pour étude par le Comité de Lecture, leurs manuscrits à M. Barnard, 94, bd St-Germain, Paris-Ve, Odé. 38-43.

★ L'ÉDITION MODERNE AU SERVICE DE L'HISTOIRE ★

BAROCLEM

Equipe tous les véhicules militaires

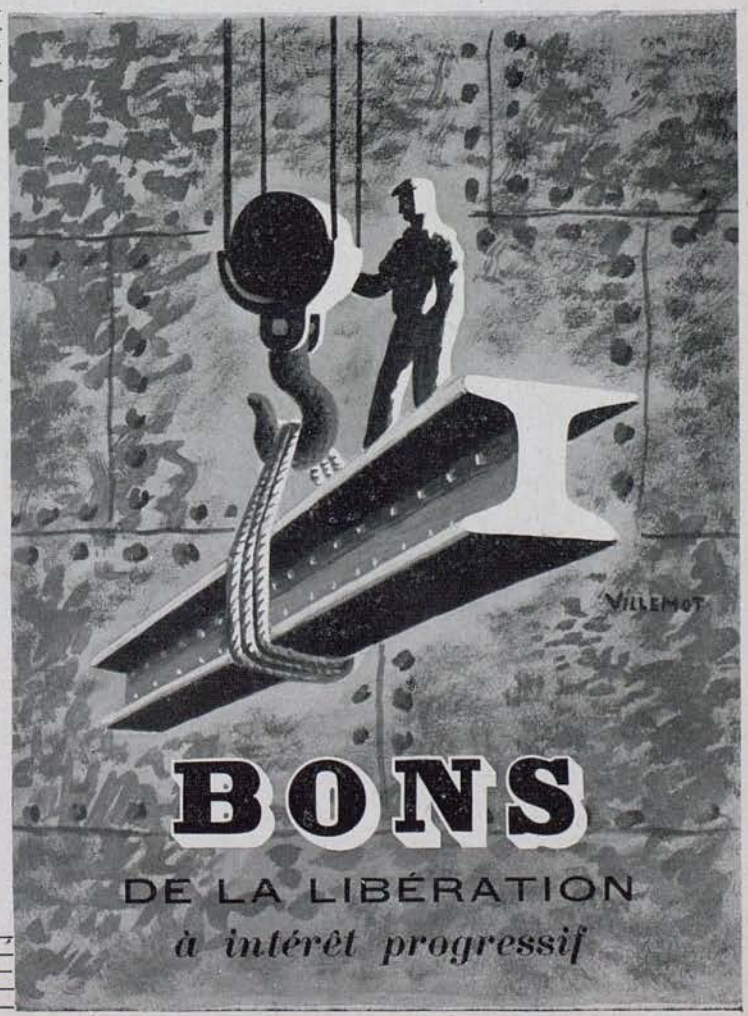
la Batterie de Qualité

USINES A COURBEVOIE (SEINE)

PRIX D'ÉMISSION

900 frs

EXEMPTS DE TOUS IMPOTS SUR LE REVENU REMBOURSABLES A VUE SANS AUCUNE FORMALITÉ AU BOUT DE SIX MOIS



LA PORTE OUVERTE

la revue noble des gens de goût

Extrait du sommaire de mai :

— Paris héroïque et intime, par Léo Larguier.
— La France est un pays criant, par Audiberti.
— Chez Blaise Cendras, par Maximilien Vox.
— Théâtre contemporain, par Georges Huysman.

Extrait du sommaire de juin :

— Une soirée à Paris, par Pierre Descaves.
— Les Universités populaires françaises en Suède.
— Descartes dans la pensée contemporaine (enquête littéraire).
— L'école de Paris à la Galerie Charpentier.
— Le Cinéma, par Bernard Zimmer.
— La Jacinthe rose, préfacée par Colette.

DANS TOUS LES SOMMAIRES :

Lettres, Tourisme, Mode, Musique, Spectacles.

Rédaction-Administration :
20, rue Visconti, Paris (6e) - Téléph. : Danton 95-66

ABONNEMENT : un an, 1.600 fr. ; six mois, 850 fr.
Prix du numéro : 150 fr.

Publicité :
A.-M. Suquet, 1, avenue de l'Observatoire, Paris (6e)

UN TRAIT D'UNION FRANCO-SCANDINAVE

le numéro 5 de

RÉALITÉS

est entièrement et spécialement consacré à la

QUESTION ALLEMANDE

Chacun sait qu'il y a désaccord entre les grandes puissances sur la façon de régler le sort de l'Allemagne. On sait qu'il y a une thèse française, on sait que nous sommes à peu près les seuls à la défendre. On ne sait pas clairement ni ce que veulent les autres puissances ni quelle est la situation en Allemagne même. Ce que nous avons voulu, c'est aborder les faits, les faits seuls, tous les faits qui permettront à chacun de juger par lui-même. Voici comment nous avons conçu notre numéro :

Nous présentons d'abord comme une sorte d'exergue quatre déclarations, émanant chacune d'un des chefs des quatre puissances alliées, définissant au lendemain de la victoire les principes qui devaient à leur avis présider au gouvernement de l'Allemagne vaincue.

Ceci fait, notre numéro commence par une introduction photographique de vingt pages, en images pour la plupart inédites, commentées par un texte qui retrace en raccourci l'histoire de l'Allemagne de 1914 à l'effondrement de 1945.

Viennent ensuite nos textes :

— Bernistein, histoire d'une petite ville de la Rhénanie à travers le national-socialisme et la guerre, sorte d'introduction psychologique aux études qui suivent :

— L'Allemagne aujourd'hui : ses membres épars, ses zones d'occupation tiraillées par quatre puissances.

— Dominant cette anarchie apparente des forces intérieures renaissantes regroupent les énergies latentes et cimentent à nouveau l'unité allemande au milieu des ruines matérielles et morales et malgré la désorganisation administrative.

— La jeunesse, obsession et espoir des Nazis.

— Les opinions : opinion des Allemands sur le monde ; opinion du monde sur les Allemands, faisant éclater le contraste entre les divergences qui séparent les points de vue alliés et la cohésion qui caractérise le point de vue allemand.

Sous le titre "L'Or du Rhin" *suivent deux études du potentiel économique de l'Allemagne vaincue, utilisé pour la guerre ou pour la paix, selon ce qu'on fera de l'Allemagne.*

Enfin, quatre études que nous groupons sous le titre : "Les Maîtres chanteurs de Nuremberg".

— D'abord un tableau des accusés ;

— Puis une réfutation de la légende qui veut que les Nazis aient eu le génie de l'organisation.

— Ensuite une introduction au deuxième procès qui va s'ouvrir, celui des industriels, qui dépasse encore en portée le procès politique, car il concerne ceux qui, depuis plusieurs générations, remettent chaque fois l'Allemagne sur la pente de la guerre.

— Pour terminer une analyse de ce que le procès de Nuremberg a apporté de nouveau pour la compréhension de l'Allemagne : connaissance des faits historiques qui ont conduit à la guerre, connaissance de la psychologie allemande.

Enfin quelques lignes dégageront la conclusion de l'ensemble de ces études.

Cent pages de texte, représentant dix à douze heures de lecture, avec illustrations en couleurs. 150 francs, chez tous les bons libraires et chez les principaux dépositaires. Abonnement : 37, rue Saint-Ferdinand, Paris (17e). Un an : 1.500 francs ; six mois : 800 francs. C. P. Paris 5110-58.

"RÉALITÉS" SE DÉTACHE DE LA MASSE DES PUBLICATIONS FRANÇAISES PAR L'ATTRAIT DE SA PRÉSENTATION, PAR SA DOCUMENTATION FOUILLÉE, PAR SON OBJECTIVITÉ.

PARMI LES REVUES

LA REVUE DES TROUPES COLONIALES,

dont la défaite avait interrompu la publication, reprend maintenant sa belle et déjà longue carrière — plusieurs fascicules ont paru au cours de l'année 1945-1946, mais, d'un tirage limité, ils furent réservés aux milieux militaires. A partir du numéro de mai 1946, la revue va être mise en vente et largement diffusée.

D'un très vif intérêt en ce moment où les questions coloniales sont au premier plan de nos préoccupations nationales, la nouvelle revue se recommande par sa présentation soignée et l'excellence de ses articles.

Pour les abonnements et la publicité, s'adresser à :

MM. REBOUL et Fils
10, Rue de la Grange-Batelière — PARIS (9e)

Prix de l'abonnement : **660** Fr. par an (12 numéros).
Prix du numéro : **70** Fr.

LA REVUE MARITIME,

dont la publication avait été arrêtée en septembre 1939, vient de reparaître à partir du 15 mai 1946.

Pour les questions concernant la rédaction et la parution d'articles, s'adresser à la direction de

LA REVUE MARITIME
3, Avenue Octave-Gréard — PARIS (7e)
Téléphone : SÉGUR 26 - 70

Pour les abonnements et la publicité, s'adresser aux

GRANDES ÉDITIONS FRANÇAISES
5, Rue Lincoln — PARIS (8e)
Compte Chèque Postal 436028 PARIS

Prix de l'abonnement semestriel : **400** Fr.
Prix du numéro mensuel : **75** Fr.

MARINE NATIONALE

Revue mensuelle des marins, très belle documentation photographique.

Un an : **150** Fr. — Six mois : **80** Fr.

Rédaction, administration :

15, Rue Taitbout — PARIS (9e)
Téléphone : PROVENCE 09-67
Compte Chèque Postal 4.127-65 Paris

LES CAHIERS DU RHIN

Organe du "Comité d'Études pour les Frontières Françaises de l'Est et le Problème de l'Allemagne Occidentale".

Le numéro mensuel : **12** Fr.

Provisoirement : 3, Avenue de l'Écho
PARC - SAINT - MAUR

Un numéro spécial en mai : "RHIN - RUHR" (données générales).

COUP D'ŒIL

sur toute question d'actualité dans le monde entier. Bref. Universel. Indépendant.

Prix du numéro : **20** Fr.
Abonnement France et Colonies, 6 numéros : **120** Fr.
12 numéros : **240** Fr.

Société d'Édition "COUP D'ŒIL"
11, Rue Saint-Augustin — PARIS (2e)
Compte Chèque Postal : Paris 921-15

LA GRIVE

Littéraire et artistique. France, Belgique, Luxembourg.

4 livraisons par an — Prix de l'abonnement : **120** Fr.

Directeur : J.-P. VAILLANT.
Secrétaire-trésorier : Jean ROGINART.

IVIGNY-sur-MEUSE (Ardennes)
Compte Chèque Postal : Paris 764-56

RENAULT
RÉGIE NATIONALE
En tête de la production automobile française, la Régie Renault présente une gamme complète de camions
300 ◊ 1000
KILOGS
2 ◊ 3,5 ◊ 7
TONNES
et reprend la fabrication des
◊ JUVAQUATRE ◊
... provisoirement destinées à l'Exportation
En attendant de vous livrer une Juvaquatre
LES CONCESSIONNAIRES RENAULT
sont partout à votre disposition pour entretenir en bon état votre ancienne voiture.
Plus que jamais
L'AUTOMOBILE DE FRANCE

POUR TOUTE
PUBLICITÉ
DANS LA RE
VUE HISTORI
QUE DE L'ARMÉE
S'ADRESSER A ANDRÉ
SUQUET 1 AVENUE
DE L'OBSERVATOIRE
PARIS 6E TÉLÉPHONE
TAITBOUT 50-43

1002 - 6647
JCR
Ex/Gamelin
WWII